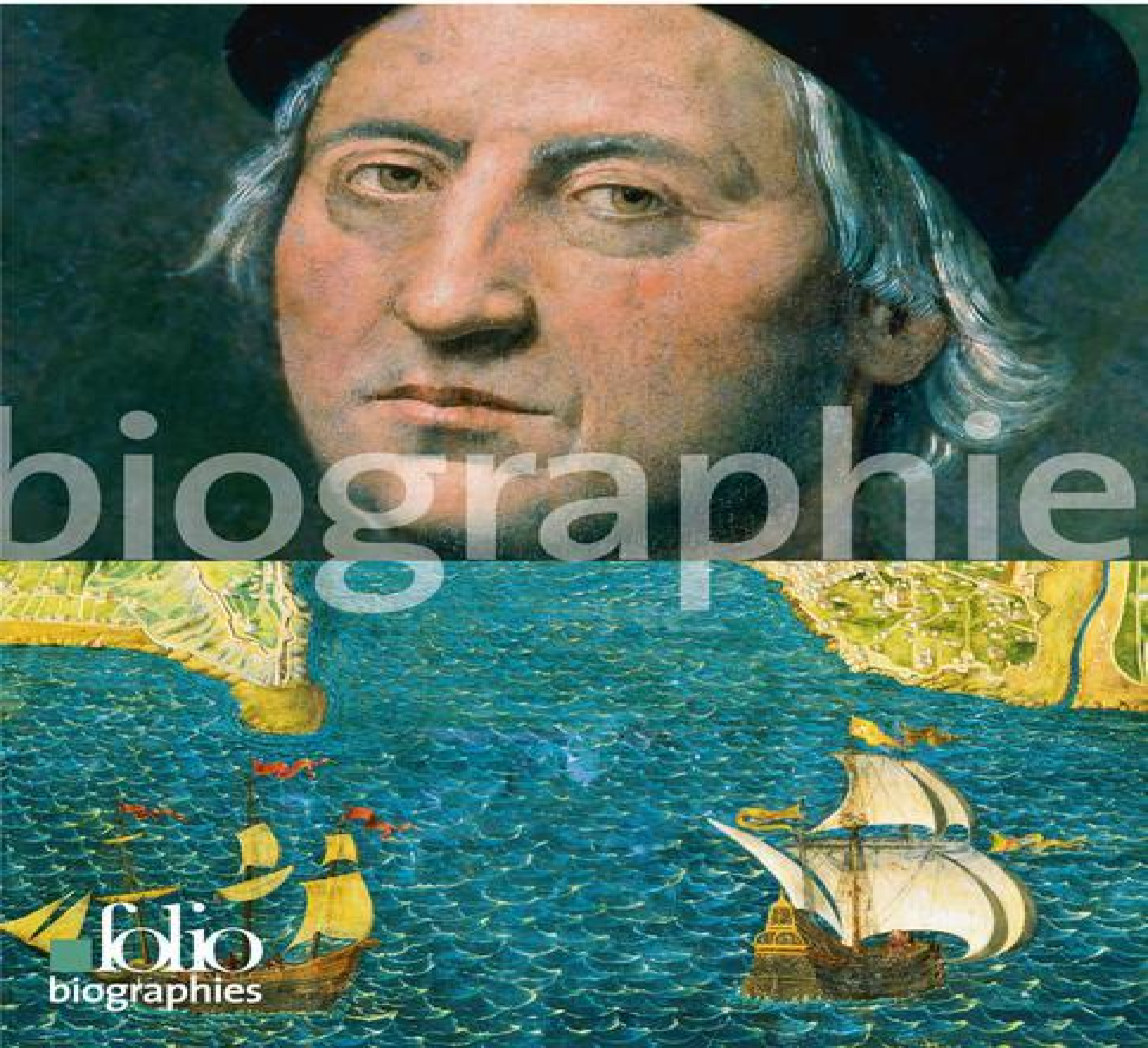
Christophe Colomb

par Marie-France Schmidt

INÉDIT



folio biographies

Christophe Colomb

par

Marie-France Schmidt

Gallimard

Agrégée d'espagnol, licenciée de portugais, maître de conférences honoraire à l'université de Paris-IV Sorbonne, Marie-France Schmidt a enseigné la langue, la littérature et la civilisation espagnoles. Elle est l'auteur des traductions de Pedro Calderón de la Barca dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade » aux éditions Gallimard (dans le volume *Théâtre espagnol du XVIe siècle*, vol. 2, 1999), de deux biographies — *Ignace de Loyola* (Le Rocher, 2000), *La Duchesse d'Albe* (Albin Michel, 2006) — et d'un roman historique, *Moi Chimène, l'épouse du Cid* (Albin Michel, 2006). Elle a aussi publié en 2009 dans la collection « Folio biographies » un livre sur Francisco Goya.

Avant-propos

Christophe Colomb suscite encore les passions les plus contradictoires autour de sa vie et de sa célèbre découverte des Amériques.

Des zones d'ombre et de mystère jalonnent maintes étapes de son itinéraire existentiel, à commencer par les incertitudes qui planent sur la date et le lieu de sa naissance. L'éventuelle origine juive de Colomb semble ancrée dans certains esprits qui l'associent à des circonstances historiques, l'année 1492, qualifiée d'« admirable[1] », symbolisant en même temps la fin de la Reconquête espagnole sur les Maures et l'expulsion des Juifs.

L'idée de mission qui habite le Découvreur Colomb est favorisée d'abord par sa culture scientifique et religieuse. Elle l'accompagne tout au long de ses quatre voyages et se poursuit au-delà, à travers l'élaboration de son *Livre des prophéties*, et la perspective quasi mystique de la conquête de la Terre sainte.

Colomb fait preuve d'une exaltation nourrie paradoxalement par une confiance ingénue en l'Homme, génératrice de déceptions, et par un attrait indéfectible pour les richesses fabuleuses des terres à découvrir.

Une dévotion presque simpliste, encore médiévale, alliée à une curiosité propre à la Renaissance pour les sciences exactes — astronomie, cartographie, géométrie, géographie —, incite Colomb à mettre au service d'un État une entreprise risquée, sans faire abstraction de sa notoriété personnelle et de sa prospérité économique.

Cet homme, qui se croit investi d'une mission quasi divine, ne mesure peut-être pas les limites de son ambition, freinée par sa propre faiblesse et la cruauté de ses semblables. L'« Amiral de la Mer Océane » s'est efforcé pourtant de compenser l'étendue de ses déconvenues par l'héritage qu'il lègue aux siens et aux navigateurs explorateurs et conquérants qui lui ont succédé.

---

1. B. Vincent, *1492, « l'Année admirable »*, Paris, Aubier Histoire, 1991, p. 138.

La famille de Colomb.
De la paysannerie à l’artisanat

Giovanni Colombo, grand-père du Découvreur, a vu le jour, dans les premières années du XVe siècle, dans un village de la montagne ligure, à l’écart des grandes voies de communication. Les hameaux étaient disséminés sur les escarpements de cette terre ingrate, et le sol, où alternaient bois de châtaigniers et quelques pâturages destinés aux ovins, n’était guère favorable à l’agriculture.

Dans ce monde clos, où les paysans n’avaient pas d’avenir, Giovanni Colombo et les siens entament une première migration qui les conduit à Quinto, petite bourgade côtière de pêcheurs et de jardiniers.

En 1429, Domenico, le futur père de Cristoforo, entre à onze ans comme apprenti chez un tisserand de drap de laine, où pendant cinq ans l’enfant devenu adolescent reçoit contre son travail le vivre et le couvert. Au bout de dix ans, Domenico franchit les échelons de sa corporation, et ce maître expérimenté acquiert une aisance qui lui permet d’engager à son tour un apprenti tisserand proche du village de Quinto.

Le travail de la laine, introduit à Gênes au siècle précédent, a prospéré et essaimé sur toute la côte ligure. Les matières premières de qualité médiocre, venues de Catalogne, de Majorque, de Provence et même d’Afrique du Nord, ont été remplacées par les laines du Brabant. Les artisans, installés à Gênes et dans les environs, rivalisent désormais avec les Florentins dans la fabrique et le marché du drap.

Domenico Colomb a fait son chemin, si bien qu’entre 1440 et 1445 la maison qu’il a louée avec ses terres en dehors des murailles de la cité de Gênes est cédée moyennant un bail emphytéotique, avec obligation pour le tenancier d’aménager la propriété. Le capital dont il dispose, grâce à cette opération financière, lui permet de s’établir dans une demeure avec sa terre dans les faubourgs de la cité.

En 1445, il y rencontre la fille d’un tisserand, Susana Fontanarossa, et l’épouse. Trois ans plus tard, Domenico et son frère Antonio ont fait

prospérer l’entreprise familiale de telle sorte qu’ils peuvent assurer à leur sœur Bastina une dot lors de son mariage.

À partir de 1447, la famille Colomb fait l’objet d’une protection particulière de la part des autorités génoises. Outre son métier de tisserand, auquel il ajoute un emploi épisodique de jardinier, Domenico est chargé par le doge Fregoso de garder la porte d’Olivella sur les fortifications de Gênes. Cette fonction subsidiaire et honorable lui vaut un salaire de 7 livres par mois « pour lui et ses compagnons[1] ».

La naissance de Cristoforo se situe entre le 25 août et le 31 octobre 1451. Si d’éventuels frères et sœurs ont pu précéder l’arrivée en ce monde de Cristoforo, aucun document toutefois ne l’affirme. En revanche, les enfants nés après lui sont nombreux : on relève le nom de Bartolomeo (Bartolomé) peu après, et celui d’une fille prénommée Bianchietta. Puis viendront Giovanni et Giacomo.

Selon toute probabilité, Cristoforo aurait vu le jour à Gênes, mais les hypothèses sur le lieu de sa naissance vont bon train, d’aucuns aujourd’hui encore le faisant naître en Catalogne, ou à Majorque, en Corse à Calvi, et même au Portugal. La supposée origine juive du futur navigateur est liée à sa naissance : certains le déclarent issu d’une famille catalane qui aurait été expulsée à Gênes où elle se serait convertie au christianisme. Son esprit d’entreprise épris d’universalité — qui lui permettra d’être un visionnaire —, son acharnement à être reconnu, alors que les Juifs de son temps sont persécutés, plaident aussi en faveur de ses origines juives. Des témoignages des Colomb au moment de la Découverte, comme nous le verrons, accréditent la thèse d’une origine génoise. Le débat est loin d’être clos…

---

1. J. Heers, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1981, p. 254.

L’enfance et l’adolescence.
La famille à Savone.
Premières aventures maritimes

L’enfance de Christophe Colomb demeure, aujourd’hui encore, très mystérieuse. Il semble que ce fils de cardeur de laine ait été d’emblée fasciné par la contemplation de la mer lors de la migration de la famille à proximité de Gênes. On peut aisément imaginer l’enfant face à l’immensité de la Méditerranée, où nulle terre ne surgit à l’horizon, rêvant de départs, de voyages, de lointains. Il n’envisage certes pas encore d’être un navigateur, mais les premières impressions d’un enfant face à la mer se doublent toujours d’un sentiment d’infini.

Il a sans doute fréquenté l’école pour s’initier à l’écriture, à la lecture, au calcul, et a même appris le latin qui donne la possibilité de connaître bientôt les textes des Anciens et d’apprécier tout particulièrement ceux de Sénèque. Mais il découvre également les auteurs grecs, tel Aristote, grâce à des traductions. On peut admirer que ce petit-fils de paysan s’adonne aux belles-lettres et soit déjà un humaniste…

Selon certaines sources, il aurait entrepris pendant un temps des études universitaires, puis, par manque de moyens financiers, serait revenu dans l’atelier de son père pour l’aider dans le cardage de la laine. Il est étonnant, à cette époque, qu’un fils ne suive pas la même voie. Christophe Colomb n’est pas un rebelle mais un original.

À la lumière de la partie mieux connue de sa vie, on note qu’il ne parle pas l’italien, puisque la plupart de ses écrits et correspondances sont rédigés en castillan et plus rarement en latin. Il semble avoir rompu assez tôt avec son milieu : il n’a en effet plus jamais rendu visite à son père Domenico et ne l’a pas entretenu de ses projets d’expéditions.

Des premières années de Christophe on ne connaît que ce qui concerne directement le métier de son père. Ainsi, en 1452, Domenico voit sa charge de gardien de la porte d’Olivella maintenue par le nouveau doge qui appartient encore à la famille des Fregosi. Trois ans plus tard, le père de

Christophe acquiert une seconde maison plus grande que la précédente, ce qui prouve que sa fortune s'est accrue.

En 1464, les Fregosi perdent le pouvoir à Gênes et sont remplacés par les Sforza. Sans doute Domenico, qui faisait partie de la clientèle du doge précédent, a-t-il eu à souffrir de ce changement, et l'on peut s'interroger sur son maintien à son poste de gardien.

On perd la trace de la famille Colomb jusqu'en 1470, date à laquelle Domenico et les siens émigrent à Savone. Il s'avère que les conditions de travail pour le drapier sont plus favorables. L'évolution de la politique génoise est probablement à l'origine de ce déménagement. Mais la situation de Christophe ne change guère puisqu'il reste au service de son père comme apprenti.

Six mois après l'arrivée des Colomb à Savone, Domenico est emprisonné par erreur. Heureusement, le juge des délits s'en rend compte et libère le détenu. Ce dernier, qui a manifestement besoin d'argent, réussit à vendre une terre dans un autre bourg. L'année suivante, c'est au tour de son épouse de ratifier devant notaire la cession d'un domaine, où étaient intéressés, sur les neuf parents cités, cinq portant le nom de Fontanarossa.

Domenico, selon d'autres sources, accomplit le métier de chef d'entreprise qui emploie artisans et compagnons dans la confection de drap, à plusieurs stades de fabrication, et cumule ce travail avec celui de tavernier. En 1472 et 1473, il signe des reconnaissances de dettes pour l'achat de laines à Safi, au Maroc, et il devient maître drapier avec atelier et boutique. Le 12 mars 1473, il figure officiellement sur la liste des tisserands de Savone travaillant la laine.

Pendant ce temps, Christophe ne se contente pas de travailler chez son père, mais cultive des relations qui l'éloignent progressivement de l'existence sédentaire d'apprenti drapier. Il se lie d'amitié avec Michel Cuneo, qui rêve comme lui d'aventures maritimes, et va l'accompagner lors de sa deuxième expédition aux Amériques en 1493.

En effet, le jeune homme est d'emblée fasciné par le spectacle offert par l'activité du port de Gênes et guette l'occasion de s'embarquer. S'embarquer ! Partir à l'aventure ! C'est le propre de tous les jeunes gens, mais Colomb ne songe pas encore à la découverte de terres inconnues : ce qu'il veut, c'est fuir un destin de drapier qui ne lui plaît guère. On songe ici à la belle phrase de François Mauriac, dans *Les Chemins de terre* : « La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais

d’autres savent, dès l’enfance, qu’ils vont vers une mer inconnue. Déjà l’amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres — jusqu’à ce que, la dernière dune franchie, cette passion infinie les soufflette de sable et d’écume. Il leur reste de s’abîmer ou de revenir sur leurs pas[1]. »

Selon certaines sources, une première opportunité lui est fournie par une expédition à Tunis. Celle-ci se situe dans le contexte d’un soulèvement en 1472 de la Catalogne contre le roi d’Aragon, René d’Anjou, protégé par la France. Le roi de Naples se range du côté des révoltés, tandis que les autorités génoises restent favorables à l’Aragon, position partagée par la famille de Domenico Colomb.

Christophe Colomb aurait participé au siège de Barcelone lors de ce conflit, et aurait été chargé par le roi d’Aragon de conduire une nef à Tunis pour s’emparer d’une galéasse ennemie. Mais, parvenus en Sardaigne, Christophe Colomb et ses gens constatent qu’ils ont affaire à quatre navires ennemis : deux nefs et une caraque se sont jointes à la galéasse.

Les marins jugent imprudent de poursuivre l’entreprise et décident de mettre le cap sur Marseille. Le futur Amiral, cependant, feignant d’adhérer à leur souhait, profite de l’inadvertance de ses compagnons, à la faveur de la nuit, pour modifier l’aiguille de la boussole, et le lendemain le navire se retrouve en vue de Tunis, Christophe ayant accompli sa mission.

Cette anecdote, racontée beaucoup plus tard par Christophe dans une lettre unique, semble d’authenticité douteuse : il est en effet étrange que le commandement d’un navire de guerre ait été confié à cet homme du peuple de vingt et un ans sans grande expérience maritime ni militaire. En outre, il est inexact qu’il ait pu modifier l’aiguille de la boussole. Tout au plus aurait-il été capable de changer la position de la carte par rapport à la boussole, mais cette opération ne pouvait tromper des marins expérimentés.

Christophe Colomb tire parti de cette aventure plus ou moins fabuleuse pour faire valoir sa capacité à ruser, et la précocité d’un savoir-faire qu’il ne possédait sans doute pas.

En revanche il est avéré qu’il quitte sa famille en 1473 en tant que commis d’un marchand génois, et vogue vers l’île de Chios, « plaque tournante commerciale entre le monde chrétien et le monde turc[2] ». Il est chargé d’aller négocier des achats de mastic et des ventes de drap pour le compte de négociants génois dont les noms vont être également associés à la découverte des Amériques : Di Negro, Centurione, et autres Spinola. Il

s’agit là de son premier voyage maritime auquel il devait faire allusion bien plus tard dans ses *Relations* d’outre-Atlantique.

Alors qu’il ne possède que des connaissances limitées en matière de navigation, Christophe Colomb sillonne au départ toute la Méditerranée au cours des années 1474-1475. Les îles du Dodécanèse, les rivages de Berbérie, de Sardaigne, de Sicile, de Catalogne et de Marseille n’ont plus de secrets pour lui. Colomb a vite, très vite appris l’art de la navigation — preuve de sa curiosité et de son intelligence. Tout l’intéresse, tout l’interpelle. C’est un être ouvert, passionné, rien ne le laisse indifférent, de la vie des hommes et de la marche du monde.

Si les Génois et les Espagnols de l’est de la péninsule Ibérique font partie des commerçants les plus en vue du Bassin méditerranéen, ce sont les Portugais qui s’affirment depuis le début du XVe siècle en pionniers de l’exploration maritime. La prise de Ceuta, aux confins du Maroc, par leur flotte, en 1415, leur ouvre les marchés de l’or vers le sud lointain de l’Afrique. En 1444, ils parviennent jusqu’au Cap-Vert et à l’embouchure du Sénégal. L’année suivante, ils entraînent dans leur sillage les Vénitiens et les Génois le long des côtes de la Gambie. En 1472 enfin, alors que Christophe Colomb est déjà tenté par l’aventure maritime, deux caravelles portugaises parviennent au-delà du Niger. Toutes ces expéditions s’accomplissent dans un double but : découvrir de nouveaux rivages et échanger avec les indigènes des pacotilles contre de l’or.

En 1476, une coïncidence d’abord fâcheuse permet à Christophe Colomb de nouer un premier contact avec le Portugal. Tandis qu’il se trouve, comme à l’accoutumée, sur un bâtiment génois au large du cap Saint-Vincent, sur la côte Atlantique, son navire est pris en chasse par des corsaires français : le Portugal, allié de la France, est en effet en guerre contre la Castille et l’Aragon, alors que Gênes reste à l’écart du conflit.

Une bataille s’ensuit à l’issue de laquelle des incendies ravagent trois bateaux génois. Celui où se trouve Christophe Colomb sombre. Le jeune homme rejoint la côte à la nage. Parvenu près du port de Lagos, en Algarve, il est recueilli par des pêcheurs. Cette simple indication confirme la robustesse et le courage de Colomb.

Il engage alors des relations avec les membres de l’académie de Sagres fondée par Henri le Navigateur au début du siècle, où sont formés marins, cartographes et savants. Durant son bref séjour, il écoute probablement avec intérêt des récits de marins qui dépeignent l’Océan comme une « Mer des

Ténèbres » infranchissable et fixent les limites de la terre à l'ouest, à la presqu'île africaine de Bojador, découverte en 1433, alors qu'Henri le Navigateur dirigeait encore les expéditions lusitaniennes. Voici un trait essentiel du caractère de Colomb : il ne craint rien, force la porte des Grands et n'hésite pas à parler d'égal à égal avec eux.

Le prince portugais a fait en outre venir de Majorque maître Jacobo, un mathématicien expert en navigation, habile cartographe et constructeur d'instruments nautiques. Les Majorquins avaient d'ailleurs précédé les Portugais dans ce domaine dès le XIIIe siècle par l'établissement de portulans déjà bien élaborés, et maître Jacobo avait un temps présidé l'académie de Sagres. Henri le Navigateur nourrissait déjà le projet de faire le tour de l'Afrique.

Colomb, muni de toutes ces informations, quitte Lagos pour Lisbonne où est installée une communauté génoise dont fait partie son frère puîné Bartolomé. Ce dernier travaille justement dans une librairie spécialisée dans la cartographie maritime et initie son aîné aux secrets de cette science.

Mais l'esprit curieux du futur Découvreur le pousse aussi à se promener sur le port, où il assiste précisément en cette année 1476 à l'arrivée des flottes du continent noir avec leurs contingents d'esclaves et leurs caisses de paillettes d'or, sans compter d'autres marchandises comme les épices, piments, cannelle, clous de girofle, noix de muscade, poivre, fruits exotiques, etc. Comment ne pas être fasciné par cette profusion de richesses inestimables, par toutes ces odeurs, toutes ces couleurs, cet exotisme qui constituent avant tout un formidable dépaysement ?

L'année suivante, en février, il participe à une expédition commerciale qui s'aventure dans le Grand Nord jusqu'en Islande et peut-être même au Groenland. Plus tard, son fils Fernando lui prête sa plume, et Christophe démythifie la fameuse île de Thulé, passage obligé de cet itinéraire, en fournissant des renseignements techniques sur sa situation. Le contenu de celles-ci prouve qu'il s'intéresse déjà aux cartes de navigation :

> Je poussai en naviguant jusqu'à cent lieues au-delà de l'île de Thulé, qui est éloignée de soixante-quatorze degrés de la ligne équinoxiale. En cette île, les Anglais, notamment ceux de Bristol, vont porter leurs marchandises. À l'époque où je m'y trouvai, la mer n'était point prise par les glaces, il y avait des marées si fortes que, sur certains points, elles atteignaient jusqu'à 26 brasses […]. J'ai séjourné dans la forteresse de Saint-Georges, au nom du roi de Portugal, qui est située sur la ligne équinoxiale, et je puis attester que ces régions ne sont nullement inhabitables, comme certains ont voulu le prétendre[3]…

De retour à Lisbonne, il envisage de s'y installer, après son frère Bartolomé. Tout en restant un agent commercial au service de ses compatriotes, il a l'intention lui aussi de gagner sa vie en établissant des cartes de navigation et en vendant des livres imprimés. En 1478, après un voyage commercial à Madère, en Guinée et à Gênes, il revient à Lisbonne afin de négocier un chargement de sucre pour le compte de la maison Di Negro. Parce qu'il ne reçoit pas à temps le prix du fret et de la marchandise, sa mission est un échec. L'année suivante, il doit se rendre à nouveau dans sa ville natale pour témoigner devant la justice.

Entre-temps, Colomb, nourri de lectures, d'observations et de rencontres, n'a cessé de réfléchir à la configuration du cosmos. Il a acquis une certaine expérience au cours de ses voyages maritimes qui lui permet de connaître le rôle d'horloges assumé par les étoiles en matière de navigation, en particulier celui de l'étoile Polaire, comme l'attestent quelques pages de son *Journal de bord*. Il n'ignore pas non plus l'importance des éclipses pour déterminer la longitude.

La certitude de la rotondité de la Terre et le doute que provoque en lui une affirmation des savants sur la prétendue existence dans des mers lointaines de monstres et d'une eau en ébullition le poussent à présenter spontanément un premier projet à des mathématiciens portugais. Annonciateur de controverses futures, le chroniqueur des Indes, Bartolomé de Las Casas expose la genèse de l'idée de Christophe Colomb dans ces lignes écrites bien après la mort de l'Amiral :

> Il portait en son cœur la certitude de découvrir des terres nouvelles, et il était fermement décidé à trouver un prince chrétien qui prendrait le risque d'être le bailleur de fonds, dans le but de découvrir des terres nouvelles habitées par des hommes[4]…

Le chroniqueur des Rois Catholiques, Andrés Bernáldez, qui fait la connaissance du Génois, apporte des précisions sur ses intentions et l'état d'esprit qui est alors le sien :

> Il parlait avec beaucoup de conviction, avec vivacité, il mangeait peu et buvait peu, il s'habillait modestement. C'était un catholique fervent. Très souvent, il utilisait l'expression « au Nom de la Trinité ». Il respectait le carême et disait très souvent que Dieu l'avait investi d'une grande mission comme le roi David[5]…

Les textes qui précèdent montrent un Colomb visionnaire, intéressé par les sciences de la navigation auxquelles il s'initiait, et désireux aussi sans

doute de contribuer à la conversion au christianisme de ces nouvelles âmes habitant ces terres découvertes.

Le projet qu'il avait soumis aux mathématiciens de Lisbonne parvient en 1477 aux oreilles du roi du Portugal, qui le rejette. Colomb, encore inconnu, et de plus étranger, devra attendre quelques années encore et faire preuve d'une indéfectible opiniâtreté avant de pouvoir attirer l'attention des puissants, et surtout les convaincre de l'intérêt de son grand dessein.

---

1. F. Mauriac, *Les Chemins de la terre*, Paris, Grasset, 1939.
2. D. Crouzet, *Christophe Colomb, héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006, p. 27.
3. Fernando Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils*, Paris, Perrin, 1986, p. 12.
4. B. de Las Casas, *Historia de las Indias*, t. I, Madrid, Atlas, 1957-1958, p. 521.
5. A. Bernáldez, *Historia de los Reyes Católicos*, Séville, 1870, p. 137.

La rencontre avec les Perestrello. Le mariage

Christophe Colomb poursuit ses expéditions commerciales pour le compte de Gênes en liaison avec le Portugal. En 1478, son métier l'entraîne vers l'île de Madère où il doit négocier des achats de sucre de canne pour une association commerciale de sa ville, dirigée par les frères Centurione.

À son passage par Lisbonne, Christophe Colomb rencontre dans le couvent dos Santos au bord du Tage, où il assiste à la messe, la jeune doña Felipa Moniz Perestrello, qui descend d'une famille de la petite noblesse, originaire de Plaisance, les Palestrelli. Installés au Portugal depuis la fin du XIVe siècle, ils ont changé leur nom en celui de Perestrello, et l'aïeul de Felipa, Bartolomeu, né à Lisbonne, a épousé en deuxièmes ou troisièmes noces une certaine Isabelle Moniz.

Bartolomeu s'illustre en 1432 dans la conquête de Porto Santo, île de l'archipel de Madère, avec ses trois navires. Quatre ans plus tard, cet exploit lui vaut d'entrer en possession de cette terre ainsi que de ses droits seigneuriaux et commerciaux.

Si le grand-père de Felipa perpétue par ses prouesses la tradition guerrière des Palestrelli, la famille Moniz compte aussi parmi ses ancêtres des noms célèbres, comme celui de Martin Moniz, attribué à une porte du château de São Jorge dont il avait assuré la défense lors de la conquête de Lisbonne sur les Maures par le roi Alphonse Ier Enriquez.

L'autre grand-père de Felipa, Gil Ayes Moniz, riche seigneur de l'Algarve, au sud du pays, avait accompagné l'infant Henri le Navigateur lors de l'expédition de Ceuta en 1415.

En 1457, Isabelle Moniz, devenue veuve, gouverne la petite île de Porto Santo, où sont relégués les lépreux… Ce lieu, assez défavorisé, présente pourtant l'avantage d'être à proximité de Madère, où prospère le commerce de la canne à sucre. En 1473, le père de Felipa a hérité de cette possession et de ce gouvernement.

En 1479, Christophe Colomb réapparaît à Gênes afin de prendre contact avec le marchand ligure Pablo Di Negro et les Florentins Bardi et Gerardi, puis il regagne l'archipel de Madère pour y retrouver les négociants italiens et portugais.

Cette année-là, à Porto Santo, il épouse Felipa Moniz Perestrello — ce mariage constitue évidemment une promotion sociale qui va lui être fort utile à l'avenir —, et réside quelque temps dans l'île de son beau-père, puis gagne Madère. Il doit s'acquitter de la mission dont l'a chargé, durant l'été précédent, le Génois Pablo Di Negro : acheter 2000 arrobes de sucre qu'il doit ramener ensuite dans sa ville natale.

Mais notre valeureux Découvreur ne dispose pour ses affaires que d'une centaine de ducats, alors que la somme se monte à 13000 ducats or ! Christophe Colomb tente de bénéficier d'un crédit, ce à quoi s'opposent les marchands locaux. Tant et si bien qu'une partie seulement de la cargaison est embarquée dans le port de Funchal à destination de Gênes. Heureusement, Colomb agit pour le compte de plusieurs marchands. Nous sommes le 25 août 1479.

Colomb a aussi profité de son séjour dans l'archipel pour consulter cartes et documents relatifs à la navigation grâce aux recommandations de sa belle-mère et à l'aide efficace de son beau-frère. Il a toujours en tête le projet de se rendre aux Indes par l'ouest, et espère encore l'appui des autorités portugaises. Il a d'ailleurs acquis la nationalité de son épouse. Ce projet, beaucoup de navigateurs l'ont eu avant lui, même au Moyen Âge ; mais Colomb a la volonté de le réaliser, une volonté puissante, farouche, tant l'Océan, mer ouverte, l'attire — plus que la Méditerranée, mer fermée.

Il lui faut auparavant parachever ses connaissances et accomplir quelques voyages pour faire valoir par des arguments irréfutables l'utilité de la découverte d'une nouvelle route. Il va donc reprendre la mer peu après la naissance de son fils Diego, à la fin de l'année 1480 ou au début de 1481.

Voyage, correspondances et lectures à l’origine de la « grande illusion »

Christophe Colomb se dirige d’abord vers le sud, et longe les côtes de l’Afrique jusqu’à la limite des zones explorées par les Portugais, depuis le roi Henri le Navigateur. Après les îles du Cap-Vert, il parvient sur les côtes de Guinée au sud du Sénégal, où est édifié le fort São Jorge de Mina face au mystérieux et sombre Océan.

Le trafic de la poudre d’or et celui des esclaves y sont prospères.

La flotte dont fait partie le Génois comprend neuf caravelles et deux navires gros-porteurs ; elle est placée sous le commandement de don Diego d’Azembuco. Soldats, maçons, et charpentiers font aussi partie d’une expédition qui prend l’allure d’une sorte de croisade, comme l’atteste le signe dessiné sur la bannière des bateaux et l’indulgence papale accordée aux voyageurs.

Colomb profite de cette nouvelle expérience pour s’initier au calcul des latitudes et étudier la carte du ciel. Dans les contrées traversées, il s’intéresse aux mœurs des habitants, apprend à examiner les plantes, en particulier celles qui ne sont pas répertoriées par les voyageurs et géographes antérieurs. Il lui est aisé de constater que ces régions ne sont nullement habitées par des monstres. En réalité, il y a de l’ethnologue et de l’anthropologue chez Colomb, ce qui témoigne une fois de plus de la large palette de ses curiosités et de ses connaissances. Il s’avance vers l’autre, cherche à savoir, veut connaître : la mystérieuse différence l’attire irrésistiblement.

De retour à Lisbonne, où il s’établit avec son épouse et son fils Diego, il essaie d’évaluer pour la route de l’ouest, la distance maritime des Indes et du Japon par rapport à celle de la voie terrestre, s’inspirant de différentes lectures, à commencer par *Le Livre des merveilles* de Jean de Mandeville, écrit par ce voyageur anglais pendant la guerre de Cent Ans, alors qu’il revenait d’un long périple qui l’avait conduit jusqu’en Chine.

Le Devisement du monde du Vénitien Marco Polo, dicté par ce dernier à Rustichello de Pise, son compagnon de cellule, en 1298, n'a pas manqué de fasciner le jeune Colomb par ses descriptions de villes asiatiques. *L'Image du monde* du cardinal Pierre d'Ailly, qui contenait des remarques subtiles sur les calculs des distances, a également retenu l'attention de Colomb, qui en a annoté bien des pages et y a puisé des sources de réflexions.

Nourri à la fois de ces lectures et d'une certaine expérience maritime, Colomb aboutit à cette conclusion un peu téméraire que le chemin vers l'Asie est peut-être moins long par l'ouest. Minimisant les difficultés de l'entreprise, il estime par exemple que les 750 lieues par mer peuvent être couvertes en trois ou quatre semaines à raison de 30 ou 35 lieues par jour.

Colomb découvre aussi les almanachs, dont le premier, écrit en portugais, a été mis au point en 1330. Ces ouvrages ont l'avantage d'indiquer tous les jours pendant quatre ans les coordonnées astronomiques des principaux astres du système solaire et les phases de la Lune, établissent les correspondances entre calendriers juif, arabe, chrétien, et mentionnent les dates des fêtes de l'Église.

Outre ces lectures du passé et de l'actualité, Colomb, au cours de ses recherches à la bibliothèque royale, a trouvé une lettre de Toscanelli datée de 1480, adressée au pape Pie II. Cette missive, accompagnée de cartes du monde, vient conforter le futur Découvreur dans son projet : le savant florentin semble confirmer l'existence d'un continent sur la « Mer des Ténèbres », et donne des indications techniques et mathématiques concernant la navigation et les vents. Colomb se hâte de rassembler les documents et se prépare à soumettre pour la deuxième fois son plan au souverain du Portugal.

Mais le Génois, aussi ingénu que têtu, ne se rend pas compte que sa connaissance encore neuve et sa faible expérience ne peuvent suffirent à convaincre l'entourage royal engoncé dans ses préjugés.

Nouvelle proposition de Colomb au roi du Portugal. Départ pour l’Espagne

Christophe Colomb, en 1483, est décidé à renouveler son offre au roi du Portugal. Comme en 1477, il est invité à se présenter devant une commission de savants siégeant à la Chancellerie royale à Lisbonne. Selon son fils et premier biographe Fernando, l’intention du futur Amiral se réduisait à « chercher beaucoup d’îles et de terres sur l’Océan Occidental[1] ».

Il commence par citer devant le souverain du Portugal Jean II les sources livresques auxquelles il a abondamment puisé, et qui remontent à l’Antiquité grecque et latine. Ainsi a-t-il pu consulter à Lisbonne un exemplaire de la *Géographie* de Strabon. Le Grec, qui témoigne déjà de la sphéricité de la Terre, l’a renseigné sur l’économie de temps qu’il peut trouver en empruntant la voie océane vers l’ouest, car la route terrestre de l’est est encombrée par les caravanes de l’Asie mongole et d’un monde musulman hostile.

La rotondité de la Terre lui a été confirmée par la *Géographie* de Ptolémée. Il a aussi glané des informations dans l’*Histoire naturelle* de Pline l’Ancien sur les plantes, et établi des comparaisons avec ce qu’a trouvé Marco Polo dans ses *Voyages*. Un exemplaire du périple terrestre du Vénitien, qui l’a toujours accompagné dans ses navigations, lui a laissé entrevoir les richesses fabuleuses du royaume de Cathay (ou Cataye, c’est-à-dire la Chine), et il a été fasciné par les descriptions de Cipango (le Japon), sur lequel règne un empereur dont le palais est couvert d’or et qui étend sa domination sur un millier de petites îles très peuplées. Enfin, il pense confirmer la preuve de l’existence d’un continent occidental par des objets qu’il a trouvés sur les rivages de Porto Santo : il montre donc aux savants des débris d’arbres, des brindilles, des plantes inconnues comme des haricots verts et des morceaux de bois sculptés. Fantastique culture que celle de Colomb et remarquable intuition qui est celle de tous les découvreurs !

Il se paie d'audace en réclamant d'emblée, devant cet aréopage fort étonné, des bateaux armés avec équipages et vivres, lui permettant de parvenir à la « Antilia » (Antille), île mythique aux sept villes, à Cathay et à Cipango.

La réaction du roi du Portugal, contrairement à celle de 1477 (à ce moment-là Alphonse V régnait encore), est presque favorable, car il a connaissance des talents des Génois en matière de découvertes : Manuel Pesagno, Lanzaroto Malocello, Niccolo de Recco et Antonio da Noli se sont déjà signalés, aux côtés des Portugais, dans les découvertes et conquêtes des Canaries, des Açores, de Madère et du Cap-Vert.

Ne voulant pourtant pas prendre de décision précipitée en faveur d'une entreprise qu'il estime risquée, Jean II de Portugal soumet le projet de Colomb à une assemblée de mathématiciens. Les savants qui composent la commission de 1483 sont férus d'astronomie et de géographie, et les personnalités les plus en vue s'appellent Diego Ortiz de Villegas et les maîtres Rodrigo et José Vizinho.

Colomb souhaite faire partager son enthousiasme à ces savants. Un chroniqueur portugais, un certain João de Barros, qui dirige l'Office des Indes au milieu du XVIe siècle, évoque l'attitude du Génois lors de cette entrevue que ce dernier croit ingénument décisive. Il commence son rapport par des éloges, soulignant que Colomb était « très bon marin, éloquent et bon latiniste[2] », puis insiste ensuite sur la conception du Monde de ce navigateur déjà chevronné :

> Il pensait en effet que la nature n'avait pas créé le globe d'une façon si désordonnée que les eaux l'emportent sur les terres destinées, elles, à la vie et l'épanouissement des âmes[3].

Toujours selon ce même chroniqueur, les convictions de Colomb ont été renforcées « par ses voyages continuels et par ses conversations avec des hommes, fort nombreux dans ce royaume, qui avaient vécu les découvertes du passé[4]… ».

Pourtant, la commission estime que la proposition de Colomb n'est pas raisonnable : elle comporte des erreurs de calcul et la conception globale du projet est qualifiée en outre d'immature. C'est pourquoi la commission conseille au roi de la rejeter. La sentence tombe, implacable, à la fin de l'année 1484, de la bouche même du souverain du Portugal qui utilise une formule lapidaire :

Ce qui est neuf ne peut être bon, et ce qui est bon ne peut être neuf[5].

De toute évidence, la commission d'experts ne veut pas accepter un plan qui privilégie sans garantie la route de l'ouest vers l'Asie. Les Portugais sont d'autant plus attachés à la voie d'accès traditionnelle par l'Afrique qu'ils ont l'appui du pape pour prendre possession des terres découvertes. Depuis des années, ils ne cessent d'écumer les côtes de Guinée pour s'emparer des richesses qu'elles renferment et ne veulent pas s'engager dans une entreprise risquée et qui exige des moyens dont ils ne disposent guère.

Leur flotte continue à sillonner les côtes africaines au moment où Colomb soumet son projet, et leur but n'est pas uniquement commercial : en 1485, Jean II de Portugal envoie en Guinée José Vizinho, qui doit tenter de calculer l'altitude du Soleil dans cette région du monde ! Il fait partie des experts qui, avec l'évêque de Ceuta, souhaitent souligner les erreurs relevées dans le rapport rédigé par Colomb.

Leur opposition au projet du Génois repose d'abord sur l'idée qu'il a sous-estimé la distance entre les rivages européens et Cipango. Le voyage est, de leur point de vue, plus long qu'il ne le croit, et ils affirment qu'il est impossible d'emporter assez de vivres et de maintenir pendant un laps de temps aussi prolongé une discipline chez des équipages, habitués à naviguer dans des délais prévisibles et dans des zones connues. Colomb en fera d'ailleurs l'amère expérience dès son premier voyage et devra contenir l'impatience des matelots prêts à se révolter.

On peut reprocher à Colomb cette témérité — nous ne le ferons pas : tout découvreur est un téméraire, un imprudent, un passionné, un pionnier. Il arrive un moment, dans l'acte de découvrir, où la prudence n'est plus de mise.

Les six mois de vivres prévus et exigés par Colomb dans son plan leur paraissent utopiques au regard des aléas et des caprices d'un Océan encore mystérieux. L'entrevue n'en a pas moins marqué les esprits de cette élite portugaise. Jean II se souvient d'une expédition manquée vers la Antilia, dirigée par Tellez à l'époque d'Alphonse V, et il souhaite la renouveler, en confiant une nouvelle mission au Flamand Ferdinand Van Olmen.

Ce dernier présente un avantage sur Colomb : celui d'assumer les frais du déplacement, à un moment où les finances portugaises sont fortement grevées par les périples en Afrique. Le Flamand va d'ailleurs échouer en

raison de difficultés inhérentes aux conditions climatiques et à la direction des vents. Cette expédition malheureuse a lieu en 1487.

De son côté, Christophe Colomb, après le refus portugais qu'il n'a peut-être pas escompté, pour avoir partagé avec les négociants de ce pays bien des expéditions, surmonte pourtant aisément sa déception. Un événement survenu au printemps 1485, la mort de son épouse, l'incite à quitter le Portugal pour l'Espagne. C'est certainement pour lui un crève-cœur, car il sait bien qu'en dépit de ses difficultés le Portugal est bien plus ouvert aux grandes découvertes que l'Espagne.

Avec son fils Diego, il se dirige en secret vers Huelva, au sud-ouest de l'Andalousie, où demeure sa belle-sœur Moniz, dans l'intention probable de lui confier l'enfant avant de se rendre en France pour proposer son projet au roi Charles VIII. Curieuse idée, vraiment, tant la France, à cette époque, est loin d'être une puissance maritime de premier plan.

À son passage par le port de Palos de Moguer, Colomb a l'idée de se rendre au monastère franciscain tout proche de La Rábida où, selon certaines sources, il aurait laissé son fils. Il est accueilli chaleureusement par le père prieur, Juan Pérez, ancien confesseur de la reine Isabelle de Castille, et par frère Antonio de Marchena, fin connaisseur en géographie et cosmographie.

Le futur Découvreur a enfin compris que seules des relations dans les hautes sphères de la société pourraient faire aboutir son dessein. Effectivement, frère Antonio de Marchena, supérieur de l'ordre des Franciscains à Séville, se montre intéressé par la proposition de Colomb et le présente au duc de Medina Sidonia, qui envisage de lui confier une flotte, sans parvenir pour autant à tenir sa promesse.

Plus tard, Christophe Colomb réussira à attirer l'attention d'un autre grand noble andalou, le duc de Medinaceli. Enfin, le prieur Juan Pérez fait connaître à Colomb son successeur spirituel auprès de la reine Isabelle, frère Hernando de Talavera.

Colomb compte sur ce nouveau confesseur de la souveraine pour l'introduire à la cour, et attend à Cordoue le résultat de la démarche au début de 1486.

De leur côté, les moines de La Rábida l'encouragent fortement à soumettre son projet à la reine Isabelle la Catholique. Le frère Marchena ménage une entrevue préliminaire entre Colomb et le cardinal Pedro González de Mendoza, archevêque de Tolède, le plus haut et plus fortuné

dignitaire de l’Église d’Espagne. Le prélat accueille favorablement la proposition du Génois, et c’est par son intermédiaire que Colomb obtient une audience avec la reine de Castille.

La première rencontre avec la souveraine a lieu sur la terre andalouse, à Cordoue, où elle possède une résidence. À l’époque, la cour était encore itinérante, et la capitale du royaume n’était pas fixe. Le séjour d’Isabelle de Castille dans l’ancienne capitale du califat n’est pas anodin, l’ultime expédition de reconquête sur les Maures de Grenade ayant commencé, et la ville de Cordoue servant de base au départ des troupes. Après avoir accompli les démarches nécessaires à ce déplacement, Colomb se rend à Grenade en janvier 1486. Voilà donc Colomb sur le point de rencontrer la célèbre reine. Quel chemin parcouru depuis l’échoppe de son père ! Que de refus, de doutes, d’avanies a-t-il dû subir pour parvenir à ses fins ! La volonté implacable de Colomb est l’un des points forts de son caractère.

---

1. F. Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils, op. cit.*, p. 80.
2. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb, op. cit.*, p. 100.
3. *Ibid.*, p. 101.
4. *Ibid.*, p. 101.
5. *Ibid.*, p. 26.

Entrevue avec Isabelle la Catholique. Devant la commission

Entre l'arrivée à Cordoue de Christophe Colomb le 20 janvier et son premier entretien avec la reine de Castille, trois mois s'écoulent, qu'il met à profit pour compléter ses études et peaufiner son projet.

Il poursuit des lectures conjuguées des écrits cosmographiques, historiques, des chroniques, de la philosophie et d'autres disciplines, revoit en particulier *L'Image du monde* de Pierre d'Ailly, qu'il avait consulté longuement et minutieusement avant de soumettre son projet au roi du Portugal, et renouvelle ses connaissances.

Hébergé peut-être chez des amis ou comme locataire, il noue une relation amoureuse avec Beatriz Enríquez de Haraña, issue d'une famille noble du côté de la mère et de souche paysanne du côté du père. La jeune fille, alors âgée de vingt ans, habite à Cordoue chez son frère qui l'a recueillie après la mort de leurs parents. De l'union, légitime ou non (le mystère demeure encore aujourd'hui), entre le Génois et Beatriz naîtra Hernando (Fernando), qui portera de toute façon le nom de son père. Pedro de Haraña présente Christophe Colomb à son cousin Rodrigo Henríquez de Haraña, qui lui fait rencontrer des hommes avides de connaissances scientifiques, et notamment le médecin du premier voyage, Juan Sánchez. Les membres de la famille d'Haraña ont toujours appuyé les entreprises de Christophe Colomb, et il a pu compter sur leur soutien lors des épreuves que lui ont fait subir les autres navigateurs. Pour l'heure, les amis cordouans l'encouragent eux aussi à se présenter à la cour. Le Génois est aussi un homme pressé dont l'ambition est telle qu'il est capable de se servir d'une simple liaison amoureuse pour parvenir à son but. Répétons-le : Colomb est un ambitieux. Au sens où l'entend La Bruyère, c'est-à-dire qu'il a autant de maîtres qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

Selon certaines sources, la rencontre entre Christophe Colomb et la souveraine de Castille aurait eu lieu à Alcalá de Henares, mais il est presque

certain que la cour, en 1486, siège entre avril et juin à l'Alcazar de Cordoue, pour les raisons précisées plus haut. Le futur Découvreur y est reçu en avril ou en mai. Colomb, sobrement vêtu, s'exprime encore maladroitement en espagnol, mais il fascine la reine, selon les termes élogieux du chroniqueur Andrés Bernáldez, présent aux entretiens :

> Le nouveau venu fit une très bonne impression sur la reine, il parlait bien, il fit montre de belles manières[1]…

La souveraine lui apparaît vêtue d'une robe de soie blanche, ses longs cheveux retombant sur ses épaules et dépassant d'une couronne de rubis et d'émeraudes, ses yeux verts expriment l'enthousiasme lorsque est déployée devant elle la carte du monde. Colomb dépose les documents qui vont être soumis à une commission d'experts. Mais la reine lui fait comprendre, tout en lui promettant le versement d'une rente, qu'il va lui falloir attendre le moment propice à la réalisation du projet. La présence des rois en Andalousie n'est pas fortuite, mais liée à l'entreprise en cours de reconquête de Grenade sur les Maures. Malgré les discordes dans les rangs des Infidèles, ceux-ci résistent et tiendront encore six ans, et le trésor royal est lourdement grevé par les frais de cette guerre.

Colomb a déjà fait preuve de patience avec les Portugais, et les revenus qu'il perçoit l'incitent à compléter ses informations. Isabelle la Catholique charge son confesseur, le hiéronymite frère Hernando de Talavera, évêque d'Ávila, de constituer la commission qui doit siéger au sein de l'université prestigieuse de Salamanque. Le choix de cette ville n'est pas dû à l'effet du hasard : les études y sont en effet très orientées vers la cosmographie.

Parmi les savants qui vont se réunir pendant deux ans avant de statuer sur le projet de Colomb figurent le Juif Abraham Zacuto, auteur de l'*Almanach perpétuel d'astronomie marine* et Diego de Torres, titulaire de la chaire d'astronomie à l'université, qui a été le premier à admettre la théorie de Copernic sur le mouvement des planètes autour du Soleil. Le jury compte également des géographes, des théologiens et des philosophes. Plus tard, le chroniqueur Las Casas a estimé qu'il manquait des mathématiciens. En revanche, les théologiens forment la majorité, et cette incidence ne va pas être sans conséquence sur le jugement des experts.

Tout en poursuivant ses études, Colomb est informé de l'attitude des Portugais, qui ne restent pas inactifs. Pendant ces années 1486 et 1487, le souverain Jean II a oublié Colomb et donne l'autorisation à la flotte,

commandée par le Flamand Van Olmen, de voguer en direction de l'île des Sept-Cités, avec la participation de l'Allemand Martin Behaim, qui avait élaboré avec Rodrigo et José Vizinho le traité sur la façon de définir les latitudes en mer par l'observation du soleil à l'heure de midi.

Behaim s'était en outre inspiré des confessions orales de Diego Gomes, l'un des découvreurs d'Henri le Navigateur, pour ses relations des grands voyages portugais au large de l'Afrique. Il est aussi aidé par Müntzer, médecin, astronome, cosmographe, géographe et historien originaire de Nuremberg. Behaim a déjà accompli une mission d'exploration des Açores et de leurs parages, et a épousé la fille du capitaine de l'île de Fayal.

Les Portugais sont donc bien placés pour devancer peut-être les Espagnols dans la découverte de nouvelles routes maritimes, puisqu'ils se risquent sur le grand Océan. En mai 1487, Christophe Colomb se morfond en Andalousie et se sent gagné par une certaine impatience, lorsqu'il reçoit les premiers subsides des Rois Catholiques, prélevés sur la propre cassette des souverains : 3000 maravédis. Il calcule que le montant total des sommes qu'il doit recevoir équivaut à 12 ou 15000 maravédis.

À la fin de 1487, constatant la stagnation des travaux de la commission, Christophe Colomb aurait adressé une nouvelle proposition au roi du Portugal depuis Séville où il était établi. En mars 1488, un sauf-conduit l'aurait autorisé à rejoindre Lisbonne. Si l'expédition portugaise vers la Antilia a bien échoué, le navigateur Bartolomé Díaz vient d'atteindre un mois plus tôt la côte orientale de l'Afrique et se prépare à doubler le cap de Bonne-Espérance.

Christophe Colomb se sent partagé entre les promesses des rois d'Espagne, qui se traduisent par d'autres subsides en juin 1488, et les offres tentantes du Portugais. Pour l'heure, il attend l'été et la naissance de l'enfant issu de sa liaison ou de son mariage secret avec la Cordouane Beatriz Enríquez de Haraña. Hernando fait son entrée dans le monde le 9 août 1488. Nous verrons plus tard que, quelle que soit la légitimité de ses rapports avec Beatriz, Colomb veillera à sa situation financière et la couchera même sur son testament.

En décembre 1488, Colomb se trouve peut-être à Lisbonne, lors du retour du cap de Bonne-Espérance de Bartolomé Díaz. Le témoignage suivant le laisserait supposer :

> En cette année 1488, en décembre, arriva à Lisbonne Bartolomé Díaz, capitaine des trois caravelles que le très Sérénissime Roi de Portugal avait envoyées pour découvrir les côtes de

> Guinée […]. Il affirmait avoir atteint un promontoire qu'il a appelé le Cabo de Boa Esperança que nous pensons être en Abyssinie […]. Il a mis par écrit son voyage, et la pointe, vue par lui, sur une carte marine, pour la montrer au roi. Je fus présent à tout cela[2].

Christophe Colomb n'a pas encore compris que cette découverte du cap de Bonne-Espérance ouvre la voie par mer vers l'Asie, moins risquée que celle qu'il envisage vers l'ouest. Le roi du Portugal se rallie à ce point de vue, et le délaisse à nouveau.

En 1489, Colomb est enfin convoqué devant la commission de Salamanque et présente son projet. Il commence par s'appuyer sur les autorités anciennes pour affirmer la rotondité de la Terre, réfutant d'abord la théorie exposée par Homère sur la prétendue forme plate du globe ; puis, abordant celle d'Aristote sur la sphère suspendue entre les constellations, il poursuit par l'exposé de la théorie stoïcienne affirmant la présence de grandes îles habitées et entourées d'eaux de toutes parts. Enfin, il souscrit aux idées de Ptolémée, à celles de l'École d'Alexandrie, et à celles de saint Augustin sur la sphéricité de la Terre.

Colomb consacre la seconde partie de son exposé à ses voyages vers le nord à Thulé, considérée comme la limite du monde connu. Il a suivi les traces de Phytecas de Marseille, cité par Strabon et Pline l'Ancien, qui a visité et décrit l'île. Sa propre expérience lors de son voyage de 1477 lui a permis de modifier légèrement l'affirmation de Ptolémée :

> [E]lle n'est pas à l'intérieur de la ligne occidentale, comme le dit Ptolémée, mais beaucoup plus à l'ouest. À cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre, vont les Anglais, et spécialement ceux de Bristol, et à l'époque où j'y allais la mer n'était pas gelée[3]…

Poussé par son enthousiasme, il s'assimile à l'homme providentiel dont parle Sénèque, qui fait dire à Médée dans la tragédie du même nom :

> Viendront les lointaines années du monde, où de l'Océan qui entoure le globe terrestre émergera une grande terre inconnue. Tiphis y trouvera de nouveaux mondes et l'île de Thulé ne marquera plus les limites du monde[4]…

Dans ses *Questions naturelles*, le même Sénèque affirme :

> Un navire poussé par les vents peut traverser la mer d'Espagne en Inde[5]…

La commission ne se laisse guère impressionner par les arguments de Christophe Colomb, et semble faire fi tant de ses sources livresques que de ses expériences maritimes. À vrai dire, les opinions des juges sont partagées. Pour l'avenir du navigateur, c'est une bonne nouvelle.

Un partisan de Colomb, Diego de Deza, futur archevêque de Tolède, essaie d'atténuer les polémiques en suggérant à l'assemblée de poser des questions. La réponse du chancelier royal ne se fait pas attendre : il invite Colomb à se limiter à l'étude des cartes. Malgré toutes les explications fournies par l'auteur du projet, Talavera s'obstine à nier la rotondité de la Terre, et à croire que des zones de feu séparent les zones géographiques, que l'on ne peut atteindre sans se brûler.

Colomb réplique qu'il a traversé mers et continents sans remarquer de telles zones de feu et qu'il a fait le tour de l'Afrique le long des rivages de la Guinée sans rencontrer de monstre, mais des êtres humains vivant sur des terres fertiles. Il demeure persuadé que, par l'ouest, on peut trouver les richesses mentionnées par Marco Polo.

Les détracteurs du projet du Génois demeurent inflexibles et considèrent Colomb comme un fantaisiste. Celui-ci doit se retirer. Diego de Deza n'en continue pas moins à agir en sa faveur, et réussit même à gagner à sa cause certains membres du collège de San Estebán, rattaché à l'université de Salamanque — et le propre chambellan du roi.

Mais Colomb devra attendre la fin de la conquête de Grenade pour que son dessein aboutisse. Les Rois Catholiques, qui lui restent favorables, sont pour l'heure trop occupés par l'entreprise contre les Maures pour songer à l'outre-mer.

Un des frères de Christophe Colomb, Bartolomé, qui vit toujours au Portugal et a peut-être participé à l'expédition récente de Bartolomé Díaz au cap de Bonne-Espérance, est invité par le futur navigateur, trop impatient pour attendre le bon vouloir des souverains espagnols, à se rendre dans les cours voisines pour y soumettre son projet de découverte.

C'est ainsi que le frère puîné de Christophe commence par solliciter le souverain anglais Henri VII et lui demande de prendre en charge l'entreprise des Indes, mais la démarche s'avère un échec. Le roi d'Angleterre, avant de s'engager, doit consolider la victoire qu'il vient de remporter sur Richard III et restaurer son autorité.

Bartolomé Colomb s'adresse alors en 1490 au roi de France Charles VIII, et il est même reçu par la sœur d'Anne de Beaujeu ; le résultat de cette mission n'est toutefois pas plus concluant. On a vu plus haut pour quelle raison.

À la fin de l'année 1490, l'espoir renaît du côté de la cour d'Espagne établie à Séville. Si le rapport de la commission reste défavorable, les

souverains estiment qu'un réexamen du projet s'impose dès la fin de la guerre de Grenade. Il est vrai que le refus n'est pas seulement fondé sur la faiblesse des arguments scientifiques, mais encore sur la condition de Christophe Colomb.

Cet homme a contre lui le fait d'être étranger, issu d'un milieu modeste, et selon des rapports calomnieux adressés à Isabelle la Catholique, il est soupçonné d'être d'origine juive, donc inapte à porter les titres de don, d'amiral, et de vice-roi des terres découvertes. Il est vrai que les rois n'ont pas encore pris la décision de procéder à l'expulsion des Juifs du royaume, mais le dénigrement systématique des judaïsants fait son chemin dans les esprits. Si l'hésitation des souverains s'explique par le profit qu'ils tirent des Juifs de la péninsule — médecins, financiers et économistes compétents —, leur entourage, dans lequel on compte une grande majorité de clercs, se montre hostile à la race honnie.

Ce sont ces derniers, selon Las Casas (il s'exprime sur le sujet beaucoup plus tard), qui se sentent habilités à juger de l'opportunité et de l'intérêt de l'entreprise des découvertes :

> Ils allèrent trouver les Rois et leur exposèrent leurs sentiments, en les persuadant qu'il ne convenait pas à l'autorité royale de décider de favoriser une affaire si peu fondée, et qui ne pouvait que paraître impossible à quiconque, savant ou non, car ils y perdraient l'argent qu'ils y dépenseraient[6]…

Tandis que les conseillers poursuivent leurs polémiques basées sur des arguments tant scientifiques que politiques, Colomb installé à Séville poursuit ses études de cosmographie, d'astronomie et de géographie, dans l'expectative d'un revirement des Rois Catholiques.

Pendant l'été 1491, il se prépare à aller voir son fils Diego, au monastère de La Rábida, tout près du port de Palos de Moguer. Les rencontres que vont ménager au Génois le prieur franciscain Juan Pérez et le père Marchena seront déterminantes pour l'aboutissement du projet.

Admirons tout de même la patience et l'optimisme de Colomb qui, au lieu de perdre son temps, continue à se cultiver, persuadé qu'il aura la charge d'une expédition navale vers des terres inconnues.

---

1. A. Bernáldez, *Historia de Los Reyes Catolicos*, *op. cit.*, p. 103.
2. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 112.
3. F. Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils*, *op. cit.*, p. 18.
4. Cité par F. Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils*, *op. cit.*, p. 24-25.

5. *Ibid.*, p. 24.
6. B. de Las Casas, *Historia de las Indias*, t. I, *op. cit.*, p. 139.

La ténacité récompensée. Colomb rencontre les Rois Catholiques

C’est la seconde fois que Christophe Colomb retrouve les moines savants de La Rábida. Ils lui font connaître marins et armateurs de Palos, dont les frères Martín Alonso Pinzón et Vicente Yáñez Pinzón. Tous lui demandent de solliciter une entrevue directe avec les Rois Catholiques, ou du moins de ne pas quitter le territoire.

Le prieur Juan Pérez entreprend une démarche auprès des souverains, qui se sont installés au cours de l’année 1491 au camp de Santa Fe, sous les murs de Grenade qu’ils cernent et se préparent à investir. Isabelle la Catholique se laisse fléchir par les injonctions de Juan Pérez, qui obtient pour son protégé la promesse d’un autre examen du projet et une avance de 20 000 maravédis pour le voyage.

La confrontation entre Colomb et la commission en septembre 1491 n’aboutit guère et les raisons du refus sont toujours les mêmes. L’assemblée reproche au Génois d’avoir sous-estimé la distance par l’ouest entre l’Europe et l’Asie. Elle est persuadée que la « mer Océane » n’a pas de limites et que, d’un autre côté, l’existence de la Terre est tout à fait improbable. S’appuyant sur Ptolémée et saint Augustin, elle voit un monde en direction du Ponant incliné sur une pente descendante que l’on ne peut remonter pour le voyage de retour.

Jusqu’au début de 1492, les rois eux-mêmes n’exercent aucune influence sur les décisions de cette assemblée. Ils ont d’autres soucis : depuis novembre 1491, les opérations militaires contre les Maures de Grenade n’ont cessé de s’intensifier. Colomb s’est rendu à La Rábida l’été précédent et a mis frère Juan Pérez au courant de ses échecs répétés auprès des rois. Le prieur écrit donc à la souveraine pour lui demander audience et plaider la cause de son protégé.

Il rencontre Isabelle la Catholique au camp de Santa Fe, lors du siège de Grenade. La démarche du religieux s’avère positive : en effet, la reine

consent à recevoir Colomb, après lui avoir fait parvenir la somme de 2000 maravédis. Mais elle n'en convoque pas moins une nouvelle commission de savants, qui, cette fois, donnent leur adhésion à l'entreprise.

Comment expliquer ce revirement à l'égard du projet de Colomb qui, hier encore, avait suscité leurs très vives critiques ? Colomb, toujours tenace, défend les mêmes idées et commet les mêmes erreurs, selon les sages. Ce changement est justifié essentiellement par l'évolution de la situation depuis la première rencontre de 1486.

En cette fin d'année 1491, bien que la victoire des armées castillanes sur les Maures soit imminente, le Trésor est vide et Isabelle la Catholique nourrit l'espoir que l'entreprise de Colomb va combler ce déficit en apportant au pays les richesses fabuleuses de ces terres inconnues. En outre, la souveraine pense que le navigateur parachèvera l'œuvre de croisade commencée contre les Maures, et amènera au christianisme de nouveaux peuples d'Asie, en avant-garde de la lutte envisagée contre l'Empire ottoman et l'Islam dans le Bassin méditerranéen. Il restait à convaincre le Conseil de Castille du bien-fondé de l'expédition.

Entre-temps, le 2 janvier 1492, survient la reddition de Grenade. Christophe Colomb, qui est présent, attend la décision finale. Les jours suivants, il se prépare à prendre congé et à gagner Cordoue où il a laissé ses fils sous la garde de Beatriz de Haraña, envisageant ensuite d'accompagner son frère Bartolomé dans les Flandres, car il doute encore de l'approbation royale.

Tandis qu'il quitte Santa Fe, un courrier de la reine Isabelle de Castille le rattrape et lui remet une lettre lui donnant l'ordre de revenir sur ses pas. Cette fois, l'approbation définitive est due non seulement à l'appui de Juan Pérez et de frère Marchena mais aussi à l'intervention de deux *conversos* (nouveaux convertis) de l'entourage royal : Juan Calina, époux de la comtesse Deza de Moya, et surtout Luis de Santángel.

Ce dernier fait partie d'une riche famille juive qui a péri sur les bûchers de l'Inquisition. Unique rescapé, Luis de Santángel s'est enfui à Saragosse, où il est resté caché, puis il a été remarqué par les Rois Catholiques, dont il est devenu l'intendant général. Cette élévation à un poste administratif interdit aux personnes d'origine juive a bien sûr impliqué l'annulation des mesures prises par l'Inquisition à l'encontre de la famille Santángel et en particulier la confiscation de leurs biens.

Luis de Santángel plaide pour l’acceptation du projet de Colomb. Sa force de persuasion réussit à emporter l’adhésion des juges. Quant à la reine, elle espère bien, grâce à Christophe Colomb, prendre sa revanche sur le Portugal et asseoir sa domination maritime outre-mer.

Les accords de Santa Fe.
L’organisation du premier voyage

L’adhésion définitive de la reine Isabelle au projet de voyage de Christophe Colomb est due à une lettre personnelle de Luis de Santángel à la souveraine. Cette missive a été publiée plus tard par le chroniqueur Las Casas dans son *Histoire des Indes*. L’auteur fait ressortir notamment l’aspect dérisoire du coût de l’entreprise par rapport à l’éventualité des bénéfices escomptés.

En outre, l’acceptation d’Isabelle s’inscrit peut-être dans un contexte international de concurrence autour du mythe de la Croisade. C’est le moment choisi aussi par le roi de France Charles VIII : en vertu de ses droits sur les couronnes de Naples et Jérusalem, il aimerait bien lancer une expédition pour libérer des Lieux saints.

La proposition de Colomb comporte également deux éléments qui ne peuvent laisser les souverains insensibles : la perspective d’une éventuelle conversion du Grand Khan de Cathay au christianisme — la quête des richesses des Indes permettant ainsi de financer la guerre sainte contre les musulmans.

Ferdinand d’Aragon, peu intéressé par le voyage des Indes lui-même, est particulièrement séduit par ce dernier argument

Cette charte, demeurée célèbre sous le nom de « Capitulations de Santa Fe » conclues le 17 avril 1492, comprend cinq clauses, dans lesquelles sont consignés les titres attribués au Découvreur, le financement de l’expédition et les avantages économiques envisagés.

Dans l’article premier, les souverains catholiques s’engagent à accorder au Génois une rémunération en guise de récompense pour ses découvertes maritimes. Il prendra possession des terres découvertes au nom des rois et recevra un titre qui ne sera qu’à lui. Il sera fait

> Amiral sur toutes les îles et les terres fermes qui, par sa main et par son industrie, seront découvertes et acquises sur lesdites mers océanes[1].

Ce titre lui sera concédé à vie, et transmis à ses héritiers après sa mort.

Le deuxième article des « Capitulations » stipule que Christophe Colomb exercera les charges de vice-roi et de gouverneur général de ces îles et terres fermes et acquerra le privilège de proposer, pour chaque charge, les noms de trois personnes, parmi lesquelles les rois en « prendront et choisiront une, celle qui sera la mieux adaptée à leur service[2]… ».

Le troisième article concerne la nature et l'attribution des richesses découvertes et rapportées en Espagne. Sur celles-ci, perles, pierres précieuses, or, argent, épices, ou « autres choses et marchandises[3]… », le Découvreur pourrait prélever le dixième ; le reste revenant aux Rois Catholiques.

Les souverains, selon le quatrième article, devront être informés directement de toute contestation de justice dans laquelle serait impliqué le Génois.

Les questions du financement de l'armement des navires, pour les années à venir, sont traitées dans le cinquième article, de même que celles du commerce avec les terres fermes et les îles du Ponant. Colomb pourra contribuer aux dépenses à raison du huitième et percevoir la même part des bénéfices.

Au fur et à mesure des discussions, des précisions sont apportées aux articles existants, et des clauses complémentaires édictées. Les « Capitulations » sont entérinées le 30 avril 1492. Il y est stipulé que les titres décernés à Colomb ne seront effectifs qu'une fois découvertes îles et terres fermes.

En ce qui concerne l'équipement de la flotte, les bourgeois de Palos de Moguer, port prévu pour le départ, devront mettre à la disposition de Christophe Colomb « deux caravelles armées à leurs propres frais et dépens[4]… ». C'est une façon de servir les Rois Catholiques pendant douze mois.

Un autre article complémentaire se réfère au choix des hommes embarqués sur les bateaux. S'ils se trouvent soumis à un jugement pour crime, ils voient suspendue toute procédure à leur encontre, à condition qu'ils soient décidés à prendre la mer sur un des bâtiments affrétés par Christophe Colomb.

Ce dernier peut prélever pour lui seul dix pour cent des bénéfices tirés des terres conquises, avec possibilité d'investir son propre capital sur tout navire commerçant « vers ces nouvelles possessions[5] » et de recevoir le huitième des bénéfices. Aucune limite n'est imposée à ses droits sur les

terres. Comme il est confirmé de façon très nette, le Génois a pouvoir « sur toutes les terres fermes et les îles qu'il pourra découvrir et acquérir dans ces mers[6] ». Cet accroissement de l'autorité de Colomb accordé par les rois va s'avérer plus tard bien imprudent, dans la mesure où les contestations devaient s'accumuler contre lui et ce, jusqu'à sa mort.

Le financement initial de l'expédition, assuré par les protecteurs et alliés de Colomb dans la défense de son projet, se monte à 2 millions de maravédis. Le Génois verse déjà de sa propre caisse 250 000 maravédis qui proviennent, il est vrai, des largesses du duc de Medinaceli, d'emblée très favorable à l'entreprise.

Colomb a aussi la chance de recevoir de Luis de Santángel, qui gère le Trésor royal, 1 750 000 maravédis. Cette somme est prélevée sur les coffres de la maison de Ferdinand le Catholique pour 1 400 000 maravédis. Le reste émane des caisses de la Santa Hermandad, confrérie toute-puissante, créée par les souverains pour lutter contre l'insécurité, particulièrement dans les campagnes. Les banquiers génois établis en Espagne, tels François de Rivarol, Francesco Doria ou Gaspar Spinola, apportent aussi leur contribution dans une moindre mesure.

Cette générosité générale inespérée, après les déboires subis pendant tant d'années par Colomb, est encourageante pour les desseins du futur Découvreur qui, fort de ses droits, prend congé de ses bienfaiteurs de la cour, en compagnie de son inséparable Juan Pérez. Tous deux se dirigent vers le petit port de Palos de Moguer, où ils parviennent le 22 mai. Christophe Colomb mettra dix semaines à préparer son voyage, c'est-à-dire essentiellement à recruter des hommes et à armer des bâtiments.

Si le Génois a fini par l'emporter, grâce à l'appui des rois et de leur entourage, quelques manifestations d'hostilité subsistent parmi les membres de la commission, qui ne le font cependant pas reculer : ainsi, en juin 1492, le confesseur de la reine, Hernando de Talavera, essaie de la persuader d'abandonner l'entreprise. Dans sa lettre à Isabelle la Catholique, il invoque quelques arguments dont certains paraissent bien périmés. Ainsi fixe-t-il les limites du monde connu, conformément à l'autorité des Anciens, aux colonnes d'Hercule en affirmant que ces deux rochers terribles qui émergent des gouffres de la mer sont le signe de la volonté de Notre Seigneur et qu'aucune créature ne doit pénétrer hors de cette limite…

Le cardinal est également obsédé par le choix, pour cette entreprise, de celui en qui il voit un étranger d'origine inconnue (allusions aux

nationalités les plus fantaisistes attribuées à Colomb). Une fois de plus, il se réfère aux Écritures, affirmant que saint Paul, envoyé dans toutes les nations par Dieu, n'a pas été sollicité pour cette découverte. Il allègue également qu'en cas de succès, l'Espagne, dotée de ces richesses, fera des envieux et qu'elle y perdra, laissant son propre pays sans défense contre les Maures et les Turcs, et renonçant par ailleurs à son obligation prioritaire de libérer le Saint-Sépulcre. Enfin les Juifs, qui n'ont pas encore été soumis aux mesures d'expulsion imminentes, peuvent tirer profit de l'expédition, et il pense en particulier aux financiers fort nombreux dans l'entourage royal. Il suggère même que Colomb, cet étranger inspiré par Satan, qui enfreint la loi divine, soit remis aux mains de l'Inquisition, puisqu'il importe avant tout qu'il sauve son âme.

La reine ne se laisse pas impressionner par cette missive pleine de rancune, qui lui parvient heureusement trop tard pour inquiéter notre voyageur, tout occupé aux préparatifs de son périple maritime.

Colomb s'efforce d'abord d'équiper les trois bateaux mis à sa disposition par le port de Palos, selon les prescriptions royales : celles-ci indiquent que la ville doit armer trois navires dans un délai de dix jours, mais bien entendu ces délais ne peuvent être respectés par Colomb. La lenteur des préparatifs a plusieurs causes.

Deux des navires sont des caravelles, de petites dimensions, et déjà usagées par le cabotage pratiqué dans la région. L'une d'entre elles porte le nom de la patronne de la ville, la *Santa Clara* (la *Sainte Claire*). Elle appartient à un habitant de Palos, un certain Juan Niño, et devient la *Niña*. Ce navire léger est pourvu de quatre mâts au lieu de deux, peut transporter des charges de 60 tonnes, et ses voiles latines triangulaires sont conformes à la tradition.

L'autre navire de ce type est la *Pinta*, propriété d'un habitant de Palos, Cristóbal Quintero. Cette caravelle, un peu plus grande que la précédente, possède des voiles carrées qui lui permettent une plus grande vitesse. L'ordre royal donné aux gens de Palos correspond à une punition pour piraterie, contrebande et infraction au monopole. Ils sont condamnés à fournir gratuitement deux caravelles armées à Christophe Colomb. Les notables et magistrats de la ville doivent procurer le ravitaillement nécessaire, mais sont dispensés des taxes. Les receveurs royaux signent l'acte devant le peuple ainsi que tous les édiles, le 23 mai 1492, en l'église paroissiale Saint-Georges.

Le troisième navire, une lourde nef construite en Galice, la *Santa Maria*, est louée à un patron de Cabra, Juan de la Cosa. C’est la plus grande des trois, mais elle est plus difficile à manœuvrer. Elle abrite la cabine de Colomb, meublée assez sommairement d’une table, de deux chaises, un fauteuil, un matelas pliant, un coffre rempli de livres et de papiers. Sur une étagère est placée une mappemonde réalisée récemment par l’Allemand Martin Behaim, qui a travaillé au service des Portugais.

Le choix de la caravelle, navire court et haut sur l’eau, s’explique par son aptitude à attaquer les vents de travers ou contraires. La forte voilure est diversifiée et très maniable. Le navire amiral est de forme plus ronde que les deux autres caravelles, mais son tonnage est plus important. Alors que la *Pinta* et la *Niña*, plus petites, jaugent 60 tonneaux, la *Santa Maria* peut jauger environ 120 tonneaux. Les trois navires sont munis de deux châteaux sur l’avant et l’arrière. Vaisseaux ronds et couverts à voilure carrée, ils sont capables d’assurer une bonne navigation en haute mer et de résister efficacement aux tempêtes.

Les caravelles présentent des avantages pour les missions d’exploration, à commencer par leur tonnage modéré par rapport à celui des galères marchandes ou des nefs qui jaugent jusqu’à 300 tonneaux. Le coût de l’armement de ce genre de navires est peu élevé, et ils sont mieux adaptés aux courses, aux explorations lointaines et à la piraterie qu’au commerce. Enfin, ils peuvent approcher les côtes sans trop de risques, en navigation de faible profondeur, et remonter aisément le cours des fleuves. Avant l’aventure de Colomb, les Portugais et Italiens avaient fait le même choix. Il a pu le vérifier lors de ses voyages antérieurs.

Les instruments de navigation sont en nombre relativement réduit. On trouve une boussole, avec une aiguille à trente-deux divisions qui indique au pilote le cap (évalué en quarts) qu’il souhaite faire suivre à son navire ; une pierre à aimanter, utilisée pour l’aiguille défaillante ou en cas de rechange. Plusieurs instruments, limités et imprécis, dont le quadrant — ce dernier, ayant la forme d’un quart de cercle en bois où sont indiqués des degrés, est suspendu à un anneau portant un fil à plomb —, permettent de mesurer la hauteur du soleil et des étoiles.

Il est à noter que le système de visée du quadrant permet de le placer dans l’axe du soleil ou des étoiles, mais que les données fournies par cet outil restent approximatives, en raison des mouvements du pont et des oscillations parfois importantes du fil. Enfin les *ampolletas* ou sabliers,

ampoules de verre forcément fragiles et remplies de sable, servent à évaluer le temps à bord, en particulier le rythme des quarts. Christophe Colomb fait un usage fréquent de ces derniers, pour calculer le temps du lever au coucher du soleil.

Quant aux latitudes et aux longitudes, leur évaluation est encore plus aléatoire. Colomb qui a pourtant lu les almanachs portugais qui préconisaient le calcul de la latitude par l'observation du soleil et des étoiles, préfère se référer à la mesure de l'étoile Polaire avec un résultat très imprécis.

Les navires une fois gréés, Colomb doit se préoccuper de constituer les équipages. Sur les quatre-vingt-sept hommes retenus, quatre sont étrangers ou d'origine étrangère, soit trois Italiens et un Portugais. Les autres, des Espagnols, viennent de toute l'Andalousie et du Pays basque, de Galice et de Murcie.

Il faut également faire appel aux volontaires. L'Amiral instaure un mode de recrutement qui consiste à réunir capitaines et membres d'équipage à Palos et à convoquer au son de la trompette les impétrants devant l'église Saint-Georges pour entendre lecture des lettres royales. Le discours est à la fois simple et attractif pour ceux qui cherchent fortune :

> Venez avec nous, chers amis. Ici vous vivez dans la misère. Là-bas vous découvrirez l'opulence, toutes les richesses, les toits des maisons recouverts d'or, vous reviendrez de ce voyage riches et heureux[7].

L'ombre du voyageur vénitien Marco Polo plane sur ces évocations fabuleuses d'un Eldorado asiatique. Parmi ceux qui souhaitent embarquer figurent quatre repris de justice : un certain Bartolomé de Torres, qui a tué des hommes au cours d'une rixe, aidé par ses trois acolytes… Aucune contrainte n'est exercée sur ces marins improvisés. Colomb fixe le salaire mensuel de ses hommes à 1000 maravédis pour les marins expérimentés et à 660 pour les autres.

Christophe Colomb prévoit des vivres pour un an, constitués pour l'essentiel de tonneaux de vin et d'eau douce, de pain, de lard fumé, d'ail. Il compte s'approvisionner en produits frais lors des escales qui jalonneront le parcours vers le Nouveau Monde.

L'Amiral expose plus précisément ses intentions à ses équipages, leur raconte comment il espère rallier par le ponant les îles identifiées par les voyageurs en Asie, dont Cipango (le Japon), la plus riche et la plus peuplée,

et de là gagner le continent en passant par la mer de Chine. Ce sont encore les lectures du voyage de Marco Polo qui lui suggèrent des noms de lieux dont il espère vérifier l'existence.

Il ne lui reste plus qu'à exécuter ce saut vers l'inconnu, le départ de Palos étant fixé au 3 août 1492. En trois mois, Christophe Colomb aura déjà réussi avec une rare maîtrise et, bien sûr, une aide efficace des relations nouées précédemment, une remarquable performance : équiper une flottille.

Sur chaque navire, trois hommes assurent le commandement : le capitaine, le second de bord, et le pilote. Pour la *Niña*, Vicente Yáñez Pinzón remplit les fonctions de capitaine, Juan Niño celles de second, et Sancho Ruiz de Gama, celles de pilote. La *Pinta* est commandée par Martín Alonso Pinzón, qui a comme second son autre frère, Francisco Martin Pinzón, et comme pilote Cristóbal García Sarmiento. Quant à la nef amirale, la *Santa Maria*, elle est dirigée par Colomb, assisté de Juan de la Cosa comme second et de Peralonso Niño comme pilote. Certaines de ces personnalités poursuivront des expéditions indépendamment de Christophe Colomb, qui leur a montré le chemin, et profiteront des connaissances que leur aura inculquées leur capitaine.

À ces équipages proprement dits se joignent des fonctionnaires de l'administration, qui vont jouer un rôle lors de l'arrivée aux Indes : la justice est représentée sur chaque navire par un argousin et un notaire, ce dernier étant chargé de rédiger les documents relatifs à la prise de possession des terres — le nom de Rodrigo de Escobedo sera cité à plusieurs reprises. Un contrôleur royal, Rodrigo Sánchez de Segovia, aura pour mission de veiller au respect des droits de la Couronne. Colomb a aussi prévu un interprète possédant la langue arabe. Luis de Torres, le Juif *converso*, remplira cette tâche et s'illustrera lors de plusieurs épisodes de ce voyage.

Enfin, chaque navire dispose d'un contre-maître, d'un médecin, d'un employé aux vivres, d'un charpentier, d'un tonnelier, d'un calfat. Colomb, tout dévoué à la cause chrétienne qu'il est, n'a à son bord aucun religieux. Sans doute n'était-t-il pas tout à fait sûr de trouver des peuplades à convertir. Mais dans un voyage aussi périlleux, les hommes ne devront-ils pas parfois faire appel à un secours spirituel ? Pour le moment, le futur Amiral n'en a cure, et il considère que tout est prêt pour le départ vers l'inconnu.

1. R. Ruiz de Lira, *Historia de América latina. Colon y las Antillas. Capitulaciones de Santa Fe (Documentos y polémica)*, Madrid, Hernando, 1978, p. 239.
2. *Ibid.*, p. 240.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 242.
5. *Ibid.*, p. 247.
6. J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 27.
7. R. Ruiz de Lira, *Historia de América latina*, *op. cit.*, p. 321.

Départ et péripéties jusqu’aux Canaries. La traversée et la découverte

Le 3 août 1492, la flottille de Christophe Colomb lève l’ancre pour le Nouveau Monde. Cette date coïncide curieusement, à quelques heures près, avec l’application de l’édit d’expulsion élaboré contre les Juifs d’Espagne par les Rois Catholiques, qui prend effet le 3 août à minuit. Comme aucun Juif non baptisé ne peut plus demeurer sur le sol ibérique, quelques-uns parmi ces réprouvés viennent renforcer les équipages des trois caravelles. L’admission à bord par Colomb de ces fugitifs va servir d’argument à ceux qui croient en ses origines juives. Son absence de préventions à l’égard des Juifs est en effet contradictoire avec l’hostilité des Rois Catholiques, dont il ne se soucie guère.

Le chef de l’expédition a envisagé les îles des Canaries comme première étape de cette traversée, et ce choix n’est pas anodin. Certes, l’archipel se trouve sur un itinéraire déjà connu des navigateurs et donc de nature à rassurer, dans un premier temps, les équipages effrayés par la perspective du voyage sur la « mer ténébreuse ».

Mais Colomb, à la suite d’une analyse minutieuse, a situé Cipango sur le même parallèle que ces îles. En outre, instruit par l’expérience malheureuse de Van Olmen, il vogue d’abord vers le sud pour éviter que ses navires ne soient déportés par les vents vers le nord. Ensuite, il compte naturellement suivre une ligne droite plein ouest qui doit le conduire à la Grande Canarie puis à La Gomera, où il s’approvisionnera en eau et vivres frais.

Les marins confirmés des trois navires ne sont pas déconcertés par cette route qu’ils connaissent déjà bien, en raison des relations commerciales entre l’Espagne et ces îles dites « Fortunées ». De plus, deux amis de Christophe Colomb, qui participent au voyage, Riberol et Sopranis, peuvent, en cas de besoin, y faire appel à des négociants de leurs amis.

Les vents, d’abord favorables, changent assez vite d’orientation, et dans la nuit du 6 au 7 août, le gouvernail de la *Pinta* se détache. Colomb ne peut s’empêcher de rejeter la responsabilité de cette avarie sur le patron du

navire, Cristóbal Quintero, qui avec ses hommes aurait voulu rendre le bâtiment, déjà usagé, inutilisable au-delà des Canaries. Dans son *Journal de bord*, il cite les noms de ceux qu'ils croient impliqués dans une sorte de complot, et évoque :

> […] la manœuvre d'un certain Gómez Rascón, poussé par Cristóbal Quintero, dont c'était la caravelle, parce qu'il pesait à ce dernier de faire ce voyage[1]…

Le 8 août, l'archipel est heureusement en vue, mais les opinions des pilotes divergent sur le lieu de débarquement le plus apte pour procéder à la réparation de la *Pinta.* L'Amiral intervient pour donner son point de vue plutôt catégorique, qui tient compte de sa méfiance supposée ou avérée à l'égard de l'équipage :

> Il aurait voulu aller jusqu'à la Grande Canarie pour y laisser la caravelle *Pinta*, car elle était mal en point du gouvernail et faisait eau et il aurait voulu en prendre une autre s'il en avait trouvé une ; il aspirait à toucher l'île ce jour-là[2]…

Les tergiversations entre les marins se prolongent, et ce n'est que le dimanche, après concertation, que l'Amiral se dirige avec sa nef, la *Santa Maria*, vers la Gomera pour y faire provision de denrées fraîches. Pendant ce temps, Martín Alonso Pinzón « resta en vue de cette côte de la Grande Canarie sur ordre de l'Amiral car il ne pouvait naviguer[3] ».

La réparation de la *Pinta* se prolongeant, Colomb revient vers Las Palmas et en profite pour faire modifier une partie des voiles de la *Niña*, remplaçant les voiles latines triangulaires par des voiles carrées plus petites et diversifiées. Cette opération doit permettre aux navigateurs de louvoyer plus facilement au gré des vents.

Les trois navires lèvent l'ancre le 1er septembre, et voguent d'abord vers La Gomera, car Colomb espère y trouver un navire de remplacement à la *Pinta*, qui lui semble peu apte à affronter la mer océane. Il compte un peu naïvement sur la générosité de Beatriz de Bobadilla, gouvernante de l'île depuis la mort de son époux, qui vit en exil à la suite de son aventure amoureuse avec l'époux d'Isabelle la Catholique, Ferdinand d'Aragon. Mais celle-ci s'est absentée. Des bruits malveillants colportés par certains marins de la flotte de l'Amiral ont d'ailleurs circulé sur les prétendues relations du navigateur avec la noble dame.

Lorsque les trois bateaux quittent enfin La Gomera, le 6 septembre 1492, Christophe Colomb s'inquiète de rumeurs selon lesquelles trois caravelles portugaises voguent dans ces parages et « voulaient se saisir de lui : ce

devait être en raison du dépit que le roi de ce pays ressentait qu'il fût passé à la Castille[4] ». Colomb a toutes raisons de craindre la rancune du souverain portugais, qui devait regretter ses refus réitérés de prendre en charge son entreprise.

À vrai dire, la navigation est très lente pendant deux jours en raison d'une mer extrêmement calme. Enfin, le 8 septembre, le vent souffle du nord-est et pousse la flotte vers le ponant, selon les vœux de Colomb. Dès le lendemain, alors qu'il surveille attentivement les manœuvres, il remarque que les marins « gouvernaient mal, dérivant vers le quart nord-ouest et même vers le demi-quart suivant[5] », et ne se prive pas de les réprimander. Malgré l'accélération, Colomb a tendance à diminuer de moitié le nombre des lieues parcourues, et utilise cette ruse de peur que « ses gens ne prennent peur si le voyage devenait trop long[6] ».

Quelque peu échaudé par l'attitude malveillante de certains marins lors de l'escale aux Canaries, il prend ses précautions. Le 13 septembre, il observe une variation des courants du nord-ouest au nord-est, et découvre que celle-ci est due à la proximité du méridien magnétique de 0° et au mouvement de l'étoile Polaire : c'est la première fois sur mer qu'une telle constatation est faite.

Le lendemain, sans doute mus par leur impatience de voir la terre, alors que Colomb, pour corriger la trajectoire initiale, met le cap vers le sud, les marins de la *Niña* avertissent « qu'ils [ont] vu une hirondelle de mer et un paille-en-queue, oiseaux qui ne s'écartent jamais de la terre de plus de vingt-cinq lieues[7]… ».

Au cours des jours suivants, sans qu'aucune côte soit encore en vue, les volatiles se multiplient en espèces et en nombre, et d'autres phénomènes surviennent, notamment le 14 septembre : selon le *Journal de bord* de Christophe Colomb, « ils virent tomber du ciel un merveilleux rameau de feu dans la mer à quatre ou cinq lieues de distance[8]… ».

L'air s'adoucit, et tous de comparer non sans nostalgie cette agréable température à celle de l'Andalousie au printemps.

Bientôt, ils notent l'inclinaison de l'aiguille aimantée « vers le nord-ouest d'un grand quart[9] » et s'en effraient…

Mais ce qui frappe leurs regards et leurs esprits à partir du 17 septembre, c'est la présence dans l'eau d'herbes en quantités de plus en plus grandes. Chaque apparition d'êtres vivants leur fait croire, et à Colomb le premier, qu'ils sont proches de la côte. Le 21 septembre, Colomb écrit :

> [I]ls trouvèrent tant d'herbes qu'il semblait que la mer en était entièrement couverte […] ils virent un albatros […] ils virent une baleine, ce qui est signe qu'ils étaient proches de la terre, car ces animaux ne s'en éloignent jamais[10]…

Leur impatience n'est guère satisfaite. Ils appréhendent de ne plus pouvoir retourner en Espagne en raison de vents contraires qui s'élèvent. La profusion des herbes (il s'agit bien entendu de celles de la mer des Sargasses) leur fait craindre que les navires ne s'enlisent et que ces végétaux ne dissimulent quelque montagne ou rocher, obstacles sur lesquels les bâtiments pourraient se briser. Colomb, qui surmonte son angoisse grâce à son extrême curiosité, éprouve beaucoup de difficultés à calmer l'anxiété de ses hommes.

Le 25 septembre, Martín Alonso Pinzón, à la proue de la *Pinta*, croit voir une île qui se trouverait à 25 lieues au sud-ouest. Tous acquiescent avec empressement à cette révélation, cependant bien vite déçue. Colomb reprend la trajectoire plein ouest après avoir remis à Martín Alonso une carte maritime où sont situées quelques îles et après lui avoir démontré que Cipango se trouve plus au sud.

Les derniers jours de septembre sont marqués par la lenteur et la monotonie de la navigation, en raison du calme de la mer. Colomb signale de temps à autre la présence d'un oiseau susceptible d'indiquer la proximité de la côte : le 29 septembre, c'est encore le cas de l'albatros qui « ne s'éloigne pas de plus de vingt lieues de la terre[11] ».

Parallèlement à ces réflexions sur la faune maritime, Christophe Colomb se complaît à noter dans son journal des remarques sur l'étoile Polaire et l'aiguille aimantée, et leur mouvement, en relation avec le temps écoulé :

> Dès que la nuit tombe, l'aiguille aimantée décline d'un quart vers le nord-ouest, et dès que le jour se lève, elle est juste sur l'Étoile Polaire[12]…

Et Colomb de conclure, comme pour se rassurer :

> Il semble que l'Étoile Polaire fasse mouvement comme les autres étoiles, et que l'aiguille aimantée ne puisse jamais dire que la vérité[13]…

Colomb occupe les premiers jours d'octobre à contempler la mer « étale et belle » et à signaler poissons et oiseaux, mais il note aussi la présence d'« herbes avec fruits[14] ».

Le 5 octobre, toute herbe a disparu de la surface de la mer, mais les oiseaux continuent à pulluler, et Colomb remarque un élément nouveau qui

laisse peut-être présager la proximité de la terre : « de nombreux poissons volants rentrent dans la nef[15] ». Ces sortes d'observations ne sont pas sans nous faire penser au *Périple de Néarque*, amiral de la flotte d'Alexandre le Grand, au cœur de l'océan Indien. Colomb l'a certainement lu chez l'historien romain Quinte-Curce. Nous ne le répéterons jamais assez : ces découvreurs alimentent leurs descriptions autant de renseignements pris sur le vif, de notations précises que d'un inconscient nourri de lectures, truffé de références. Leur « vérité » relève d'une certaine fiction. Leur « réalité » est teintée de mensonges réels.

Il a fait part à Martín Alonso Pinzón de sa lecture des cartes marines. L'analyse qu'en font les deux hommes diverge et sur l'orientation des bâtiments, et sur le lieu où il convient d'aborder. Le patron de la *Pinta*, sans doute plus expert que Colomb d'un point de vue scientifique, donne plusieurs conseils à ce dernier qui les refuse. Ainsi lui suggère-t-il de « naviguer au quart nord-ouest sud-ouest ». « Mais l'Amiral fut d'un avis contraire[16] », précise Martín Alonso Pinzón.

Colomb s'en tient donc à la direction du ponant qu'il a prise après avoir, pendant un certain temps, vogué vers le sud. Il ne démord pas non plus de son intention de gagner d'abord la terre ferme, alors que Pinzón pense qu'il vaudrait mieux se diriger vers les îles. Ces premières dissensions anodines seront suivies d'autres beaucoup plus graves, et qui engageront la responsabilité morale de chacun des deux capitaines. Ils ont pour le moment en commun leur impatience d'aboutir au terme de leur voyage.

Une fausse alerte met en émoi l'ensemble des équipages : celui du plus petit des vaisseaux, la *Niña*, qui a pris la tête de la flottille, en raison de sa rapidité plus grande, croit apercevoir la terre tant désirée et, conformément à ce qui a été décidé en pareil cas, « hisse un pavillon à la pointe de son mât et tire un coup de bombarde[17] ». Cette nouvelle déception donne lieu à un changement de cap conforme à ce qui a été prescrit par Martín Alonso, et lève une partie de la controverse entre lui et Colomb : la flotte abandonne la direction plein ouest pour mettre le cap sur le sud-ouest. Nous sommes le 7 octobre. Sur la mer, dont Colomb compare le calme à celui du Guadalquivir, des herbes et des petits oiseaux des champs font leur apparition.

Il en est ainsi jusqu'au 10 octobre, date à laquelle Colomb doit faire face aux plaintes des marins sur la durée du voyage. De sérieux mouvements de réprobation se produisent même dans l'ensemble de la flotte, vite réprimés

par leur chef. Il essaie ensuite de faire prendre patience à ses hommes, alléguant les profits qu'ils retireraient bientôt de cette arrivée aux Indes, ce dont il ne doutait plus.

Le lendemain, 11 octobre, une mer plus forte charrie au lieu des herbes habituelles des objets nouveaux. Les marins de la *Pinta* voient « un roseau et un morceau de bois, et attrapent un autre petit morceau de bois qui semble gravé au fer, ainsi qu'un bout de roseau, une autre plante qui pousse sur terre et une planchette[18] ». Les gens de la *Niña* font la découverte quasi similaire d'« un petit bout de bois couvert de fruits d'églantier[19] ». Les indices de proximité de la terre se confirment, et c'est une raison suffisante pour qu'au coucher du soleil Christophe Colomb mette le cap plein ouest. Alors qu'il se trouve sur le château de proue de la *Santa Maria*, aux environs de dix heures du soir, il distingue à quatre reprises dans le lointain une faible lumière qui se déplace et s'éteint. Le chroniqueur Las Casas, qui écrit, on l'a vu, bien après les événements, croit que cette lueur provient d'une torche que pendant la nuit des Indiens tenaient à la main. Colomb pense qu'il s'agit plutôt de pêcheurs ou de voyageurs, et en tout cas impute cette apparition fugitive à la faible distance de la terre.

Dans la nuit du 11 au 12 octobre, un matelot de la caravelle la *Pinta*, qui a pris la tête de la flotte, discerne en effet une côte, comme le dit prudemment Las Casas :

> [I]l vit la terre qui devait être à deux lieues, deux heures après minuit, et fit aussitôt les signes convenus, selon les instructions qui lui avaient été données et qu'il devait mettre en œuvre, c'est-à-dire tirer une bombarde et hisser les bannières[20].

Ce marin, qui monte la garde sur le château de proue du navire et qui est le premier à crier « terre », porte le nom de Juan Rodríguez Bermejo. Colomb dans son *Journal de bord* l'appelle « Rodrigo de Triana », ce dernier terme désignant un faubourg de Séville où serait né le marin. Une controverse naîtra entre lui et Colomb, car ce dernier estimera avoir été le premier à discerner la terre. L'enjeu est de taille : la récompense promise à celui qui apercevrait le premier la côte était fixée à l'avance à 10000 maravédis de rente transmissibles à ses héritiers.

Une fois passé le premier instant de joyeuse stupéfaction, les équipages de chacun des bâtiments entonnent le *Salve Regina*, conformément à ce qui a été prescrit par l'Amiral, puis les hommes attendent les ordres du capitaine général pour les manœuvres à accomplir. Tout d'abord,

Christophe Colomb, méfiant comme à l'habitude, veut être certain que cette vision n'est pas un mirage, et « leur recommande de faire bonne garde sur le château de proue et de bien chercher la terre des yeux[21] ». Ensuite, les matelots amènent les voiles, sauf la plus grande, et ne bougent plus jusqu'au lever du jour.

C'est à ce moment qu'ils parviennent à une petite île de l'archipel des Bahamas, l'actuelle Watling, appelée par les indigènes Guanahani, et à laquelle Colomb donne le nom de « San Salvador » (Saint Sauveur) en hommage au Christ qui a guidé leurs vaisseaux.

Les trois capitaines de chaque caravelle débarquent les premiers, Colomb et les deux frères Pinzón, et accomplissent une série de rites qui symbolisent la prise de possession de la nouvelle terre. Après avoir chanté, agenouillés, le *Salve Regina*, simultanément, l'Amiral déploie la bannière royale, tandis que les frères Pinzón font de même avec deux bannières à croix verte : double prise de possession encore virtuelle au nom des souverains catholiques et du Dieu des chrétiens. Pour le troisième acte de la cérémonie interviennent deux notaires, Rodrigo de Escobedo et Rodrigo Sánchez de Ségovie, qui entérinent l'acte de possession, dûment signé par les trois capitaines des caravelles.

Sur cette journée du 12 octobre 1492, l'Amiral exprime ses premières impressions dans son journal : il est d'abord frappé par le côté paradisiaque du paysage aux « arbres très verts, et beaucoup d'eaux courantes et des fruits de diverses sortes[22] ».

Avant d'observer plus minutieusement les populations qui se présentent à lui, Christophe Colomb offre à ces hommes entièrement nus, comme il le dit lui-même, « des bonnets rouges et des colliers de perles de verre qu'ils se mettent autour du cou[23] ». Qui peut se mettre à la place de tous ces marins et de Colomb qui ont navigué au péril de leur vie, pour connaître leurs sentiments intimes ? L'instant a dû être tellement intense que même le récit « ethnologique » de Colomb semble réprimer une joie trop forte. Ils sont entrés dans l'inconnu. Ils se sentent à la fois réconfortés par le succès de leur navigation et peut-être effrayés devant ces terres et ces indigènes qui ne ressemblent à rien de ce qu'ils ont connu. Un peu comme les astronautes et leurs premiers pas sur la Lune.

Les indigènes, à la fois confiants et intrigués par ces hommes blancs aux longues barbes, et attirés par la tenue rouge de l'Amiral, viennent leur offrir

en échange des perroquets aux vives couleurs, de la laine et des paillettes d'or. Ils ne semblent pas avoir conscience de la valeur de ce métal.

L'Amiral se montre favorable à ces hommes jeunes « très bien faits avec des corps harmonieux et de très beaux visages, les cheveux presque aussi épais que les crins des chevaux et courts. Ils portent les cheveux sur les sourcils, sauf quelques mèches qu'ils portent longues derrière et jamais ne coupent[24] ». Lorsqu'il évoque leur teint, Colomb établit des comparaisons avec celui des indigènes qu'il a déjà rencontrés, à commencer par celui des « guanches » des Canaries. Certains ne sont « ni noirs ni blancs[25] », et d'autres se barbouillent le visage de peintures variées, surtout de rouge et de bleu.

Manifestement ils ne connaissent pas le fer et portent en guise d'armes des sortes de sagaies terminées par une dent de poisson. Il réussit à les interroger sur l'origine de blessures qui marquent parfois leur corps. Les indigènes leur expliquent par gestes qu'ils ont été attaqués par des habitants d'autres îles qui cherchaient à les enlever.

Malgré l'accueil aimable que reçoivent les gens de Colomb, ils ne souhaitent pas s'attarder dans ces lieux, si idylliques soient-ils. L'Amiral envisage d'emmener quelques Indiens susceptibles de le renseigner sur la présence de l'or et des perles, ainsi que les perroquets dont ils lui ont fait présent.

Certains habitants l'ont informé de la proximité relative d'une autre île plus grande qu'ils appellent Cuba, et que le navigateur suppose être Cipango. Elle est composée d'un chapelet d'îles de diverses dimensions.

Dès le 14 octobre, Colomb quitte San Salvador avec six Indiens pour une mission d'exploration, comme il le dit lui-même :

> Je décidai donc d'aller vers le sud en quête de l'or et des pierres précieuses[26].

Il découvre respectivement deux îles, les 15 et 16 octobre, à qui il donne successivement les noms de « Santa María de la Concepción » (La Conception) (aujourd'hui Rum Cay), et « La Fernandina » (aujourd'hui Long Island) en hommage à la Vierge et au Roi Catholique. Il recherche tout de suite le lieu favorable à l'établissement d'un port assez grand pour contenir « toutes les nefs qu'il y a dans la chrétienté[27] ». Mais il est vite déçu dans cette perspective à long terme, car il constate que « l'entrée du port est très étroite[28] ».

La végétation généreuse de ces îles très boisées, plutôt plates, et leur fertilité réelle ne le retiennent pas malgré l'admiration qu'elles suscitent en lui. Christophe Colomb met d'abord le cap sur la plus grande, La Conception. Les Indiens semblent aussi pacifiques que ceux de San Salvador, et Colomb remarque qu'ils se déplacent dans des barques de dimensions variées qu'ils appellent *almadies*. Le 15 octobre, une de ces embarcations, accostée à côté de la caravelle *Niña*, est volée par un des Indiens emmenés de San Salvador, qui réussit à s'enfuir.

Un va-et-vient incessant entre les navires et les *almadies* permet d'entamer un début de troc : les indigènes échangent des pelotes de coton contre des perles de verre et des grelots espagnols. Jusque-là, Colomb n'a pas encore vu ce que lui ont annoncé les gens de San Salvador, c'est-à-dire « beaucoup d'or, que les gens portent en bracelets aux bras, ainsi qu'aux jambes, aux oreilles, au nez et au cou[29] ».

Avec les siens, l'Amiral poursuit son exploration et accoste à La Fernandina le 16 octobre. Les habitants les approvisionnent en eau en échange des présents habituels. Colomb note, en faisant le tour de l'île, que les indigènes fabriquent des tissus de coton et que les femmes « portent sur le devant du corps une petite chose de coton qui cache leur nature[30] ».

Un examen attentif du paysage, de la flore et de la faune suggère à Colomb, qui en homme de la Renaissance est curieux de tout, des remarques intéressées. C'est ainsi qu'il s'exprime avec une certaine ingénuité sur la diversité des arbres :

> [P]ar exemple un rameau avait les feuilles à la façon d'un roseau et un autre à la façon des lentisques, si bien que sur un seul arbre il en avait ainsi cinq ou six, tous différents[31]…

En revanche il constate — hormis la variété des poissons, certains très colorés, et la présence des baleines — la rareté du monde animal dans lequel il ne s'aventure pas à classer les reptiles, qu'il s'agisse de lézards (en réalité des caïmans) et de grands serpents (iguanes). Toujours obsédé par ses lectures plus ou moins fabuleuses, il observe que les monstres sont inexistants, et apporte ainsi un démenti aux croyances de ses détracteurs.

Hanté par l'or dont jusqu'alors il a déploré la rareté sinon l'absence, il poursuit le tour de l'île dans toutes les directions, à la recherche d'un port à la fois suffisamment vaste pour « cent navires[32] » et assez profond. À défaut de le trouver, Colomb se risque avec les siens dans quelques villages, afin de s'approvisionner en eau et de poursuivre les échanges avec les habitants.

Dans les maisons, fort propres, Colomb fait la découverte des hamacs : « Leurs lits et tentures d'ornement sont comme des filets de coton[33]… » En ce 17 octobre 1492, l'Amiral s'attarde sur la description des maisons, puis son regard se porte sur la tenue des hommes et des femmes où il note enfin la présence du métal précieux tant désiré chez « un homme qui avait au nez un morceau d'or gros comme la moitié d'un castillan [monnaie de l'époque] sur lequel ils [Colomb et ses hommes] virent une inscription[34] ».

Poursuivant sa mission d'exploration, Colomb se dirige vers une île plus à l'est connue sous le nom de Samoeto et à laquelle il donne celui d'Isabela, pour rendre hommage à la reine de Castille. Ayant appris par les Indiens l'existence d'un roi, « lequel possède beaucoup d'or[35] », Colomb se méfie malgré tout, et souhaite voir le plus de terres possible, à la recherche de l'or et des épices.

Il continue donc sa route infatigablement, fait provision d'échantillons de fruits et de plantes diverses, et ordonne à ses hommes de tuer un serpent pour en rapporter la peau aux souverains catholiques. Les Indiens, croyant que ces voyageurs sont venus du ciel, n'hésitent pas à leur échanger sagaies et pelotes de coton contre des babioles usagées, « morceaux de verre, tasses brisées, morceaux d'écuelles de terre cuite[36] », qu'ils considèrent comme des sortes de reliques.

Ce tour de l'île permet à Colomb de profiter du calme plat et d'attendre que le vent se lève pour gagner Cuba, qu'il assimile à Cipango et où l'or ne peut manquer. Il apprend par ouï-dire « qu'elle était très grande et de grand commerce, et il y avait de l'or, des épices, de grandes nefs et des marchands[37] ». Son imagination lui faisant entrevoir une certaine prospérité, il est décidé à progresser lentement dans ce chapelet d'îles, tandis que les habitants continuent à lui dépeindre la dimension importante de Cuba, ainsi que la présence d'or et de perles.

La patience du navigateur reçoit sa récompense le dimanche 28 octobre : la flotte parvient aux côtes de Cuba et mouille à l'embouchure très large d'un fleuve dont les rives sont bordées surtout de palmiers. Colomb et les siens se rendent à terre en direction des maisons dont malheureusement les habitants se sont enfuis. Ils pénètrent cependant dans les demeures où ils trouvent toutes sortes d'accessoires de pêche. Mais l'Amiral, redoutant de possibles représailles, interdit à ses hommes de toucher à quoi que ce soit.

Revenu aux navires, à défaut d'avoir pu interroger les autochtones sur une présence éventuelle de l'or et l'existence d'un roi, Christophe Colomb

questionne les Indiens qu'il a emmenés avec lui depuis son départ de San Salvador. Ceux-ci lui révèlent que cette île, montagneuse à la différence des précédentes, possède « dix grands fleuves et qu'avec leurs canots ils n'en peuvent faire le tour en vingt jours[38] ». Mais, surtout, ils évoquent la présence de mines d'or et de perles. Colomb, toujours inspiré par ses lectures de voyages, imagine que les nefs du Grand Khan parviennent jusque-là. Effectivement, en direction de l'ouest, il aperçoit une série de fleuves auxquels il donne des noms au fur et à mesure de son avancée.

Dans les maisons qui les bordent, que lui et ses hommes trouvent vides mais nettes et bien meublées, leur attention est attirée par des « statues à figures de femmes et beaucoup de têtes comme des masques grimaçants très bien sculptés[39] ». C'est la première fois que les navigateurs découvrent des ouvrages d'art, en ce lundi 29 octobre 1492. Selon la consigne donnée par l'Amiral, personne ne touche à ces objets. La remontée du fleuve de Mars, qu'il a ainsi baptisé, se poursuit sur une eau très calme, et Colomb pense qu'elle est « probablement propice à la formation de perles[40] ». Les hommes ramassent de grands coquillages mais aucune perle ne s'y trouve…

Les navires quittent bientôt le fleuve de Mars en direction du nord-ouest. Le mardi 30 octobre, Martín Alonso Pinzón, le capitaine de la *Pinta*, dont les impressions seront consignées plus tard par Las Casas, dans son *Histoire des Indes*, est persuadé que Cuba n'est pas une île mais la terre ferme. Les Indiens qui sont à bord de son navire lui parlent d'une province appelée Cubanacan, qui possède des mines d'or et est gouvernée par le roi Cami.

En réalité, le capitaine a compris de travers et a cru que cette province appartenait au Grand Khan, personnage mythique qui hante aussi les esprits de ces hommes de mer. L'Amiral partage donc cette conviction et envoie à ce souverain, par l'intermédiaire d'Indiens de Guanahani un message. Il n'est pas loin de penser que la cité de Cathay est proche.

Lorsque les navigateurs touchent terre le 1er novembre, les habitants ont pris la fuite, sauf un qu'il faut rassurer : les Espagnols lui font valoir qu'« ils n'appartiennent pas au grand khan, qu'au contraire, ils donnent tout ce qu'ils ont comme ils l'ont fait dans la plupart des îles où ils ont été[41] ».

Tranquillisés par leur porte-parole, les indigènes affluent sur leurs *almadies*. Colomb peut alors constater avec satisfaction qu'à défaut d'or l'un d'eux porte « un morceau d'argent ouvragé, accroché au nez[42] ». L'Amiral est aussi rassuré de constater qu'ils n'ont pas de religion et imitent

donc facilement les gestes rituels des chrétiens, ce qui lui semble une garantie pour leur conversion future.

Les marins des caravelles sont persuadés, comme leur chef, qu'ils ont abordé sur la terre ferme face à Quinsay, la capitale du Grand Khan (l'actuelle Hangzhou en Chine).

La première mission dépêchée vers l'éventuel Grand Khan étant restée sans résultat, Colomb envoie de nouveaux émissaires, le vendredi 2 novembre, de la part des rois de Castille : deux Espagnols — Rodrigo de Jeres et Luis Torres, un Juif qui parle plusieurs langues orientales — et deux Indiens, à qui il distribue des échantillons d'épices dans l'espoir qu'ils en trouveront d'autres. Il prend soin de donner aussi à ces derniers des colliers de verre « afin qu'ils puissent acheter leur nourriture si elle venait à manquer[43] ». Puis il transmet à ces ambassadeurs improvisés le message des Rois Catholiques à l'intention du Grand Khan, et cela conformément aux instructions plutôt vagues des souverains.

Les jours suivants sont consacrés à l'exploration de la terre qui permet de poursuivre les échanges avec les Indiens qui apportent en particulier aux navigateurs les fameux filets de coton ou hamacs. Martín Alonso Pinzón vient vers Colomb, le dimanche 4 novembre, avec « deux morceaux de cannelle[44] », et révèle avoir rencontré des Indiens qui en tenaient « deux grosses bottes[45] ». Mais le capitaine de la *Pinta* a respecté l'interdiction de son chef qui avait prohibé les échanges. En réalité, on ne découvre aucun plant de cannelle.

En revanche, des vieillards répandent le bruit de la présence d'or et de perles dans une autre île proche qu'ils appellent Bohio, et qui correspond à Haïti, et précisent « qu'il y en avait en quantité infinie, ainsi que les perles, et qu'on en portait au cou, aux oreilles, aux bras et aux jambes[46] ». Cette évocation dithyrambique a de quoi exciter la convoitise des explorateurs. Mais il y a une ombre à ce tableau idyllique : d'après ce que comprend Colomb, les habitants n'ont qu'un seul œil et un museau de chien et se comportent en cannibales, « mangent les hommes, et dès qu'ils en attrapent un, l'égorgent, [boivent] son sang et lui coupent les parties intimes[47] ».

L'Amiral, effrayé par ces révélations, diffère le voyage dans ces terres inhospitalières. Il poursuit avec ses hommes ses découvertes de nouvelles productions, les patates douces, qu'il décrit comme « des carottes qui ont le goût de châtaignes », les haricots et les fèves « très différents des nôtres[48] »…

Le 5 novembre, un maître d'équipage de la *Niña* ayant trouvé du mastic (gomme ou résine du lentisque), Colomb envoie deux hommes en recueillir. Selon les Indiens, cette denrée a la vertu de soulager les maux d'estomac.

Le lendemain, Colomb voit revenir les deux hommes et les Indiens qu'il a envoyés en mission. Ils lui racontent l'accueil chaleureux des habitants et de leur chef dans la maison principale, et mentionnent la présence de tissus qui font l'objet de trocs, d'oiseaux variés, mais l'absence d'animaux de trait qui pourraient être bien utiles à de futurs colonisateurs.

L'impatience de Colomb est à son comble, et il a hâte de lever l'ancre pour aller rechercher ailleurs l'or et les épices. Il décide donc d'appareiller. Le départ est fixé au 12 novembre pour l'île de Baveque, vraisemblablement l'actuelle Jamaïque, région merveilleuse, dans laquelle « les habitants creusent la terre pour en tirer l'or qu'ils portent au cou, ainsi qu'aux bras et aux jambes sous forme de très gros bracelets, et il y a aussi des pierres, des pierres précieuses et une infinité d'épices[49] ».

Tout en naviguant, il songe aux récits fabuleux que lui ont faits les Indiens, et ce jusqu'au coucher du soleil, vers « ce cap auquel il donne ce nom de cap de Cuba[50] ».

L'île est fort boisée, les arbres variés, et non seulement il retrouve mastic et aloès mais constate que les Indiens font leur pain avec des racines qu'il reconnaît comme étant du manioc. Il débarque le 15 novembre et explore la plage, sur laquelle il fait confectionner une croix, pour une prise de possession symbolique, et envisage la construction d'un fort.

Mais auparavant, il s'aperçoit que la côte abonde en coquillages : ce sont certes des huîtres nacrées mais elles ne contiennent pas de perles. Parmi les poissons pêchés sur ces rivages, il en relève un très gros, « qui ressemble tout à fait à un cochon[51] » — il s'agit peut-être d'un lamantin —, et le fait saler.

À Baveque, Colomb voit bien qu'il a accosté dans un archipel, dont les îles sont très nombreuses, parsemées de ruisseaux. Parmi la faune, il voit apparaître « de très gros rats » — il s'agit vraisemblablement d'agoutis — et de « très gros crabes[52] ».

La canicule, en ce 21 novembre 1492, fait croire à Christophe Colomb qu'« il devait y avoir beaucoup d'or[53] ». Malgré sa relative compétence scientifique, le Découvreur se figure encore, comme au Moyen Âge, que les rayons du soleil ont le pouvoir d'engendrer métaux et pierres précieuses. Si

Colomb demeure patient, ses hommes le sont beaucoup moins. Poussé par la convoitise de l'or que lui a fait miroiter un des Indiens qu'il a emmenés avec lui, Martín Alonso Pinzón choisit ce jour pour éloigner de la flottille sa propre caravelle la *Pinta*.

Les indigènes à bord du navire de l'Amiral, lui rappellent que Bohio, vers laquelle ils se dirigent, est habitée par les fameux cannibales mangeurs d'hommes, et d'autres êtres monstrueux qui n'ont qu'un œil sur le front. Le paysage a changé et la platitude relative des îles entrevues jusque-là a fait place à de très hautes montagnes boisées de pins.

Enfin, le 27 novembre, un village apparaît, mais les indigènes armés de sagaies fuient à l'approche des bateaux. Colomb remonte un fleuve à plusieurs bras et, émerveillé par cette nature généreuse, envisage la création d'une ville et d'un fort.

Ce voyage enchanteur est troublé, le surlendemain, par une vision atroce : dans plusieurs villages, celle d'une « tête d'homme dans un panier couvert par un autre panier, et accroché à un poteau de la maison, et une autre de la même sorte dans un autre village[54] ». Devant ce spectacle aussi insolite que cruel, Colomb se refuse à croire que ces restes proviennent de victimes des cannibales pour s'orienter vers l'idée d'un rite, celui de la conservation d'un être aimé après sa mort. Las Casas souscrit plus tard à cette hypothèse :

> Ce devaient être des seigneurs ou des personnes qu'ils aimaient[55]…

Les navigateurs entreprennent depuis Puerto Santo, sur l'embouchure d'un fleuve, une exploration, et constatent la présence ce jour-là et les suivants de nombreuses *almadies*, plus grandes que celles qu'ils ont vues jusqu'alors et surtout ornées de sculptures. Mais le contact avec les autochtones s'avère difficile, d'autant que plusieurs sont armés de sagaies. L'Amiral fait preuve d'habileté pour nouer relation avec eux.

Contre quelques bouchées de pain, il réussit à leur faire déposer leurs armes, puis multiplie les petits présents. Il obtient même d'autres sagaies en échange d'une tortue que ses hommes ont tuée.

La glace est vraiment rompue avec ces Indiens d'Hispaniola (c'est ainsi qu'il désigne Haïti), et les langues se délient. Les premiers évoquent devant leurs interlocuteurs européens un véritable « royaume », celui de Cibao, où l'on trouve de l'or à profusion, disant « que le chef de ce pays a même des

pavillons faits d'or martelé. Ce pays se trouve très loin en direction du levant[56] ».

Le cacique des Indiens d'Hispaniola leur promet déjà d'en faire venir de Cibao — nom que Colomb assimile tout de suite à Cipango, en raison de la consonance —, mais affirme qu'il peut aussi leur en fournir dans cette île présente qu'ils appellent Bohio. Très excité par ces révélations, Colomb multiplie les explorations, donnant des noms aux lieux qu'il laisse derrière lui. Devant ses yeux se succèdent, en ces premiers jours de décembre : le cap de l'Éléphant, l'île de la Tortue, le port Saint-Nicolas, celui de La Conception.

Le 12 décembre, l'équipage de Colomb s'empare d'une femme qui noue contact avec les Indiens déjà à bord, puis l'envoie à terre avec ces derniers pour parler aux gens du village. Les hommes de l'Amiral ont remarqué que la prisonnière « portait un petit morceau d'or à la narine, ce qui était le signe qu'il y avait de l'or dans cette île[57] ». Cette parure confirme les affirmations récentes du chef indien sur la présence du métal précieux.

À la suite de cette visite, la femme et les Indiens reviennent du village avec quelques habitants munis de présents tels des pains d'ignames, « qui sont des racines semblables à de grosses raves[58] », et des perroquets multicolores. Les jours suivants, l'Amiral et les siens poursuivent leurs explorations, qui les conduisent depuis La Conception jusqu'à l'île de la Tortue. Il baptise au passage fleuves et caps.

Le 16 décembre, Colomb a la surprise de voir à proximité d'une plage un homme seul dans un canot qui s'avance vers la nef. C'est un émissaire du roi à qui l'Amiral remet un présent à son intention. L'interprète retourne vers le souverain auquel il transmet le message. L'ambassadeur lui dit notamment ceci :

> […] que les chrétiens venaient du ciel, que l'Amiral était à la recherche d'or et qu'il voulait gagner l'île de Baveque ; il répondit alors que cela était bien parce qu'il y avait beaucoup d'or dans cette île et il indiqua à l'Alguazil de l'Amiral qui lui avait apporté le présent le chemin qu'ils devaient suivre[59].

Dans l'après-midi du même jour, le roi se rend sur la nef où Colomb lui offre un repas ainsi qu'à ses conseillers. Comme les Indiens qu'il a eu le loisir d'observer semblent robustes et sont venus sans armes, Colomb en déduit un peu naïvement qu'il pourra aisément les commander et les faire travailler sur cette terre qui s'avère fertile, leur faire construire des villes et

même leur apprendre les us et coutumes des chrétiens et les habiller comme eux !

C’est la première fois dans son journal que Colomb envisage ouvertement l’entreprise de colonisation qui doit suivre celle de la découverte. Est-ce la rencontre avec le roi qui a infléchi l’esprit de Colomb dans ce sens ?

Comme pour prouver aux navigateurs leurs intentions pacifiques, les Indiens, dès le lendemain, se dissocient nettement des cannibales dont ils apportent des flèches assez rudimentaires fabriquées dans de « grandes tiges de roseaux à l’extrémité desquelles ils introduisent un bout de bois fin, pointu, durci au feu et très long[60] ». Deux d’entre eux montrent aux chrétiens des lambeaux de chair que leur ont arrachés les cannibales. Mais Colomb, malgré tout méfiant, ne se laisse pas impressionner par cette exhibition. Il voudrait bien obtenir du cacique, en échange des petits colliers de verre, « quelques morceaux d’or travaillés en minces feuilles[61] ». Le chef indien présente effectivement un « morceau de feuille d’or grand comme la main[62] », puis entre dans sa maison pour le faire débiter en petits fragments qu’il échange un à un, en promettant au découvreur de lui en apporter d’autres. Le cacique donne alors un galet à l’alguazil, représentant direct de Colomb, indiquant par ce geste qu’il se met sous sa protection.

Le roi tient parole et revient le lendemain 18 décembre, jour de l’Annonciation, sur la nef décorée pour la circonstance. Il est accompagné de deux cents hommes. Après le festin offert par Colomb, les deux chefs échangent une grande quantité de présents. Le cacique offre une ceinture et deux morceaux d’or ouvragés et très fins. Enhardi par la familiarité du chef indien, Christophe Colomb essaie d’intéresser son hôte à l’existence des Rois Catholiques, et lui montre un de ses colliers « où [il a] en sautoir un excellent d’or[63] sur lequel sont gravées [Leurs] Altesses[64] ».

Après le départ du roi, Colomb, renseigné préalablement par un vieillard sur la présence d’or dans des îles voisines, et encouragé par l’accueil reçu, décide de poursuivre ses explorations pendant quelques jours. Il fait ériger sur place une croix qui témoigne de sa prise de possession et de ses intentions de conversion, puis lève l’ancre dès le lendemain matin.

La grande révélation de cette navigation exploratoire est la découverte d’un véritable port sur l’île Saint-Thomas à proximité de l’île de la Tortue. L’Amiral se prend à rêver sur les possibilités d’ancrage qu’il offre et, avec emphase et un optimisme un peu téméraire, il déclare en date

du 21 décembre qu'il « pourrait contenir tous les navires du monde et il est si bien fermé qu'avec un seul cordage, le plus vieux de la nef, celle-ci pourrait rester amarrée[65] ».

Le premier réflexe de peur passé, les Indiens s'empressent d'apporter aux navigateurs nourriture et boissons, parmi lesquelles des cacahuètes et six sortes de fruits. Colomb voit même arriver en canot le seigneur de ce pays, un certain Guacanagari, qui lui remet en guise de présent « une ceinture, sur laquelle tenait lieu de bourse un masque avec deux grandes oreilles d'or martelé, ainsi que la langue et le nez[66] ».

Six chrétiens sont ensuite conviés à se rendre chez le roi, qui les initie à la connaissance des graines de cacao et insiste sur leur valeur thérapeutique. Le séjour de Colomb et des siens se prolonge un peu en raison du manque de vent. Plusieurs caciques de villages alentour offrent des présents aux chrétiens.

À la veille de Noël 1492, l'Amiral reprend la mer. Avant d'aller goûter quelque repos, profitant d'une mer calme, il recommande au pilote de surveiller la côte avec des bas-fonds et des récifs. Mais ce dernier, au lieu d'obéir à son capitaine, confie le gouvernail à un mousse sans expérience. Celui-ci laisse la *Santa Maria* se diriger vers des rochers et bancs de sable. L'Amiral doit faire alléger la nef échouée et qui prend eau, puis ordonne le passage de ses hommes sur la caravelle *Niña*. Il fait ensuite avertir le cacique Guacanagari pour qu'il envoie canots et hommes procéder au déchargement du bateau endommagé.

C'est une nouvelle occasion pour Indiens et chrétiens d'échanger cadeaux et festins. Le roi fait apporter à l'Amiral des arcs et flèches appartenant aux Indiens caribes (des Caraïbes), et Colomb promet au souverain d'œuvrer à la destruction de ses dangereux ennemis. Les morceaux d'or et de bijoux offerts par Guacanagari compensent la perte de la *Santa Maria*.

Colomb forme le projet de faire construire un fort à « La Navidad », car c'est ainsi qu'il a baptisé le port où sa nef s'est échouée le jour de Noël. Il compte y laisser des hommes qui procéderont à l'exploitation des mines et à la recherche des épices. À ce moment, il se souvient opportunément d'une utilisation insolite de l'or recueilli.

Le métal précieux devrait servir à la reconquête de la « Maison sainte » (Jérusalem), pour laquelle il avait promis aux rois d'œuvrer, et Colomb se

donne trois ans pour réaliser ce vœu. C’est la première fois qu’il dresse des plans à aussi long terme et sa confiance dans les indigènes semble totale.

Le 27 décembre, il apprend que la *Pinta*, qui s’était éloignée volontairement de la flottille un mois plus tôt, on l’a vu, sous l’égide de Martín Alonso Pinzón, se trouve dans les parages. Cette perspective agrée d’autant plus à Colomb que les navires restants ne seront pas de trop pour le retour en Espagne.

De nombreux cadeaux sont offerts par la famille du roi Guacanagari, qui fait assaut d’amabilités à l’égard des chrétiens, leur indiquant par la même occasion l’emplacement de certaines mines d’or. L’apothéose de ces rencontres amicales a lieu le 30 décembre 1492 : ce jour-là, Colomb reçoit la visite de cinq rois conduits par Guacanagari, lequel symboliquement dépose une couronne sur la tête de Colomb. Par ce signe, il reconnaît l’autorité suprême de l’Amiral, tandis que les autres caciques offrent aux hommes de grandes plaques d’or. Revenu sur la *Niña*, Colomb apprend qu’à défaut d’or elle rapporte de la rhubarbe. Il se croit d’autant plus en Asie que cette plante y est présente. En réalité il saura plus tard qu’il ne s’agit pas de rhubarbe, et qu’il ne s’en trouve pas sur ces îles.

Le 31 décembre, Colomb commence à préparer réellement son retour en se procurant déjà pain et bois de chauffe, et il fixe les adieux officiels aux indigènes et aux compagnons qu’il va laisser à la forteresse de La Navidad au 2 janvier.

Le 1er janvier 1493, encore hanté par la pseudo-rhubarbe récoltée par les marins, il envoie une barque dans une île voisine à la recherche de la fameuse plante. Le lendemain, comme prévu, l’Amiral prend congé du roi Guacanagari au cours d’un repas qu’il lui offre, et lui recommande les trente-neuf hommes qu’il laisse dans la forteresse de La Navidad, parmi lesquels Diego de Haraña, parent de son amante Beatriz, Pedro Gutiérrez et Rodrigo de Escobedo.

Ces trois personnages peuvent respectivement se remplacer en cas de décès. Restent également des artisans, des secrétaires, un alguazil, des charpentiers, des tonneliers, des tailleurs, un médecin. C’est le lendemain qu’il quitte le port de La Navidad pour d’autres explorations, la route du retour n’étant envisagée qu’à la mi-janvier.

En ce 4 janvier 1493, Colomb fait ses recommandations à Rodrigo Escobedo, le notaire qui avait rédigé le premier acte de découverte à San

Salvador, dans une lettre circonstanciée qui témoigne de la confiance dont il l'honore :

> Vous devez rester ici comme officier de justice dans cette île. Je vous donne en secret la conservation et la garde de quatre grandes caisses et des deux plus petites que je vous remets et qui m'appartiennent personnellement, car ce sont des choses que m'a données Guacanagari […] vous ne pouvez ni les montrer, ni les remettre, ni les céder[67].

Un peu plus loin, il s'adresse au même Escobedo, qui est aussi le porte-parole de ses compagnons. Colomb lui demande de répercuter auprès d'eux un ordre qui marque bien la délégation de pouvoirs :

> [F]ondez cette ville selon les conseils et instructions que je laisse à tous, en ayant reçu le pouvoir des souverains, Nos Seigneurs[68]…

Le 5 janvier, il débarque près de Monte Christi et se met à la recherche d'un port, croyant Cipango tout proche.

Le lendemain, l'Amiral aperçoit la *Pinta*, dans le sillage de la *Niña*. Martín Alonso Pinzón fournit à Colomb des explications embarrassées sur sa désertion, auxquelles l'Amiral n'accorde guère de crédit. Il prétend avoir voulu rechercher la fameuse île de Baveque, signalée par des indigènes à bord de sa caravelle comme une réserve importante d'or.

Mais il dit revenir bredouille et espère en trouver dans l'île « Espagnole » (Hispaniola). Cependant, il se targue d'avoir fait des rencontres intéressantes pendant ces deux mois et reçu des morceaux d'or, « grands comme deux doigts et parfois comme la main[69] ». Il en a pris la moitié et partagé avec ses hommes l'autre partie. L'Amiral rapporte aux souverains les informations fournies par Martín Alonso Pinzón, et mentionne une autre grande île où l'or se présente en « morceaux plus gros que des fèves[70] ».

Celle-ci, située au-delà de l'île « Juana » (nom donné par Colomb à Cuba en l'honneur du fils aîné des Rois Catholiques, l'infant don Juan), est appelée par les indigènes Yamaga — il s'agit probablement de la Jamaïque, qui va être découverte lors du deuxième voyage.

Malgré les justifications du capitaine de la *Pinta*, Colomb garde quelque rancune contre lui, l'accusant implicitement de le suivre avec ses marins sans lui obéir et de laisser libre cours à sa cupidité. L'*Almirante* s'en rend compte, lorsque la flottille aperçoit un fleuve dont le sable est plein d'or, du moins il le croit, car bien des gens pensent qu'il s'agit en réalité de marcassites.

En ce 8 janvier 1493, il est aussi obsédé par la présence du métal précieux que par une autre vision, celle des sirènes de ses lectures, qu'il a cru rencontrer sur les rivages de Guinée lors de ses premiers voyages. Il s'agit en réalité de phoques. En revanche, les équipages et Colomb ne peuvent se tromper sur des tortues qui viennent pondre sur le sable et qu'il décrit « aussi grandes que de grands boucliers en bois[71] ».

Tout en continuant ses explorations, avant le retour en Castille prévu à la mi-janvier, il rumine l'impression d'ingratitude que lui laisse Martín Alonso Pinzón, lui reprochant en son for intérieur de ne pas lui avoir réservé la moitié de l'or qu'il a trouvé. Après le 10 janvier, Colomb se borne à faire du cabotage le long de la côte de l'île Espagnole, à qui il donne des noms, et ne débarque que pour faire provision d'eau et de nourriture.

Le 13 janvier, il rencontre des indigènes armés de flèches, et dont les cheveux longs sont attachés et placés dans une sorte de résille en plumes de perroquet. L'un d'entre eux s'avance vers lui, et Colomb pense avoir affaire à un Caribe mangeur d'hommes. Pour se concilier sa bienveillance, l'Amiral lui offre de la nourriture et échange des perles de verre contre de l'or.

L'indigène revient ensuite avec des compagnons, armés eux aussi, et Colomb réussit à leur faire vendre arcs et flèches. D'autres encore se présentent munis de cordes pour attaquer les hommes d'équipage qui se défendent. L'un des pilotes empêche un possible massacre et laisse les indigènes menaçants prendre la fuite.

Colomb s'entête néanmoins à vouloir emmener en Castille un de ces mangeurs d'hommes, et envoie une barque dont les occupants ramènent vers la caravelle quelques Indiens et le roi. Pensant déjà à son retour en ce 14 janvier, mais souhaitant laisser la région pacifiée en son absence, l'Amiral reçoit ces indigènes à sa table et fait déguster à ses hôtes des biscuits et du miel :

> Il donne au roi un bonnet rouge, des perles de verre et un morceau de drap rouge, et aux autres également des morceaux de drap[72]…

Le cacique promet en échange d'apporter le lendemain un masque. Colomb, attendant de lever l'ancre, en profite pour prendre des renseignements auprès des Indiens qui sont à son bord. Ceux-ci lui révèlent en particulier qu'à l'île Martinino vivent des femmes sans hommes. La curiosité pousse Colomb à envoyer une barque à terre. Il n'en est rien. De

jeunes Indiens se manifestent armés et informent l'Amiral sur le maniement des flèches. Ils apportent aux marins de l'*aji* — une sorte de piment — et du coton. La date du 16 janvier est une date ultime pour le retour en Castille. Colomb essaie pourtant d'aller vers l'île de Caribe, où vivent, semble-t-il, uniquement des femmes, mais il est obligé de renoncer car ses caravelles commencent à prendre l'eau.

Colomb doit se contenter des informations fournies par les indigènes, selon lesquelles des hommes venaient de temps en temps d'une île voisine visiter ces femmes et :

> [S]i elles accouchaient d'un garçon, elles l'envoyaient à l'île des hommes et si c'était une fille, elles la gardaient avec elles[73]…

Colomb feint d'accorder foi à ces informations pourtant peu crédibles, et entame sa navigation depuis ce lieu qu'il a baptisé le « golfe des Flèches ». Il a d'autant plus hâte de prendre la route du retour qu'il redoute toujours quelque rouerie de la part de Martín Alonso Pinzón, lequel, à n'en pas douter, connaît mieux la mer que Colomb, puisqu'il a déjà eu l'occasion de lui prodiguer ses conseils.

---

1. Christophe Colomb, *Journal du premier voyage*, *Œuvres complètes*, La Différence, 1992, p. 47.
2. *Ibid.*, p. 48.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 50.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 51.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, p. 51-52.
9. *Ibid.*, p. 52.
10. *Ibid.*, p. 54.
11. *Ibid.*, p. 57.
12. *Ibid.*, p. 58.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 59.
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*, p. 61.
19. *Ibid.*
20. B. de Las Casas, *Historia de las Indias*, t. I, *op. cit.*, p. 145.
21. C. Colomb, *Journal du premier voyage*, *op. cit.*
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p. 64.

24. *Ibid.*
25. *Ibid.*
26. *Ibid.*, p. 67.
27. *Ibid.*, p. 68.
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*, p. 69.
30. *Ibid.*, p. 73.
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*, p. 74.
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*, p. 76.
35. *Ibid.*, p. 78.
36. *Ibid.*, p. 81.
37. *Ibid.*, p. 82.
38. *Ibid.*, p. 84.
39. *Ibid.*, p. 85.
40. *Ibid.*, p. 86.
41. *Ibid.*, p. 88.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*, p. 89.
44. *Ibid.*, p. 90.
45. *Ibid.*
46. *Ibid.*, p. 91.
47. *Ibid.*, p. 92.
48. *Ibid.*, p. 93.
49. *Ibid.*, p. 96.
50. *Ibid.*, p. 97.
51. *Ibid.*, p. 101.
52. *Ibid.*, p. 102.
53. *Ibid.*, p. 103.
54. *Ibid.*, pp. 113-114.
55. B. de Las Casas, *Historia de las Indias*, *op. cit.*, p. 102.
56. *Ibid.*
57. C. Colomb, *Journal du premier voyage*, *op. cit*., p. 126.
58. *Ibid.*, p. 127.
59. *Ibid.*, p. 131.
60. *Ibid.*, p. 133.
61. *Ibid.*, p. 134.
62. *Ibid.*
63. Pièce de monnaie.
64. *Ibid.*, p. 135.
65. *Ibid.*, p. 139.
66. *Ibid.*, p. 143.
67. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, *«* Lettre à Rodrigo de Escobedo », p. 207.
68. *Ibid.*, p. 212.
69. C. Colomb, *Journal de bord*, *op. cit.*, p.163.
70. *Ibid.*, p. 165.
71. *Ibid.*
72. *Ibid.*, p. 171.
73. *Ibid.*, p. 174.

Le retour du premier voyage

La navigation des deux caravelles se déroule sans encombre et rapidement, durant la dernière quinzaine de janvier 1493. L'Amiral se borne à noter dans son journal la présence d'herbes, d'oiseaux, de poissons, notamment des thons de toutes tailles. Les oiseaux — frégates, albatros, pailles-en-queue, pétrels — dominent dans cette nomenclature.

Le 10 février, des controverses naissent au sein des équipages, relatives à la situation des navires par rapport aux Açores et à Madère. Sur la *Niña*, Vicente Yáñez Pinzón, toujours resté fidèle à Colomb, et les deux pilotes (celui de la *Santa Maria* étant aussi présent) font le point en examinant les cartes.

Ils pensent être légèrement à l'est des Açores et plus près de Madère, et donc plus proches des côtes espagnoles de 150 lieues. Colomb profite de cette première partie de la traversée relativement calme pour écrire un rapport de ce voyage au trésorier royal, Luis de Santángel, document de première importance qui devait connaître par la suite plusieurs éditions et être largement diffusé dans d'autres pays.

Mais il doit faire face, après les contestations de ses pilotes, à une violente tempête qui secoue la flotte entre le 11 et le 14 février, et modifie en conséquence l'itinéraire initial. Au plus fort de la tourmente, l'Amiral se laisse porter en poupe. Il constate la disparition de la *Pinta* et lui envoie des signaux, car les hommes de la *Niña* restent seuls à lutter contre les éléments déchaînés. L'équipage décide de s'en remettre à Dieu : ainsi lors d'une opération de tirage au sort organisée par l'Amiral, pour effectuer des pèlerinages de reconnaissance si leur vie est sauve.

Lors d'un premier tirage au sort — avec des pois chiches, dont l'un est marqué d'une croix — en vue d'un pèlerinage d'action de grâces à Santa María de Guadalupe, un important sanctuaire espagnol, le hasard désigne l'Amiral pour porter un cierge de 5 livres. Le pèlerin proposé par le deuxième tirage se rendra à Sainte-Marie-de-Lorette : le sort désigne le marin Pedro de Villa.

C’est à nouveau Christophe Colomb qui, lors du troisième tirage, fait le vœu de veiller une nuit à Sainte-Claire, patronne de Palos, et de faire dire une messe. Enfin, l’équipage en son entier s’accorde pour aller prier dans une église dédiée à Notre-Dame. Les marques de dévotion à la Trinité ou à la Vierge demeurent privilégiées chez les hommes de Colomb.

Après avoir délesté sa caravelle afin de faire face aux éléments, l’Amiral songe qu’en cas d’un naufrage il ne pourrait confier ses informations habituelles aux souverains catholiques. Aussi envoie-t-il un message sur parchemin qu’il place dans un baril de bois et qu’il jette à la mer. La missive parviendra peut-être jusqu’aux rois et ainsi ses deux fils, qui étudient à Cordoue, seront-ils avertis.

Heureusement, les prières de tous sont exaucées : le soir du 14 février, la tempête s’apaise et l’équipage aperçoit l’archipel des Açores. Le lundi 18 février, Colomb ordonne de jeter l’ancre sur l’une des îles, celle de Santa María, dans le port de Nossa Senhora dos Anjos (Notre-Dame-des-Anges).

Alors que l’accueil des autorités portugaises aux hommes de Colomb est plutôt distant, en raison sans doute de la découverte qui leur a échappé, celui des habitants est chaleureux, certains apportent même dans une barque des poules et du pain frais aux rescapés.

En ce 19 février, quelques marins se disposent à accomplir un premier vœu dans un ermitage, lorsqu’ils sont retenus prisonniers par le capitaine de l’île. Tandis que l’Amiral s’interpose, les autorités portuaires cherchent aussitôt à s’emparer de lui. Colomb témoigne alors du bon vouloir des Espagnols à l’encontre des Portugais qui, assure-t-il, ne cherchent pas à ravir leurs possessions de Guinée. La tension se relâche quelque peu, mais Colomb est cependant invité par le gouverneur de l’île à aller jeter l’ancre ailleurs !

Le lendemain, la *Niña* vogue vers l’île Saint-Michel puis revient à Santa María.

Alors qu’il fait escale aux Açores, Christophe Colomb écrit une ordonnance à l’intention des navires faisant route vers les Indes, leur détaillant par le menu les difficultés qu’ils ne manqueront pas de rencontrer lors de leur débarquement :

> Ces bateaux ne pourront aller décharger qu’en un ou deux ports signalés à cet effet ; en outre, ils doivent tenir registre de tout ce qu’ils emporteront et déchargeront, et quand ils devront partir, que ce soit des mêmes ports, et qu’ils tiennent registre de tout ce qu’ils chargeront[1].

Parmi les marchandises mentionnées il consacre une place importante à l'or et à sa destination, réservant une partie du métal précieux aux souverains et une autre à distribuer, avec ces recommandations très rigoureuses concernant sa sauvegarde :

> [Q]u'il soit mis ensemble dans un coffre qui ait deux serrures à clef, que le premier maître en ait une et qu'une autre personne que choisiront le gouverneur et le trésorier ait l'autre, et que soit ensuite fait le rapport de tout ce qui se mettra dans leur coffre[2]…

L'ouverture du coffre et la répartition de l'or doivent se faire dans le port de Cadix lors du déchargement de toutes les marchandises, en présence des personnes envoyées par le roi et d'officiers de justice. On ne saurait être plus prudent. Colomb, on s'en souvient, a appris cette vertu à ses dépens ; après l'épisode de la désertion de Martín Alonso Pinzón. Le 24 février, la flotte de Colomb reprend la mer, après que l'Amiral a donné des assurances aux autorités portugaises pour qu'elles relâchent les hommes faits prisonniers lors de l'accostage.

La navigation jusqu'en Espagne s'avère aussi difficile qu'avant les Açores, et la caravelle essuie une série de tempêtes. Superstitieux, les navigateurs pensent que Dieu manifeste ainsi sa fureur à l'égard de leur expédition qui s'est aventurée sur des terres et des mers inviolées, et qui n'a pas encore cherché à convertir les indigènes à la foi chrétienne en les colonisant. À ce souci s'ajoute pour l'Amiral la crainte que Martín Alonso Pinzón, disparu depuis des semaines avec sa caravelle, ne lui vole la gloire qui lui revient en arrivant avant lui au terme du voyage.

Effectivement, le capitaine de la *Pinta*, dont on rappelle qu'il est un marin plus confirmé que Colomb ou qui a peut-être eu la chance d'échapper à la tempête, parvient en Espagne avant l'Amiral, et débarque dans les derniers jours de février au nord, en Galice, dans le port de Bayona. On ne sait si Martín Alonso Pinzón a choisi ce lieu insolite pour ne pas éveiller l'attention, ou si c'est le hasard qui l'a conduit ici.

Toujours est-il qu'il ne tarde pas à adresser une lettre aux Rois Catholiques pour leur faire part de la découverte et sollicite auprès d'eux une audience. Mais les rois lui ordonnent de se présenter à eux en même temps que Colomb et non de son propre gré. Martín Alonso Pinzón doit donc réembarquer à destination de Palos.

De son côté, Colomb, pensant sans doute parvenir en Andalousie, procède le 3 mars, après une ultime tempête — autre signe de la colère de

Dieu dans l'esprit des simples croyants —, à un nouveau tirage au sort pour un pèlerinage d'action de grâces à Santa María de la Cinta de Huelva. La caravelle n'a pratiquement plus de voilure. Après avoir essuyé de nombreuses tempêtes, on peut comprendre que les voiles des navires ont été déchirées, que les mâts ont craqué et que la caravelle n'est plus qu'une coque avec seulement un gouvernail intact. Le lendemain, la terre est en vue. Colomb reconnaît le rocher de Cintra, à proximité de Lisbonne, mais il se souvient opportunément que bien des navires se sont perdus dans cette zone dangereuse et, après une brève escale à Cascais, il jette l'ancre à Rostelo, dans le port de Lisbonne, qui a vu partir tant de navigateurs portugais.

L'Amiral se hâte d'envoyer une lettre détaillée aux Rois Catholiques, dans laquelle il commence par énumérer les premières îles découvertes : San Salvador, Santa María de la Concepción, Fernandina, Isabela, Juana, tous noms qui rendent hommage à Dieu, à la Vierge, ainsi qu'aux souverains espagnols et à certains membres de leur famille.

Puis il retrace l'itinéraire de ses explorations jusqu'au 16 janvier 1493, et donne son opinion sur le choix des navires, exprimant sa préférence pour les petites caravelles, « des bateaux qui demandent peu de fond et puissent être manœuvrés à la rame[3] ». Il s'attarde ensuite sur la nature, les fleuves et les ports, la fertilité, la différence entre les îles basses et plates et celles qui sont boisées et montagneuses comme Juana et Hispaniola, privilégiant cette dernière pour le calme et la protection de ses ports. Il évoque la construction du fort de La Navidad et les hommes qu'il y a laissés avec armes et victuailles suffisantes pour une année. Il énumère les supposées richesses de ces îles : épices, or, poivre, mastic, aloès, coton, rhubarbe, cannelle.

Outre l'espoir de découvertes futures assorties de conversions des indigènes au christianisme, il laisse entendre à ses destinataires la promesse d'une collaboration dont il rêve depuis longtemps et qui lui tient à cœur :

> [D]'ici à sept ans je pourrai livrer à Vos Altesses cinq mille hommes à cheval et cinquante mille hommes à pied pour la conquête militaire de Jérusalem[4].

Après avoir rappelé son dévouement au service des Rois Catholiques, il ose demander un cardinalat pour son fils Diego, qui doit embrasser l'état ecclésiastique. Enfin il énumère, d'après des renseignements qu'il tient des Indiens, de nouvelles îles à découvrir : Martinino, Caribo, la Jamaïque. Il

évoque dans le même temps la fréquence des tempêtes et les pertes consécutives de navires, ce qui est une façon de solliciter habilement, sinon humblement, l'aide des souverains en vue d'une nouvelle entreprise maritime.

Ayant débarqué dans les eaux portugaises, il écrit également au souverain de ce pays pour qu'il lui permette de gagner Lisbonne sans être molesté par la foule qui, à son arrivée, ne lui a pas réservé un accueil favorable. Afin de ménager l'éventuelle susceptibilité du monarque rival des Rois Catholiques, il précise qu'il ne vient pas de Guinée mais bien des Indes.

Alors que Colomb attend la réponse, le 5 mars 1493, le patron de la Grande Nef du Portugal, un certain Bartolomé Diaz de Lisbonne, invite l'Amiral à venir en chaloupe se présenter à lui, mais Colomb refuse avec hauteur. Bartolomé Diaz fait la même demande au premier maître de la caravelle, qui n'accepte pas non plus. Le Portugais finit par obtempérer et, sur présentation par Colomb de la lettre des Rois Catholiques, il change d'attitude et fait fête aux navigateurs.

Le 8 mars, l'Amiral reçoit une lettre du roi du Portugal, qui lui offre son amitié et ordonne au contrôleur du port de lui fournir, sans paiement de douane, tout ce dont il a besoin, tant pour l'équipage que pour la caravelle. Il invite Christophe Colomb à demeurer non loin de Lisbonne, à Sacavem, et lui propose une rencontre qui aura lieu le lendemain au couvent de Sainte-Marie-des-Vertus dans la vallée du Barades.

La réception du 9 mars est plus solennelle qu'amicale, le roi continuant de dire à son interlocuteur que cette conquête des Indes est la sienne. Cependant, lorsque l'Amiral prend congé, le 11 mars, non seulement le roi le charge de transmettre son affection à Isabelle et Ferdinand de Castille, mais encore s'emploie à faciliter à son hôte le voyage à travers l'Espagne.

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes, op. cit.*, « Ordonnance de Colomb », doc. VI, p. 227.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, chap. v, « Lettre à Luis de Santángel », p. 220.
4. *Ibid.*, p. 224.

Voyage à travers l’Espagne.
Accueil des Rois Catholiques

Le 11 mars 1493, Christophe Colomb prend congé du roi du Portugal et se met en route avec une bonne escorte, comme il le spécifie dans son *Journal de bord*, écrit à la troisième personne :

> [I]l partit après le déjeuner et le roi le fit accompagner par don Martin de Noronha. Nombre de gentilshommes se joignirent à eux et lui firent une escorte d’honneur sur une bonne partie du chemin. Il se rendit ensuite au monastère de Saint-Antoine du lieu nommé Vilafranca, où se trouvait la reine. Il alla lui présenter ses hommages et lui baiser la main, car elle lui avait fait dire de ne pas partir sans l’avoir vue […]. Le roi lui offrit une mule et en donna une à son pilote qui l’accompagnait. L’Amiral pensait que toutes ces amabilités étaient faites avec l’espoir qu’elles reviendraient aux oreilles des Rois Catholiques[1].

Colomb ne se fait pas d’illusion sur les sentiments du Portugais à son égard, imprégnés de sens politique plus que d’estime réelle.

Tandis que Martín Alonso Pinzón, à peine de retour à Palos, tombe malade et meurt peu après d’une syphilis contractée aux Indes, Christophe Colomb gagne Séville par voie de terre en deux jours.

Son arrivée dans la métropole andalouse ne laisse personne indifférent, et la foule admire le groupe des Indiens aux visages basanés, aux profils d’aigles, aux longs cheveux qui leur retombent sur les épaules. Les perroquets bariolés et criards tenus par les indigènes font aussi sensation.

Ils sont suivis des matelots portant quelques spécimens de curiosités venues des îles : cactus, branches de cocotier, fougères arborescentes, fleurs, colibris et autres oiseaux exotiques. Une foule compacte et variée est venue assister au spectacle.

Mais Colomb ne s’attarde pas trop. Il s’embarque en direction du cap Saint-Vincent et de Faro. Le 15 mars, il parvient à Palos, d’où il écrit aux souverains espagnols pour leur adresser une copie de la relation de son voyage et leur demander l’autorisation de les rejoindre à Barcelone où se trouve la cour.

Il se hâte d’accomplir un double vœu exprimé lors de la dernière tempête, en allant rendre grâce successivement à la Vierge qui l’a protégé, à Santa

Clara de Moguer et à Santa María de Huelva. Puis il va prendre quelque repos au monastère de La Rábida, où il retrouve les moines qui l'ont tant aidé au moment de la préparation de ce premier voyage.

La rumeur du retour de l'Amiral se répand assez vite malgré la lenteur des communications : ainsi, le duc de Medina Sidonia, qui a dès le début favorisé l'entreprise de découverte, apprend le 19 mars la nouvelle, alors qu'il se trouve au nord de la Castille, à Soria, et en fait part à ses amis. L'information franchit les frontières, et parvient fin mars à Florence grâce à des lettres écrites par des correspondants. Le pape en est averti dans le courant d'avril.

L'Amiral n'ignore pas ce qu'il doit au trésorier des rois, Luis de Santángel, qui est non seulement intervenu auprès des souverains en sa faveur, mais a financé de ses propres deniers une partie de l'expédition. Colomb trouve donc normal qu'il ait la primeur d'un récit circonstancié qu'il lui adresse dans une lettre datée du 1er avril 1493, lettre qui reprend ou complète sans doute celle élaborée au cours de la traversée. Il la termine à Cordoue, où il séjourne chez Beatriz de Haraña, la mère de son fils Fernando.

Il lui fait d'abord une description de la nature et des paysages idylliques des Indes, et s'empresse de dire, à l'encontre de ses détracteurs, qu'il n'a rencontré aucun monstre mais des êtres humains. Il signale toutefois que l'île de Caribe, « la seconde en arrivant aux Indes, est peuplée de gens qui dans toutes ces îles sont tenus pour féroces, car ils mangent de la chair humaine[2] ». À cet égard, Colomb se montre prudent, car il n'a pu encore vérifier ce cannibalisme, et tient ces renseignements des seuls indigènes qu'il a ramenés.

Il s'attarde aussi sur les mœurs des femmes et souligne qu'elles travaillent plus que les hommes. Sans doute inspiré par le mythe des Amazones, il révèle que l'île de Martinino (est-ce la Martinique, dont il parle et où il n'est encore jamais allé ?) est uniquement peuplée de femmes qui « ne pratiquent aucun exercice féminin, mais plutôt le lancer des flèches […] et se protègent d'une cuirasse faite de plaques de cuivre qu'elles ont en abondance[3] ».

Enfin, il fait l'étalage des richesses prospérant dans ces îles — épices, coton, aloès, esclaves — et promet pour des expéditions futures d'autres découvertes, celle notamment d'une île plus grande qu'Hispaniola :

[I]l y a là de l’or en quantité infinie, et pour témoigner de celle-ci comme des autres, j’emmène avec moi des Indiens[4].

En lecteur assidu des Anciens et technicien avisé de la navigation, il constate des erreurs dans les calculs de Ptolémée. Il a lu certainement Pline l’Ancien et le *Périple de Néarque*, comme nous l’avons vu. De même a-t-il lu Hérodote et ses *Histoires*. On pourrait même se demander s’il n’introduit pas dans son récit des passages de ces écrivains antiques, et aussi du voyage de Marco Polo…

La lettre, apportée en latin à Rome, est bientôt traduite en espagnol, allemand et anglais. Le propagateur le plus connu de cette missive diffusée à travers les pays d’Europe est un certain Pietro Martír de Anghiera, humaniste d’origine italienne, qui publie la nouvelle de la découverte sous forme de lettres qu’il envoie aux Grands d’Espagne. Il est le premier à utiliser le mot le « Nouveau Monde ».

Pendant ce temps, Christophe Colomb s’achemine vers Barcelone, où l’attendent les Rois Catholiques et ses fils qui ont été engagés comme pages de la cour. La cérémonie officielle de sa réception se déroule le 20 avril. Elle est marquée en particulier par la présence des six Indiens amenés par l’Amiral et qui reçoivent le baptême. Les souverains sont faits parrains de deux d’entre eux : un des indigènes reçoit le prénom du souverain, Ferdinand, un autre celui de l’infant Jean. Ces Indiens accompagnent partout Colomb et font l’admiration de la foule. Un *Te Deum* est célébré en l’honneur de l’Amiral.

Las Casas évoque avec enthousiasme cet accueil à la fois royal et populaire en ces termes :

Les Rois ordonnèrent qu’on lui fît un accueil solennel, pour lequel tous les habitants et toute la ville étaient dehors, si bien qu’ils ne tenaient pas tous dans les rues, tous en admiration à la vue de cette personne vénérée, dont on disait qu’elle avait découvert un autre monde, à la vue des Indiens et des perroquets, des nombreux objets et joyaux qu’il apportait, en or, comme on n’en avait jamais vu ni entendu parler[5]…

Quelques lignes plus loin, Las Casas fait le portrait de Colomb, « qui ressemblait à un sénateur romain, et montrait son vénérable visage aux nombreux cheveux blancs, un visage au sourire modeste[6]… ».

Les souverains eux-mêmes rendent au navigateur un hommage appuyé dont le même Las Casas retrace les gestes :

Ils se levèrent pour aller vers lui, alors qu’il était agenouillé, comme ils l’auraient fait pour un des plus grands seigneurs, et alors qu’ils s’approchaient au plus près, Colomb les suppliait de lui

donner leurs mains à baiser, ce furent eux qui les lui baisèrent l'air tout joyeux et le firent se relever. Puis, comble d'honneur et de faveur, que Leurs Altesses ne témoignaient d'ordinaire qu'à de rares personnages importants, ils ordonnèrent de lui apporter une chaise et le firent asseoir devant leurs augustes personnes[7]…

Au terme de ces fastes officiels, Colomb a aussi droit à une visite privée chez la reine, qui l'a depuis toujours encouragé dans son entreprise. Devant une grande carte du monde en parchemin, il raconte à Isabelle la Catholique ses aventures maritimes.

Colomb profite de son séjour pour visiter d'autres lieux de la Catalogne, en compagnie des souverains, notamment Gérone et surtout l'abbaye de Montserrat, avec sa fameuse bibliothèque dont s'occupe le père Boyl, passionné de navigation et qui souhaite accompagner l'Amiral dans une prochaine expédition.

Parmi d'autres festivités en l'honneur de Colomb, un tournoi est organisé au château des princes de Valltordeza. Pour l'occasion, le Découvreur arbore un magnifique manteau de velours aux couleurs de la mer, brodé de perles, et une épée. La joute est suivie d'un banquet. On voit par cette image que Colomb, petit-fils de paysan, est devenu quelque peu « parvenu » et n'est pas indifférent aux honneurs, lui qui a pourtant toujours donné une impression de volonté mais montré aussi de la modestie.

Un événement notable survient pendant le séjour de Colomb en Catalogne : Rodrigo Borja (italianisé en Borgia), un Espagnol de Valence, accède au trône de Saint-Pierre et prend le nom d'Alexandre VI. L'origine du nouveau pape constitue une chance pour les entreprises de Christophe Colomb, car il va pouvoir favoriser l'Espagne dans sa domination des terres découvertes. À peine élu, le souverain pontife, qui n'ignore pas le succès du premier voyage de l'Amiral, prend immédiatement position dans deux bulles.

La première, intitulée *Eximia devotionis* du 3 mai 1493, confirme la possession des terres découvertes par la Castille, la seconde, en date du 4 mai intitulée *Inter coetera*, trace une ligne de démarcation entre deux zones d'influence imparties à l'Espagne et au Portugal, mettant fin aux prétentions du roi du Portugal de posséder la totalité des terres découvertes.

Selon les directives du nouveau pontife, la ligne frontière passe à cent lieues à l'ouest et cent lieues au sud des îles des Açores et des îles du Cap-Vert ; le Portugal exerçant son influence sur la partie est du monde ainsi délimité, et l'Espagne sur la partie ouest.

En réalité, la bulle d'Alexandre VI n'évoque pas l'Espagne, mais la Castille pour l'attribution de ces droits. Il n'est ni question de la Catalogne ni de l'Aragon sur lesquels règne le roi Ferdinand, car dès avant le mariage des souverains catholiques, seule la Castille s'était montrée intéressée par ces voyages atlantiques. Le texte insiste sur la nouvelle découverte de terres totalement inconnues jusqu'alors, et dont les habitants sont « de très nombreux peuples pacifiques qui y vivent et ne mangent pas de chair humaine[8] ».

On les dit tout à fait disposés à recevoir la foi chrétienne. Voilà bien une extrapolation du pape qui se veut convertisseur des indigènes à la foi chrétienne, sans même leur demander leur avis ! Ce qui est bien conforme à toute colonisation, toujours imposée.

La réaction portugaise ne se fait pas attendre, et Jean II, fort marri du triomphe de Colomb, élève d'abord une protestation lors du séjour de l'Amiral à Barcelone. Il se réfère à une bulle papale, datant de 1481, *Aeterna regis*, attribuant à son royaume les territoires découverts au sud des Canaries : étant donné la configuration du Monde, le monarque considère donc que ces terres de l'Ouest lui reviennent aussi.

La bulle pontificale d'Alexandre VI n'en est pas moins diffusée et, le 13 mai, apparaît imprimée six fois en Italie et en Espagne. Puis elle circule vers Paris, Bâle, Anvers, qui sont des centres d'édition importants. Les milieux courtisans et scientifiques des astronomes et géographes de ces pays en prennent aussitôt acte.

Christophe Colomb se trouve anobli par sa découverte et le crédit que lui confèrent les Rois Catholiques. Ceux-ci lui concèdent le droit de porter sur son blason le château de Castille, d'or sur fond de sinople et le lion rampant de León, pourpre à langue verte sur fond d'argent. Il possède déjà ses propres armes : des îles d'or surgissant sur une mer d'argent. Ses deux fils, présents comme pages à la cour, peuvent arborer le titre de don.

Voilà une belle consécration qui ne peut que déboucher sur l'autorisation d'une nouvelle expédition de découverte et d'exploration, et celle-ci sera organisée tout à fait officiellement à partir de l'été suivant.

---

1. C. Colomb, *Journal du premier voyage, op. cit.*, p. 196.
2. *Ibid.*, chap. v, « Lettre à Luis de Santángel », p. 215.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 215.

5. B. de Las Casas, cité par R. Ruiz de Lira, *Historia de América latina*, *op. cit.*, p. 63-64.
6. *Ibid.*, p. 64.
7. *Ibid.*
8. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 147.

Préparation et réalisation du deuxième voyage

Il y a à peine un mois que Christophe a été reçu par les Rois Catholiques, lorsque ceux-ci, spontanément, lui proposent d'entreprendre un second voyage. Mais cette fois, l'organisation du départ se fera avec l'aide efficace du pouvoir castillan. Et aucun élément ne sera laissé au hasard. Pendant l'été 1493, on constitue les équipages et l'on recherche les bateaux.

En ce qui concerne ces derniers, l'Amiral, au vu de ses expériences récentes, souhaite que, parmi les caravelles, prennent place aussi des embarcations plus légères appelées *barcas cantábricas* en souvenir de leur origine du nord de la péninsule. Celles-ci, dotées d'équipements spéciaux et à faible tirant d'eau, seront, de l'avis de Colomb, plus aptes à être utilisées pour les explorations côtières.

Dix-sept navires sont donc affrétés, dont trois nefs qui disposent de vastes cales appropriées au transport des marchandises et des animaux, et douze caravelles dotées d'une voile ronde, dont la *Pinta* qui a participé au premier voyage. Le navire amiral est une fois de plus une nef appelée la *Marie-Galante* — elle appartient à Antonio Torres, le frère d'un des hommes laissés par Colomb à La Navidad.

Comme il s'agit à la fois d'une entreprise de découverte et de colonisation, les bâtiments sont pourvus d'armes, y compris d'artillerie, et bien fournis en vivres, biscuits, vin, blé, farine, huile, vinaigre, fromage. Les animaux embarqués, mâles et femelles, bovins et chevaux, sont destinés à la nourriture, à l'attelage et à la reproduction.

Les outils agricoles ne sont pas oubliés, ni les semences, et Pietro Martír de Anghiera et Las Casas se font l'écho de ce voyage, pour signaler la présence de ceps de vigne, orge, boutures d'arbres, en particulier des agrumes et des graines de melon. Pour la subsistance, Colomb veille au transport d'amandes, fruits et légumes secs, et accorde une importance essentielle au vin, « qui est un aliment qui donne de l'énergie à ceux qui

sont en chemin ; car on trouve partout de quoi manger, et avec un peu de vin les gens sont satisfaits et joyeux[1] ».

Alors que, pour le premier voyage, le recrutement avait été difficile, pour cette deuxième expédition nombre de volontaires affluent, attirés par l'appât de l'or et par l'aventure. Les effectifs atteignent entre 1 200 et 1 500 hommes. Les volontaires sont enrôlés et payés par la Couronne. Mais parmi eux se glissent des « hidalgos faméliques sans salaire[2] », et l'Amiral indique à ce propos que seuls vingt d'entre eux viennent avec leurs chevaux, ce qu'il déplore.

Les artisans de multiples confréries s'embarquent, munis de leurs outils, dont quelques mineurs qui seront employés à l'exploitation de l'or. Mais bien des notabilités vont aussi participer au voyage, à commencer par un médecin sévillan, Diego Alvárez Chanca, qui livrera ses réflexions au cours de son séjour aux îles, et le cartographe Juan de la Cosa, qui était propriétaire du navire amiral du premier voyage, la *Santa Maria.*

Certains marins du premier voyage se joignent à ce nouveau contingent, et d'autres venus de Moguer, Palos, Huelva, ainsi que des Basques et des Génois. Les quelques Indiens ramenés par Colomb repartent non seulement pour retrouver leur famille et leur village mais pour servir d'interprètes.

La reine Isabelle la Catholique, plus enthousiaste que son époux dans la défense du navigateur, n'hésite pas à envoyer des membres de son entourage, parmi lesquels un certain Antonio Torres, frère de la nourrice de l'infant Juan, qui va assumer la charge de commandant en second de la flotte aux côtés de l'Amiral. C'est aussi pour la reine une façon de surveiller l'expédition pour son propre prestige.

Lors du retour de ce deuxième voyage, Torres sera en outre chargé de ramener à Cadix les douze caravelles restantes. Bien des noms de personnages importants figurent sur la liste des participants, dont le père du chroniqueur Las Casas, Pedro de Las Casas, et des hommes qui vont marquer de leur empreinte des découvertes et expéditions ultérieures : c'est le cas de Ponce de León, membre d'une grande famille andalouse, qui doit explorer la Floride ; Alonso de Hojeda, familier du duc de Medinaceli, qui a favorisé dès le début les entreprises de Colomb ; Mosén Pedro Margarit, un Catalan, officier de la maison royale ; Ginés de Corvalán, attaché à la personne de Juan de Fonseca. Les Italiens Michele Cuneo, Bernal de Pise se joignent à Colomb, et les religieux frères Bernardo Boyl et Ramón Pane.

Les instructions des Rois Catholiques ont été remises à Christophe Colomb lors de son séjour à Barcelone, le 29 mai 1493. Les objectifs du voyage y sont précisés, à commencer par l'évangélisation des Indiens dont se chargeront le frère Boyl et plusieurs autres religieux.

Le second but de l'expédition, à caractère économique celui-là, invite Colomb et ses hommes à établir des relations commerciales officielles avec les autochtones. Des clauses spécifiques concernent les échanges, l'organisation politique et l'installation de fondations. C'est bien le début d'une colonisation qui refuse pour l'instant d'en prendre le nom parce que la reine Isabelle est hostile à l'esclavage.

Tandis que les préparatifs de l'expédition avancent, Colomb, au début de juin 1493, commence par tenir l'une des promesses faites dans les circonstances difficiles du premier voyage, notamment lors des tempêtes. De Barcelone, il se rend en effet au monastère hiéronymite de Santa María de Guadalupe en Estrémadure, où la Vierge est vénérée précisément comme protectrice des marins. L'Amiral lui rend grâce de l'avoir préservé ainsi que ses hommes. C'est aussi une manière de placer cette expédition sous la protection divine et d'éviter ainsi d'essuyer de nouvelles et dramatiques tempêtes.

De là, il va retrouver la mère de son fils Fernando à Cordoue, Beatriz de Haraña. Après ce court séjour auprès des siens, il s'empresse de se rendre à Séville pour voir comment progresse l'organisation de l'expédition. Il constate en arrivant dans la métropole andalouse que Juan de Fonseca, qui doit veiller, comme représentant de la Couronne, à la bonne exécution du programme du voyage, a pris du retard.

Tous s'étaient mis d'accord pour fixer le départ au 15 août, date symbolique de la fête de la Vierge pour laquelle Colomb éprouvait une dévotion particulière. Mais la flotte ne pourra pas lever l'ancre, depuis Cadix, avant le 25 septembre.

Le départ est un triomphe, et la flotte est saluée entre autres par des galères vénitiennes qui l'accompagnent jusqu'en haute mer. Comme pour le premier voyage, une escale est prévue aux Canaries, pour pouvoir approvisionner les navires en produits frais. Les dix-sept bâtiments se dirigent donc vers le sud-ouest et parviennent d'abord et sans encombre à la Grande Canarie le 2 octobre, où ils ne relâchent qu'une seule journée. L'Amiral préfère gagner la Gomera, où il pense trouver les denrées nécessaires, comme lors de la première expédition. Il y parvient avec sa

flotte le 5 octobre pour y rester deux jours, le temps de faire provision d'eau douce, de vivres supplémentaires et de procéder à l'achat de bétail, moutons, brebis, chevaux, y compris des truies et des poules.

Par mesure de prudence, au cas où une tempête pourrait disperser les vaisseaux, Christophe Colomb, avant le départ des Canaries, distribue à chaque pilote des instructions dûment scellées leur indiquant les directions à suivre vers La Navidad, le premier but du voyage, où tous doivent retrouver les trente-neuf compagnons laissés dans la forteresse.

Le 13 octobre, la flotte quitte l'île de Hierro pour les Indes. Cette fois-ci, Colomb s'efforce d'éviter la mer des Sargasses de façon à ne pas raviver les craintes des marins et surtout afin d'écourter le voyage. C'est pourquoi il prend une route située plus au sud que l'année précédente.

Le journal de bord de l'Amiral ayant été perdu, il est difficile de s'imaginer les impressions quotidiennes de Colomb lors de cette deuxième traversée. Mais il semble que la navigation se soit déroulée dans un calme relatif et qu'une seule tempête ait marqué la fin du périple, permettant ainsi aux marins de voir le phénomène du feu Saint-Elme au sommet du mât de la nef. Il est vrai que cette fois-ci les marins n'ont pas l'angoisse de ne pas trouver de terres à l'horizon, et que ceux qui participent à la deuxième expédition sont très aguerris et connaissent les ruses et les manœuvres pour traverser l'Océan sans encombre. Il est probable que Colomb, dans son journal, faisait allusion à ces deux questions désormais réglées.

La première île aperçue par les marins est celle de la Dominique, ainsi baptisée par l'Amiral parce qu'il y parvient le 3 novembre, un dimanche le jour du Seigneur. La flotte ne s'attarde pas, car on redoute une tempête et les marins ne trouvent pas de port approprié. Colomb poursuit sa route et découvre une île voisine qu'il appelle « Marie-Galante » comme pour rendre un hommage appuyé à son propre vaisseau. Il y débarque et sacrifie au rituel ordinaire de prise de possession, l'appliquant, pour gagner du temps, non seulement à cette nouvelle île, mais aussi par avance à toutes celles sur lesquelles il accostera à l'avenir. Il aperçoit une île montagneuse, dont le terrain accidenté contraste avec celui des terres précédentes.

Les nombreuses rivières qui la sillonnent incitent l'Amiral à y jeter l'ancre. Obéissant à un vœu pieux que lui avait suggéré un religieux lors de son récent pèlerinage à Santa María de Guadalupe en Estrémadure, il donne à cette île le nom de Guadalupe (Guadeloupe).

Le paysage, enchanteur, retient l'attention admirative des équipages : verdoyant, boisé, aux arbres produisant des fruits inconnus, dont l'ananas qu'ils assimilent à une grande pomme verte et dont ils se hâtent de savourer la chair délicate et parfumée. Des perroquets, plus grands que ceux qu'ils ont déjà contemplés, sont bariolés de rouge, de bleu et de blanc. Cette nature généreuse leur laisse accroire qu'ils se trouvent rien de moins qu'au paradis terrestre. Cette idée de découverte d'un Éden est profondément ancrée chez les navigateurs, parce qu'ils servent aussi la cause de Dieu qui les récompense ainsi de leurs efforts.

Mais ils doivent bientôt déchanter, et découvrent des restes humains qui leur rappellent la présence probable de cannibales. Ils s'empressent alors de s'emparer des indigènes qui ont échappé à un possible massacre, parmi lesquels des femmes et des enfants. Les Indiennes, terrorisées, racontent par gestes et signes à leurs sauveurs qu'elles étaient menacées d'être réduites en esclavage par les Caribes, qui avaient déjà mangé leurs époux. Colomb et sa troupe s'aventurent dans les maisons des villages pour constater en effet la présence de chairs d'animaux et d'êtres humains prêts à être dévorés. Certains os des membres sont utilisés pour faire des pointes de flèches, à défaut du fer que ces indigènes ne connaissent pas.

Dans cet univers de mort et de sang, Colomb aperçoit un petit enfant qui ravive l'espoir de tous et qu'il fait baptiser. Il symbolisera la perspective d'une intégration et sera initié à la langue et aux coutumes espagnoles. Encore un signe de colonisation qui ne trompe pas et qui annonce les futures missions chrétiennes.

La flotte se décide à quitter ces rivages funestes le 10 novembre, non sans avoir fait brûler les pirogues par mesure de prudence, car les cannibales ont pu se contenter de fuir dans les bois tout proches. L'Amiral et les siens auraient levé l'ancre plus tôt si, le 7 novembre, quelques hommes ne s'étaient égarés dans les forêts alentour. Trois jours sont nécessaires pour les retrouver, et il a fallu mobiliser près de deux cents hommes.

Heureusement, ces six personnes n'ont pas perdu de temps et rapportent — à défaut d'or — mastic, gingembre, plants de coton, cire et bois précieux. Colomb lui-même a eu le loisir de repérer des arbres à cannelle, de la résine de lentisque, du bois d'aloès, du piment. En même temps que ces échantillons végétaux, les équipages embarquent douze

jeunes femmes ainsi que quelques Indiens caraïbes réputés mangeurs d'hommes. La moisson a donc été abondante, malgré les risques encourus.

Les navires remontent en direction du nord-ouest. Continuant à honorer la Vierge au cours de leurs découvertes, les hommes de Colomb donnent le nom de Santa María de Montserrat à l'île suivante, en raison de l'analogie de la montagne catalane sacrée avec le paysage accidenté de cette terre.

Mais Christophe Colomb frémit en apprenant que les habitants ont fui et ont été massacrés par les redoutables Caribes, et ne s'arrête pas. De nouvelles îles sont baptisées de noms évoquant le culte marial : Santa María la Redonda, Santa María la Antigua.

Le 11 novembre 1493, jour de la Saint-Martin, une île reçoit le nom de l'évêque de Tours. Les dénominations sacralisées de toutes ces îles anticipent, de l'avis de Christophe Colomb, l'espoir de conversions à venir des populations.

Après la série des terres vouées au culte marial, apparaît l'île de Santa Cruz. Découverte le 14 novembre, elle porte le nom de la Croix, symbole de la résurrection promise aux païens rachetés par le sacrifice du Christ. Cette terre s'avère toutefois peu propice aux explorateurs. Un incident fâcheux survient, qui met aux prises des cannibales hommes et femmes dûment armés voguant sur trois canoës, et des Espagnols qui les pourchassent sur leurs chaloupes.

Au cours de l'engagement, trois hommes de Colomb sont blessés — l'un d'entre eux mourra — et un indigène est tué. Les autres sont faits prisonniers et amenés sur les vaisseaux. Toujours hanté par le mythe des Amazones, l'Amiral est frappé par l'habileté des femmes dans le maniement des arcs. Grâce aux interprètes indiens que les équipages ont depuis longtemps à leur bord, ils parviennent à savoir que l'or n'est pas loin de ces rivages.

Cette révélation incite les hommes de Colomb à poursuivre leur navigation en direction du nord-est : ils découvrent bientôt un chapelet d'îles. Ayant épuisé la liste des noms relatifs à la Vierge, l'Amiral recourt aux noms de saints, l'une de ces îles recevant celui de sainte Ursule, et les autres étant appelées dans leur ensemble « Les Onze Mille Vierges ».

Le 17 novembre, vient le tour de l'île Saint-Thomas. Le choix de l'apôtre est loin d'être anodin : Colomb, toujours inspiré par ses lectures, se souvient opportunément que Marco Polo lui avait attribué la conversion des peuples de la côte de Malabar.

De là, l’Amiral aperçoit une île plus grande, appelée par les indigènes île de Boriquen (actuelle Porto Rico), à laquelle il donne le nom de saint Jean-Baptiste (San Juan Bautista). Il y accoste le 19 novembre 1493, voit quelques villages bien construits mais dont les habitants ont vraisemblablement fui à son approche. Il se contente de s’y approvisionner en eau, car lui et ses hommes ont manifestement hâte de gagner l’île d’Hispaniola. En particulier le fort de La Navidad où ils ont laissé leurs trente-neuf compagnons.

Le 22 novembre, l’île d’Hispaniola est enfin en vue. Au passage, Colomb attribue à un promontoire le nom de cap Raphaël. Il suit alors le littoral jusqu’à l’anse de Samana, qu’il avait appelée lors de la première expédition le golfe des Flèches. L’Amiral y fait débarquer un des Indiens qui avait fait le voyage de retour en Espagne. Celui-ci exprime sa fierté d’être chrétien et promet à l’Amiral de le rejoindre dans la mythique Cibao (actuelle Cuba).

Jusque-là, le voyage s’est déroulé sans incident notoire : de nouvelles terres ont été découvertes et des Indiens neutralisés renseignent Colomb et ses hommes sur les étapes à venir du voyage et sur les lieux où il est possible de trouver de l’or. Mais Colomb, après des jours de rêve, revient à la réalité, c’est-à-dire à l’un des buts qu’il s’était fixés à son départ de Cadix : retrouver les compagnons qu’il avait laissés à La Navidad. Après les explorations exaltantes qu’il vient de vivre, c’est une réalité tragique qu’il va devoir affronter.

Cette nomenclature des découvertes des îles des Antilles et des Caraïbes, qui pourrait sembler fastidieuse, est cependant indispensable pour suivre les longs parcours effectués par Colomb. Elle est également émouvante, parce qu’elle signe l’entrée de ces terres non seulement dans l’Histoire et dans la Géographie, mais aussi dans notre Histoire récente. Collusion entre un passé lointain et un présent toujours d’actualité.

---

1. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 230.
2. *Ibid.*, p. 321.

Tragédie à La Navidad.
Fondation d’Isabela

Le 23 novembre 1493, les navires de l’Amiral se décident à mettre le cap vers La Navidad. Ils y parviennent deux jours après pour y faire une macabre découverte : plusieurs marins chargés de débarquer avisent en effet deux hommes morts depuis un certain temps, si l’on en juge par l’état de décomposition des corps. L’un d’eux gît sur le sol, les pieds entrelacés, et l’autre est couché, « les bras écartés et les mains attachés à un madrier comme sur une croix[1] ». Ce dernier a vraisemblablement été étranglé, car une corde enserre son cou.

Les navigateurs nourrissent d’horribles doutes : et si ces deux cadavres étaient ceux de leurs compagnons laissés avant leur retour en Espagne ? Le lendemain, alors qu’ils parviennent à l’estuaire du bien nommé Río del Oro, découvert plusieurs mois plus tôt dans l’enthousiasme, deux nouveaux cadavres s’offrent à leur vue.

Le docteur Chanca, qui fait partie de l’expédition et unit à ses capacités de médecin son talent de mémorialiste, remarque la présence d’une barbe sur l’un d’entre eux, ce qui ne laisse aucun doute sur leur origine.

Les navires restent d’abord au mouillage au soir du 27 novembre. Les indigènes, s’apercevant de la présence de la flotte, envoient un canoë, qui accoste le navire amiral. Un parent de Guacanagari, qui avait accueilli Colomb et les siens à leur première arrivée, monte à bord avec un autre Indien pour offrir en guise de présents au navigateur et, à son second, Antonio Torres, deux masques à plaques d’or de la part du cacique.

L’Amiral et ses hommes reçoivent à leur table les deux notables indigènes, puis vient le temps des questions sur les découvertes des cadavres. Les émissaires indiens se contredisent, avançant d’abord la thèse d’une maladie qui aurait frappé les chrétiens et aurait anéanti la plupart d’entre eux, les autres s’étant enfuis. Les langues se délient ensuite et un récit plus circonstancié fait état du drame dû essentiellement à l’appât de l’or, facteur de divisions internes entre les trente-neuf hommes. Plusieurs

d’entre eux, dont le secrétaire et notaire Rodrigo de Escobedo, en qui Colomb avait mis toute sa confiance, et Pedro Gutiérrez, membre de l’entourage royal, avaient décidé de quitter la forteresse pour les territoires du cacique Caonabo, et de s’enfoncer dans les terres inconnues à la recherche de l’or.

D’autres groupes étaient partis de leur côté, si bien qu’il ne restait plus à La Navidad que onze hommes sous le commandement de Diego de Haraña.

En outre, contrairement aux instructions données par Colomb avant son départ, les hommes se sont approprié des femmes indigènes qui ont fait l’objet de leurs discordes. Alors que les fragments du *Journal de bord* de Colomb réunis *a posteriori* ne sont pas très explicites sur le déroulement et la conclusion de ces événements, Las Casas et le fils bâtard de Colomb, Fernando, ont réussi à reconstituer les épisodes du drame. Ils accusent d’emblée le cacique Caonabo d’avoir fait massacrer les intrus, venus sur ses terres de la province de Managua, en quête d’or et de femmes.

Encouragé par ce succès meurtrier, Caonabo aurait organisé une expédition punitive contre La Navidad pendant la nuit, et surpris les défenseurs de la forteresse lors de leur sommeil. Les onze hommes qui gardaient les lieux avaient été tués ou s’étaient noyés en s’enfuyant. Caonabo n’eut plus qu’à mettre le feu à la cité. Le rôle de Guacanagari dans le massacre est douteux : ayant soi-disant invité les habitants de La Navidad à se mettre sous sa protection, il aurait décidé, face à leur refus, de les punir…

Christophe Colomb veut aller se rendre compte par lui-même de la tragédie et, dès le 28 novembre, il mouille devant La Navidad. Un spectacle de désolation s’offre à lui : il entrevoit les ruines calcinées de la forteresse. Aucun Indien n’apparaît. Le lendemain 29 novembre, Colomb et les siens débarquent pour aller enterrer les quelques morts qui jonchent le sol de la ville incendiée. Il espère tout de même retrouver un peu de l’or amassé par les marins. En vain, il fait retourner la terre et sonder un puits qui avait été creusé…

L’affaire de La Navidad fait couler beaucoup d’encre à propos du partage des responsabilités dans le massacre. Si Las Casas et Fernando Colomb accusent le cacique Caonabo, prétendu ennemi de Guacanagari, et les deux hommes de confiance de l’Amiral, Rodrigo de Escobedo et Pedro Gutiérrez, l’Amiral, par déférence relative à l’égard des représentants du pouvoir royal, préfère, lui, s’en prendre à Diego de Haraña, gouverneur de

la forteresse en son absence, et en faire un homme jaloux de son pouvoir et rempli de convoitise.

Quant au cacique Guacanagari, il fait dire à l'Amiral qu'il a été blessé dans le combat et le prie de venir le voir. Colomb se rend à son chevet le lendemain. L'entretien entre les deux hommes, très amical, dissipe quelque peu les soupçons du navigateur, et cela d'autant plus que l'Indien offre au chrétien deux « bonnets » ainsi que des fragments d'or.

Puis il fournit à l'Amiral sa version des événements, affirmant qu'il n'avait songé qu'à défendre les Espagnols et avait été blessé par les hommes de Caonabo. Colomb confirme la véracité de ce récit après avoir constaté que la cuisse du cacique a bien été entamée par une flèche. Le docteur Chanca semble émettre un avis contraire à partir de l'examen de la plaie par le chirurgien, qui conclut à une habile simulation. Manifestement Colomb s'en tient à sa thèse, ne voulant pas envenimer les rapports avec le cacique après le massacre de La Navidad, et cela d'autant plus qu'il était toujours décidé à établir une colonie.

Guacanagari donne à ses visiteurs espagnols force présents d'or, huit ceintures, un petit panier d'or fondu, « une calebasse d'or fondu et une autre remplie de grains d'or, comme ils sortent de la mine[2] », un bijou ouvragé en cuivre et une couronne d'or. Cette pléthore d'objets précieux relève du troc : le cacique donne à Colomb une belle mesure d'or et Colomb s'engage à effectuer une expédition punitive contre Caonabo. Il promet en outre de prêter à l'Amiral son concours pour l'établissement d'une nouvelle ville. La réception chaleureuse du cacique fait oublier quelque peu à Christophe Colomb sa tristesse, et une fête donnée au campement espagnol scelle la bonne entente entre les navigateurs et les indigènes.

Néanmoins, l'Amiral ne songe guère à établir la nouvelle ville sur le même site, car trop de mauvais souvenirs le hantent, depuis l'échouage malheureux de la *Santa Maria* jusqu'au massacre récent. Le caractère superstitieux du Génois s'y refuse. C'est là un trait récurrent et mal connu du caractère de Colomb, propre certes à son époque, mais venant aussi de ses origines modestes qui le mettent toujours en rapport avec les forces obscures de la Nature, celles du Bien et celles du Mal.

Le 7 décembre, il lève donc l'ancre pour longer le littoral à la recherche d'un havre propice et bien abrité. Il vogue du côté du nord-est, après avoir mouillé le premier soir non loin de Monte Christi. L'Amiral reste obsédé à la fois par la présence de l'or et la proximité de Cibao, évoqué par les

Indiens et qu'il persiste à assimiler au Cipango de ses lectures. Cette pensée le pousse à braver tempêtes et vents contraires qui ne ménagent pas la flotte pendant cette navigation, plus longue que prévu, selon le témoignage du docteur Chanca. À cette date, Colomb est toujours persuadé qu'il se trouve sur la côte est de l'Inde. Car il continue à être obsédé par l'expédition d'Alexandre le Grand qui rêvait lui aussi d'atteindre cette côte.

L'Amiral pense avoir trouvé la terre promise dans une baie au-delà de laquelle se trouve une plaine étendue et bien irriguée par le rio Isabela (tel est le nom que lui donne l'Amiral en l'honneur de la reine de Castille). Cette notion de Terre promise est capitale. Elle fait de Colomb un nouveau Moïse à la recherche, avec ses compagnons, d'une terre promise. Il jette l'ancre pour débarquer animaux, hommes, et marchandises. La présence du fleuve est pour lui un gage de fertilité, et il rêve de ce que serait la nouvelle ville au bout d'un canal pratiqué dans le fleuve, qui permettrait l'utilisation de l'eau douce pour toutes sortes de cultures.

L'année 1494 s'ouvre pour Colomb sur cette perspective alléchante d'une colonie établie dans une nature paradisiaque et, qui plus est, à proximité de l'or toujours convoité. L'Amiral, tout à sa rêverie, semble avoir oublié son serment : punir les meurtriers et incendiaires de La Navidad.

Le 2 janvier 1494 est une date symbolique : celle de l'anniversaire de la prise de Grenade par les Rois Catholiques. Elle semble à Colomb tout à fait bien choisie pour prendre possession, toujours au nom de la Sainte Trinité, de cette terre fertile et y fonder une ville : la future Isabela. Mais auparavant il faut y établir une église, et le choix du 6 janvier – jour de l'Épiphanie — n'est pas neutre. La date de l'Épiphanie se situe dans le prolongement de celle de la naissance du Christ, évoquée par La Navidad[3]. La fondation d'Isabela est donc associée étroitement à la naissance du Christ, ce Christ qui reste le seul maître des découvertes sur lesquelles sa parole doit être diffusée. Colomb place donc la ville sous la protection des puissances célestes.

En même temps, il ne perd pas de vue la nécessité d'aller à la recherche de l'or et envoie un premier contingent — qui comprend notamment des artisans — dans les montagnes avoisinant Cibao. Lui-même demeure sur place pour faire procéder le 1er février à des semences de graines apportées d'Espagne et à des plantations d'arbres.

Par mesure de prudence et pour ne pas s'exposer à de possibles carences, il décide le 2 février de renvoyer en Espagne douze caravelles sous la

direction d’Antonio Torres. Ces navires sont chargés de toutes ces marchandises venues du Nouveau Monde, et qui font tant rêver : « des épices (le cinamome), des lingots et des feuilles d’or (métal précieux ayant été évalué à trente mille pièces), des perroquets de différentes couleurs[4] ». Parmi les vingt-six Indiens embarqués sur ces vaisseaux, figurent trois cannibales.

Mais surtout, Antonio Torres est porteur de lettres destinées aux Rois Catholiques et d’instructions très précises émanant de l’Amiral. C’est la première fois que Colomb se comporte en administrateur de territoire, soucieux de faire partager ses préoccupations aux souverains, et de prendre en même temps toutes les dispositions nécessaires à l’établissement de la colonie à Isabela.

Dans l’intervalle, les quinze hommes dépêchés en mission de reconnaissance dans la montagne par Colomb au début de janvier, sous la direction d’Hojeda, reviennent avec des nouvelles positives sur la présence de l’or en grains dans le lit de la rivière. L’Amiral envisage donc de s’y rendre bientôt.

Le mémoire transmis à Antonio Torres est au point le 30 janvier. Cela vaut la peine qu’on s’y arrête, car il aborde tous les sujets relatifs à cette colonisation.

---

1. D. Crouzet, *Christophe Colomb, héraut de l’Apocalypse*, *op. cit.*, p. 259.
2. *Ibid.*
3. La *Navidad* : la fête de Noël.
4. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, doc. VII, « Mémoire sur le deuxième voyage remis à Antonio Torres et adressé aux Rois Catholiques », p. 228.

Instructions à Torres et réponses sollicitées des Rois Catholiques

Dans ce document détaillé, Christophe Colomb commence par évoquer l'importance du double rôle joué par Antonio Torres, « capitaine de la nef *Marie-Galante* et Alcalde de la cité d'Isabela[1] ». Ce deuxième titre se réfère à la fonction de gouverneur militaire que le second de Colomb est appelé à remplir. Aussitôt, l'épistolier fait état de la richesse en or de la région, tant dans les mines que dans les rivières, et s'appuie sur les témoignages récents d'Hojeda et Corvalán.

Ce document est capital : comme tous les autres récits de navigation que nous venons de lire, il donne naissance à l'idée d'exotisme, qui va avoir tant d'importance dans les littératures postérieures à ces découvertes.

Colomb s'excuse auprès des souverains de ne pouvoir envoyer que quelques échantillons du métal précieux, car les recherches ont été peu aisées dans les zones montagneuses et les trajets assez longs. Les hommes sont souvent malades et doivent se méfier de l'attitude des Indiens. Le massacre de La Navidad est évidemment dans toutes les mémoires.

La préoccupation de Colomb pour la santé des travailleurs l'amène à demander aux rois l'envoi de bovins et de volailles dont la viande est de nature à faciliter la convalescence des malades et la conservation des bien-portants. L'apport de viande doit être complété par les céréales dont Colomb réclame l'envoi ultérieur, qu'il s'agisse de blé ou d'orge. Des plants de vignes seraient aussi bien utiles. Colomb se souvient opportunément de l'importance du vin lors de la navigation, ne serait-ce que pour le moral des hommes. À Isabela, il ne dispose pas de suffisamment de laboureurs ni de tonneliers, et encore moins d'animaux à la fois aptes au travail, à la reproduction et à la production nécessaire de viande. Il invite expressément Juan de Fonseca, qui est mandaté par les rois pour l'approvisionnement, de pourvoir à ces manques.

Il indique dans une clause quels sont ses projets à brève échéance : il pense d'abord envoyer Hojeda à Cibao, accompagné d'environ trois cents personnes valides. Ceux-ci échangeront contre des grelots et des petites perles de verre des vivres que voudront bien leur donner des Indiens. Des hommes de l'administration participeront à la mission d'authentifier la prise de possession des lieux au nom de Colomb : ces trois hommes sont un alcalde, un alguazil et un notaire.

Colomb lui-même a l'intention de s'absenter le 21 avril pour environ quatre mois. Pendant ce temps, il confiera le gouvernement d'Isabela à un conseil dont il énumère les membres : Diego, son frère et le père Boyl assumeront la présidence, Pedro Fernández Coronel, en tant qu'*Alguazil Mayor* (alguazil en chef), fera régner la justice, et trois autres compagnons de l'Amiral, Alonso de Carvajal, ancien échevin de Baeza, Juan de Luzán, le bachelier Gallego seront les fondés de pouvoir de Colomb.

De son côté, l'Amiral emmène un certain Bernal de Pise en tant que prisonnier, car il s'est rendu coupable de désobéissance à son égard, mais au lieu de le punir, il le charge de s'occuper de la nef.

Christophe Colomb annonce aux rois sa décision de capturer le cacique félon Caonabo, responsable du massacre de La Navidad. Ce meurtre collectif lui a appris à se méfier des Indiens… Hojeda et ses hommes, au cours de leur première mission de reconnaissance au Cibao, ont d'ailleurs surpris des voleurs qui profitaient de la complicité de leurs caciques. Les premiers ont été mis à mort, les seconds retenus prisonniers, et l'un d'entre eux s'est en quelque sorte racheté en offrant un masque d'or à l'Amiral. Il réitère son ordre de prendre Caonabo sans le tuer, et de l'interroger sur ses actes et la localisation de l'or.

Il se livre ensuite à des considérations sur le climat, plutôt doux ; sur la nature, où la plupart des arbres ne perdent pas leurs feuilles ; sur la faune, réduite aux lapins et aux perroquets ; sur la rapidité avec laquelle les semences donnent leurs fruits. Mais il manque de laboureurs pour faire prospérer cette terre généreuse.

La conversion des peuples des régions découvertes étant un de ses buts, Colomb évoque aussi le manque d'interprètes. C'est pourquoi il envoie avec Antonio Torres des « cannibales, hommes et femmes, garçons et filles[2] », qui pourraient apprendre la langue espagnole dans le pays mieux que dans les îles, oublier leur coutume de mangeurs de chair humaine, et

recevoir le baptême. À leur retour, ils seront ainsi capables d'accomplir efficacement leur rôle d'interprètes.

Il semble nécessaire à Colomb de faire venir d'autres caravelles avec vivres et bétail, et il spécifie que celles-ci ne doivent pas accoster n'importe où, mais à Isabela, où il sera procédé au déchargement de toutes les marchandises. L'Amiral fait part aux rois de son achat personnel de deux navires de ce genre, la *Gallega* et la *Capitana*, pour les besoins de la découverte et de l'exploration d'autres îles et de la terre ferme.

Il en arrive aux gens, qui doivent être dépêchés sur place, suffisamment armés. Pour les artisans qui ont laissé en Espagne leur femme, il demande que leur solde soit en partie payée à celle-ci. Parmi eux, Colomb réclame des laveurs d'or susceptibles de retirer le métal précieux du sable des rivières et d'autres pour l'extraire de la terre. Il suggère l'emploi de mineurs d'Almadén, déjà expérimentés dans l'extraction du mercure.

La fin du mémoire consiste en une série de recommandations de personnes qui sont présentes avec lui et dont il souhaite améliorer la condition, à commencer par Torres, gouverneur militaire de la cité d'Isabela. Pour Mosén Pedro Margarit, marié et père de plusieurs enfants, il réclame :

> […] une commanderie de l'ordre de saint Jacques dont il porte l'habit afin que sa femme et ses enfants aient de quoi vivre[3].

Le docteur Chanca, qui est le seul médecin avec de nombreux malades à soigner, mériterait, en plus de l'allocation que lui verse Colomb et qui se porte à 50000 maravédis, une rétribution supplémentaire. Il en est de même pour Coronel, qui devrait être récompensé notamment pour son habileté à recueillir l'or. Christophe Colomb n'oublie pas les plus humbles attachés à son service, pour lesquels il sollicite des soldes complémentaires.

Les historiens se sont demandé si la possible évangélisation des indigènes et la suppression du cannibalisme ne masquaient pas dans le texte de Colomb une proposition faite aux souverains de réduire les Indiens en esclavage. L'Amiral avait pu se rendre compte des antécédents de cette institution appliquée aux musulmans rebelles pendant la Reconquête, et lors des derniers épisodes de la guerre de Grenade.

Il n'évoque pas dans ce mémorial la perspective économique offerte par l'esclavage, mais seulement la conversion des Infidèles et l'esprit de croisade qui peut légitimer jusqu'à un certain point cet assujettissement. En

tout cas, l’extinction du cannibalisme, citée par Colomb comme une urgence, justifierait cette position esclavagiste, à l’égard des peuplades caribes des Antilles.

C’est en effet une hypothèse qui paraît une certitude. Comment faire fructifier des terres aussi riches et paradisiaques sans des esclaves choisis parmi les indigènes, étant donné le petit nombre de colons ? Problème inhérent à toute colonisation, mais que la reine Isabelle la Catholique se refuse à envisager, au contraire de son époux, le roi Ferdinand.

La flottille d’Antonio Torres, munie de ces instructions, quitte Isabela le 2 février 1494, tandis que Christophe Colomb reste sur place un peu plus d’un mois pour veiller à l’achèvement des travaux.

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes, «* Mémoire sur le deuxième voyage… », *op. cit.*, p. 228.
2. *Ibid.*, p. 235.
3. *Ibid.*, p. 238.

Missions d’exploration

Colomb, même s’il a annoncé dans ses instructions aux rois son départ pour le 21 avril 1494, ne peut résister à l’appel de l’or dont lui ont parlé Hojeda et ses hommes lors de leur exploration récente à Cibao.

On découvre tout au long de ces pages, comme dans celles qui précèdent, son appétit pour l’or. On ne le pensait pas aussi avide, lui le pionnier, l’explorateur, l’homme de culture. Colomb qui a vécu une enfance pauvre, n’échappe pas à cette envie de luxe. Un trait de caractère qui ne le rend pas sympathique. Il pourra toujours répliquer qu’il travaille aussi pour la richesse de l’Espagne et de ses souverains, donc de leur prestige et pour leur plus grande gloire.

Le 12 mars, il s’aventure à l’intérieur des terres d’Isabela avec une véritable armée constituée non seulement de soldats, mais aussi d’artisans, de charpentiers, de maçons, de futurs colons. Il laisse dans la ville ses deux nefs et ses trois caravelles sous bonne garde, prenant soin de faire rassembler armes et munitions sur le vaisseau amiral, de crainte d’une nouvelle rébellion.

Peu de temps auparavant, en effet, il a réussi à déjouer un complot dirigé par Bernal de Pise, qui exerçait les fonctions de contrôleur royal. Il a fait arrêter le mutin et attend de le faire conduire en Espagne pour qu’il y soit jugé. Avant de partir il délègue ses pouvoirs à son frère Diego.

Il prend donc la tête de l’expédition qui s’achemine à cheval ou à pied en direction du sud, à travers une cordillère jusqu’à une vallée que l’Amiral appelle pompeusement « Vega Real » (c’est-à-dire plaine royale, le terme de *vega* s’appliquant précisément à une étendue fertile). Cette vaste étendue est bien arrosée par un grand cours d’eau que Colomb nomme « Fleuve des Roseaux ». La longue colonne franchit le cours d’eau avec canots et radeaux fournis par les Indiens. Les explorateurs sont frappés par ces villages de cabanes arrondies couvertes de paille, et dont la porte d’entrée est très haute.

Le 14 mars, l'Amiral trouve des pépites d'or dans le fleuve, puis il poursuit son chemin jusqu'à des bourgades dont les portes sont obstruées par des roseaux. Bientôt, la route devient accidentée, et la petite troupe parvient à une montagne très escarpée (aussitôt nommée port de Cibao). Le 16 mars, un dimanche, Colomb et ses hommes constatent que ce paysage est dominé par des herbes et des cailloux tandis que les arbres se réduisent à quelques palmiers et pins. Les cours d'eau y sont nombreux et l'or s'y trouve en quantité notable, à la grande satisfaction des voyageurs. Le troc avec les Indiens est aisé, et ceux-ci n'hésitent pas à leur offrir des pépites de ce métal précieux.

C'est l'endroit que choisit Colomb pour y faire bâtir un nouvel ouvrage, le fort Saint-Thomas, dont il confie la construction au Catalan Pedro Margarit. Il y laisse une importante garnison, et six hommes de diverses professions, habilités à l'édification de la forteresse.

Tout paraît sourire à Christophe Colomb lorsqu'il décide de revenir à Isabela. Le 29 mars, il constate que les semences sont parvenues à maturité avec une rapidité incroyable, que les melons et les concombres sont prêts à être consommés, que la vigne sauvage a donné des raisins. Le 30 mars, jour de Pâques, on cueille symboliquement les épis mûrs qui ont été semés en janvier.

Malheureusement, le 1er avril, l'Amiral voit arriver un messager, envoyé par Margarit du fort Saint-Thomas : devant la menace proférée par le cacique Caonabo d'incendier la forteresse, tous les Indiens ont fui. Colomb se hâte de rassembler vingt-cinq hommes en deux troupes, qui sont chargés de conduire vivres et munitions, et partent en renfort dès le 2 avril.

Le Génois poursuit l'organisation d'Isabela en faisant percer des rues, une place centrale, édifier une écluse pour amener l'eau à la ville par un canal, et essaie de mettre des moulins en marche. Alors qu'il envisage toujours de partir pour une nouvelle exploration à la fin du mois d'avril, il prend la décision de ne pas laisser plus de trois cents hommes à Isabela car les vivres s'épuisent. Il faut un certain temps avant que le froment ne soit moulu. Les autres hommes seront renvoyés en Castille. Colomb montre par là ses qualités d'entrepreneur inventif pour faire prospérer un pays qu'il ne connaît pas. Il improvise des inventions, il crée et, en cela, apparaît comme un vrai génie.

Préoccupé par la situation au fort Saint-Thomas, Colomb y envoie le 9 avril un contingent de quatre cents hommes dûment armés, commandés

par Hojeda. Ce dernier réussit à capturer le cacique Caonabo ainsi que l'un de ses frères et plusieurs de ses neveux. Colomb se montre clément, préférant sans doute ramener des prisonniers vivants en Castille — pour son honneur personnel et celui des siens.

Après avoir délégué de nouveau ses pouvoirs à son frère Diego et lui avoir fait ses ultimes recommandations, le 24 avril, l'Amiral lève l'ancre. Il lui reste cinq bâtiments : deux nefs ou caravelles galiciennes (la *Marie-Galante* et la *Gallega*), trois caravelles d'Andalousie, dont la *Niña*, rescapée du premier voyage. Puis, se ravisant et afin d'assurer la défense d'Isabela, il laisse les deux nefs armées de canons, et part en exploration avec trois caravelles.

Colomb longe d'abord la côte est d'Hispaniola en direction de Cuba — se demandant toujours s'il s'agit d'une île ou de la terre ferme. En passant sur les territoires de Guacanagari, il apprend que le cacique s'est enfui avec les siens. Doublant le cap Saint-Nicolas, il parvient à Cuba et jette l'ancre à l'embouchure d'un fleuve le 28 avril. Les habitants lui rendent visite en grand nombre et, persuadés de l'origine céleste de ces êtres barbus, leur offrent vivres et objets en échange de petits présents.

Le 3 mai 1494, la flottille est en vue de la Jamaïque où l'or est paraît-il abondant. Elle longe la côte, mais la navigation s'avère difficile en raison du mauvais temps, et il lui faut près de trois jours pour traverser le petit bras de mer séparant la Jamaïque de Cuba. Les bateaux voguent sur la côte nord entre le point d'ancrage appelé Santa Gloria et, plus à l'ouest, le golfe du Buen Tiempo (du Bon-Temps).

C'est là qu'ils se heurtent à l'hostilité des Indiens, qu'ils doivent repousser avec arbalètes et armes à feu. C'est aussi, selon certains témoignages, la première fois que les hommes de Colomb utilisent les chiens de chasse pour traquer les indigènes, procédé cruel qui allait se généraliser lors de la Conquête quelques années plus tard.

Plus loin, heureusement, d'autres indigènes les accueillent avec chaleur et les opérations de troc sont plus aisées.

Néanmoins, Colomb, pressé de regagner Cuba pour vérifier s'il s'agit bien d'un continent ou d'une île, quitte la Jamaïque le 14 mai. Après avoir reconnu à Cuba le cap de la Sainte-Croix, il essuie une tempête épouvantable. La flottille doit faire face à des vents déchaînés, éviter les bancs de sable, louvoyer au milieu des écueils et des hauts-fonds, et bien souvent l'Amiral doit carguer les voiles de ses navires. Encore une de ces

tempêtes tropicales dont, par chance, Colomb et ses marins ont l'habitude. On ne saurait trop admirer leur art de la navigation. Pour le Découvreur, fasciné depuis toujours par la mer, c'est une façon de savoir dompter sa puissance.

Lorsque les éléments se sont calmés, il a l'heureuse surprise d'apercevoir plusieurs îles reliées par des canaux, très boisées, où vivent des oiseaux de différentes couleurs, des grues de grande taille aux teintes rouge vif, des tortues dont les œufs sont plus gros que ceux des poules, et qui creusent le sable pour les y déposer avant de les recouvrir. Après avoir navigué tout au long des canaux, l'Amiral donne à ces lieux enchanteurs, constitués environ de cent soixante îles, le nom de « Jardins de la Reine ».

Les Indiens des villages, fort pacifiques, à l'inverse de ceux de la Jamaïque, leur apportent vivres et eau potable — « une eau douce et très bonne[1] », précise Colomb. L'Amiral doit se convaincre que Cuba n'est pas un continent en longeant ces îles très nombreuses. Pourtant, obsédé par ses lectures, il persiste à croire par exemple que la terre de Magon que lui présentent les Indiens doit être Mangui située dans la Chine du Sud-Est, évoquée par Marco Polo. Les Indiens contribuent d'ailleurs à maintenir Colomb dans cette erreur en lui révélant que « le bout de Cuba se trouvait très loin[2] ».

Bientôt, le pays devient inhospitalier, la côte, sur laquelle planent des nuées de moustiques, est marécageuse. Le temps de cette fin de mai tourne souvent à l'orage, surtout la nuit, et rend le sommeil difficile. La santé de l'Amiral commence à s'en ressentir.

Le 22 mai, les navires touchent le fond dans une plus grande île appelée Sainte-Marthe, et abordent sur un rivage à la végétation touffue. Des Indiens armés de bâtons et de lances les accueillent. Colomb remarque que trois d'entre eux ont la peau plus blanche. Ils finissent par s'enfuir, terrorisés par ses cris d'appel. Plus loin, des indigènes plus pacifiques leur apportent des provisions et leur fournissent des renseignements sur la configuration de Cuba. Colomb croit toujours qu'il s'agit d'une péninsule du continent asiatique.

On reste confondu par l'entêtement de Colomb, un imaginatif pourtant, qui ne peut parvenir à concevoir un continent, ou des terres, entre l'Europe et l'Extrême-Orient. Sans doute parce qu'il ne peut concevoir une terre que Dieu n'aurait pas fait connaître aux hommes. Ce serait pour Colomb une

sorte de sacrilège que de penser le contraire. Nous sommes vraiment dans ce qui est désigné en psychanalyse sous le terme d'« aliénation ».

Le 12 juin, l'Amiral est conforté dans son idée de continentalité de Cuba par des Indiens qui lui font comprendre que cette région se prolonge indéfiniment vers l'ouest (il se trouve alors à Bahia Cortés). Deux perspectives s'ouvrent à lui : ou bien poursuivre son voyage le long des côtes de Cuba (qui est pour lui Cathay, la Chine) et parvenir à la péninsule où se trouve l'or dont parle Marco Polo, ou bien remettre ce voyage à plus tard et entreprendre le retour à Hispaniola. Malgré sa ténacité, Colomb choisit la seconde solution. Le manque de vivres, la lassitude et le mécontement latent de ses hommes ne sont pas étrangers à cette décision.

Néanmoins, pour ne pas avoir de regrets, et ne pas sembler se soumettre à l'opinion des équipages, l'Amiral fait rédiger par le notaire Juan Pérez de Luna un acte qui prétend que ces terres sont un continent et oblige les hommes à jurer qu'il en est ainsi sous peine de châtiments. La rudesse de certaines punitions ne laisse pas d'étonner. Las Casas insiste d'ailleurs sur ces peines qui peuvent aller d'une amende de 10 000 maravédis jusqu'à des punitions corporelles :

> […] s'il s'agissait d'un mousse ou d'une personne de ce genre, il recevrait cent coups de fouet et aurait la langue coupée[3].

C'est par ces moyens drastiques que Colomb entend affirmer devant les souverains espagnols son entière responsabilité dans cette découverte des Indes orientales.

Le 13 juin, l'Amiral quitte la côte occidentale de Cuba et, vers l'est, explore l'île de Saint-Jean-l'Évangéliste où il s'approvisionne en eau et en bois. Il se dirige ensuite vers le sud par un canal, mais la présence d'écueils l'oblige à obliquer au nord-ouest. Il remarque que la mer vert foncé y prend une teinte blanche, puis noire.

La *Marie-Galante* touche le fond et doit faire face à de graves avaries. Le 6 juillet, sous une pluie violente, la flotte prend la direction du cap de la Croix, espérant y trouver un abri. Colomb adresse une lettre aux rois dans laquelle il se plaint de la réduction des vivres distribués à chacun et exprime son pessimisme.

Le 18 juillet, les navires accostent sans encombre au cap de la Croix, où ils rencontrent des Indiens pacifiques qui apportent aux équipages affamés une sorte de pain (cassave) fait de racines, et des fruits. Après trois jours de

repos, qui permettent d'effectuer des réparations sur la *Marie-Galante*, on reprend la mer le 22 juillet en direction de la Jamaïque et du golfe du Buen Tiempo, bien mal nommé, car orages et pluies se déchaînent presque chaque soir. Colomb attend pendant près d'un mois l'arrivée de vents favorables qui lui permettent de regagner l'île d'Hispaniola.

Le 19 août, il trouve un passage entre la Jamaïque et la péninsule sud-ouest d'Hispaniola, au cap Saint-Michel. Puis il perd de vue momentanément les deux autres navires, en raison d'une tempête, et les retrouve au bout de six jours. Le 15 septembre, la flotte se trouve sur la côte orientale d'Hispaniola. Deux nouvelles îles sont reconnues, au passage. L'Amiral, épuisé par les soucis et les nuits sans sommeil, tombe gravement malade d'une fièvre intense qui le rend momentanément aveugle et amnésique. Il parvient à Isabela le 29 septembre.

Il y retrouve son frère Bartolomé, qui est arrivé le 24 juin, avec une flotte de secours composée de trois navires affrétés par les Rois Catholiques. Ces derniers ont donné au frère de l'Amiral le titre de gentilhomme espagnol et l'ont désigné comme capitaine de cette escadre chargée de vivres et de médicaments. Christophe, jaloux de ses propres prérogatives, nomme Bartolomé préfet et gouverneur des Indes, sans l'autorisation préalable des rois, qui ne reconnaîtront cette nomination qu'en 1497.

Des différends éclatent entre les trois frères Colomb, Pedro Margarit et le frère Boyl. Margarit, en l'absence de l'Amiral, a essayé de soulever les Espagnols et les Indiens restés à Isabela. L'Amiral, avant son départ pour Cuba, l'avait chargé, avec trois cent soixante hommes à pied et à cheval, de surveiller le pays et surtout la province de Cibao. Désobéissant aux instructions de Colomb, Margarit profite de son absence pour mener joyeuse vie dans la Vega Real, à dix lieues d'Isabela, et laisse ses hommes s'emparer des femmes des Indiens.

On a déjà évoqué la robustesse physique de Colomb. Celle-ci a dû être mise à rude épreuve, ainsi que celle de ses compagnons, au cours de leurs pérégrinations maritimes, et l'on ne peut que s'étonner que nombre de ces hommes aient résisté à tant d'épreuves et de maladies nouvelles. Et surtout, ils ont dû sans cesse improviser des situations inédites. C'est là l'extraordinaire révélation de leurs forces physiques et mentales devant des découvertes inouïes.

De son côté, frère Boyl approuve ces exactions et ne fait aucun effort pour évangéliser les Indiens, et ce malgré la présence d'autres religieux lors

de ce deuxième voyage. Il faut attendre 1496 pour qu'un autre ecclésiastique, frère Ramón Pane, s'attelle à cette tâche évangélique.

La réaction du cacique de la région, en réponse aux excès commis par Pedro Margarit, ne se fait pas attendre : une dizaine d'Espagnols sont tués, leurs maisons incendiées, et personne n'est épargné, pas même les malades. Colomb fait alors arrêter les sujets de ce cacique et les envoie en Castille. Quant aux fauteurs de discorde, Margarit et le frère Boyl, qui se sont avérés de si mauvaises recrues, ils ne se font pas prier pour regagner aussi la Castille où, pour se venger, ils s'emploient à ruiner le crédit de l'Amiral.

Selon certains témoignages, Margarit et le frère Boyl se seraient même emparés de bateaux avant le retour de Colomb, manifestant ainsi leur opposition au gouvernement délégué par l'Amiral à ses frères, et auraient pris la route de l'Espagne.

Alors que Colomb est convalescent, il lui faut essayer de rétablir l'ordre à Isabela, et attendre le retour d'Antonio Torres, porteur des réponses royales à ses instructions.

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. IX, « Lettre aux Rois Catholiques », p. 296.
2. *Ibid.*, p. 299.
3. B. de Las Casas, *Historia de las Indias*, *op. cit.*, t. I, p. 144.

Les derniers mois à Hispaniola et le retour

Dans le courant de l'automne, Colomb voit arriver Antonio Torres avec les quatre caravelles. Il a la satisfaction de constater que les Rois Catholiques ont souscrit à la plupart de ses demandes et l'encouragent.

Ainsi l'engagent-ils à faire semer tout ce qui est possible autour d'Isabela, et promettent que Juan de Fonseca enverra aux colons le nécessaire. En ce qui concerne la conversion des Indiens au christianisme, les souverains ne retiennent pas la suggestion de la réaliser en Castille, mais sur les îles où ils demeurent. Ainsi donneront-ils l'exemple à leurs voisins.

À propos des droits des princes en Espagne sur les esclaves, ils sont d'avis de suspendre la décision, mais sollicitent tout de même l'opinion de l'Amiral. Selon Las Casas, celui-ci se passe de l'autorisation royale pour l'envoi des esclaves. Même si Isabelle reste toujours opposée à l'esclavage, Colomb, qui est sur place et constate qu'il ne pourra jamais faire prospérer les terres espagnoles d'au-delà des mers sans une main-d'œuvre servile, en voit au contraire la nécessité.

Le besoin de chevaux se faisant sentir, en raison de l'absence de bêtes de somme dans les îles, Colomb avait souligné que certains cavaliers refusaient qu'on utilise leurs animaux de trait sans eux et proposait aux rois de « leur acheter leurs chevaux, puisqu'ils valent si peu, plutôt que d'avoir à se quereller tous les jours avec eux[1] ». Juan de Fonseca a promis de mener l'enquête et d'appliquer s'il le faut des châtiments. Il donne l'ordre aux cavaliers de prêter leurs chevaux en cas de besoin, et refuse d'en acheter d'autres.

Des compléments sont ajoutés à ces réponses aux instructions de Colomb : ainsi lui est-il demandé de payer Torres et ceux qui l'ont accompagné…

Après avoir remis de l'ordre dans la ville d'Isabela, Colomb se trouve confronté avant son retour à des révoltes de plus en plus fréquentes des indigènes. Il pensait à tort qu'une fois Margarit et Boyl partis, le calme

reviendrait de lui-même. Loin de tout et sans instruction royale, Colomb reste le maître par défaut de ses conquêtes mais il est sans cesse contraint d'imaginer l'organisation de celles-ci et de ruser avec les susceptibilités de ses marins et de ses concurrents. Sa force de caractère et son sens de l'administration pour remettre de l'ordre, de même que son inlassable énergie, lui permettent de surmonter toutes les crises, y compris les plus graves.

Mais il ne peut surveiller tous les forts qu'il a fait construire. Après celui de Saint-Thomas, celui de la Magdalena notamment, établi à proximité du Río del Oro, est en butte aux attaques des indigènes avec à leur tête le cacique Guatigana. L'un des assauts se solde par la mort d'une dizaine d'Espagnols. D'autres chefs indiens fomentent des soulèvements dans des provinces plus éloignées : Caonabo, Guarionex, Behechio, Cutubanama… Seul Guacanagari demeure fidèle à Christophe Colomb

Lorsque s'ouvre l'année 1495, l'Amiral est amené, à son corps défendant, à pratiquer une politique de répression qu'il avait jusque-là cherché à éviter. Selon l'un de ses biographes, Denis Crouzet, Colomb se croit mandaté par la colère de Dieu pour la retourner contre les coupables. Cette hypothèse est à la fois ingénieuse et conforme à la vérité. Colomb a très souvent invoqué la clémence de Dieu et sa providence, lors des tempêtes. Il est l'envoyé des Rois Catholiques. Il est donc comme le délégué de Dieu sur les nouvelles terres et se sent investi d'une mission messianique.

Avec l'aide de son allié Guacanagari, Colomb entreprend, au mois de février, une opération de pacification ou, plus exactement, une expédition punitive, notamment contre le cacique Guatigana. Il prend prétexte des meurtres récents de chrétiens commis dans la Vega Real, sur les territoires de ce chef indien, pour massacrer ou emmener en captivité plusieurs de ses sujets, provoquant la fuite éperdue des femmes et des enfants. Un des défenseurs des Indiens, Las Casas, insistera plus tard sur cet épisode odieux durant lequel cinq cents esclaves au moins seront envoyés en Castille. Las Casas juge avec la distance des donneurs de leçons, mais Colomb est sur le terrain et ne peut que réprimer toute forme d'opposition s'il ne veut pas voir s'installer l'anarchie et une révolte généralisée des indigènes.

C'est encore Antonio Torres — Colomb a en lui une confiance aveugle — qui repart avec les mêmes caravelles et les captifs. Ces derniers,

décimés par la maladie, alors qu'ils dépassent Madère, ne sont plus que deux cents lors de leur arrivée à Cadix.

Pendant ce temps, l'Amiral poursuit ses escarmouches contre les indigènes et leurs caciques durant toute l'année et essaie tout de même de continuer la colonisation coûteuse d'Isabela, pour laquelle il attend d'autres renforts. Mais Ferdinand et Isabelle, embarrassés et grevés financièrement par les guerres d'Italie contre la France, exposés à la mauvaise volonté de Fonseca et de son adjoint Ximeno de Briviesca, donnent l'ordre en mai 1495 d'envoyer huit navires, avec l'engagement de faire parvenir à l'Amiral 6 millions de maravédis. Le contingent sera réduit de moitié pour toutes les raisons énumérées ci-dessus.

C'est un certain Aguado qui prend la direction des quatre caravelles et quitte Séville le 5 août 1495. La flotte transporte du matériel et les artisans habilités à s'en servir, charpentiers, bûcherons, mineurs, pêcheurs, mais aussi des vivres, blé, seigle, vin, vinaigre, huiles, graisses, fromage, poissons salés. On trouve, parmi les quelques animaux destinés soit à l'alimentation, soit au travail ou à la reproduction, six juments, deux ânes, cinq ânesses, huit cents lapins qu'il faut nourrir non sans peine pendant la traversée.

Si Antonio Torres a été porteur de sollicitations destinées aux rois lors de son retour, le contrôleur mandaté par les souverains, Juan de Aguado, parvient en octobre 1495 à Hispaniola avec des missives comminatoires à l'adresse de Colomb : il est chargé d'ouvrir une enquête, à la suite de « méfaits » qu'aurait commis l'Amiral, et sur la base de témoignages portés contre lui. Colomb doit être bien désespéré que le pouvoir central puisse mettre en doute le bien-fondé des mesures qu'il a prises. Comme tous les conquérants, il est jalousé par la cour et par une partie de ses compagnons. Il lui faut aussi lutter contre les calomnies.

Comme nous le laissions entendre, Margarit et Boyl, retournés récemment en Espagne, ne sont sans doute pas étrangers à cette première vraie campagne de discrédit contre Christophe Colomb. Aguado, homme de confiance des Rois Catholiques, profite de l'absence de Colomb, qui explore l'île ou se livre à des expéditions punitives contre les indigènes, pour agir en maître à Isabela, sans tenir compte des remontrances que lui fait Bartolomé, le frère de l'Amiral. Aguado rapporte à ce dernier leur décision prise à l'encontre de Colomb, à charge pour lui de le lui faire savoir : en un mot, celui-ci ne peut plus jouir de certains privilèges qui lui

avaient été attribués par les accords de Grenade avant le premier voyage. Il n'a plus droit au titre de Vice-Roi et Gouverneur des Îles et de la Terre Ferme.

Pour Colomb, cette mesure doit ressembler au commencement de la fin. Il est trop loin pour se justifier de vive voix auprès des souverains. Il est entouré d'adversaires qui se trouvent sur place en Espagne. On peut comprendre sa détresse et son découragement devant tant d'injustes reproches. Mais il est aussi bien décidé à se défendre jusqu'au bout.

Après son retour à Isabela, Colomb est obligé de plaider sa cause dans une longue lettre envoyée aux Rois Catholiques en date du 15 octobre 1495. Il y explique en particulier ses intentions et ses occupations pendant l'été précédent.

Ayant appris, d'abord par les Indiens, puis par quelques hommes envoyés en reconnaissance, l'existence de mines d'or à Cibao, il voulait s'y rendre par lui-même avant d'en commencer l'exploitation. Passant par les territoires du chef indigène Caonabo, sur lequel reposait en partie la responsabilité du massacre de La Navidad, il avoue avoir essayé de s'entendre avec lui plutôt que de le punir, excusant d'ailleurs en partie le comportement du cacique :

> [I]l avait été trompé par d'autres caciques qui, pour tuer et voler les autres chrétiens qui se trouvaient dans l'île, lui firent dire que si les chrétiens étaient allés chez lui c'était uniquement pour tuer et voler ses femmes[2]…

Puis il raconte aux rois comment en mai 1495, à peine remis de sa maladie, il est reparti pour le fort Saint-Thomas, afin de remonter la fameuse Vega Real et s'entretenir avec le cacique Guarionex, ennemi de Caonabo. L'Amiral en profite pour ouvrir une parenthèse sur sa façon de traiter les Indiens, faisant part de son souci de les ménager et de leur offrir des présents. Il a même favorisé un mariage entre un Indien revenu de Castille et une sœur de Guarionex.

Sur le chemin du fort Saint-Thomas, il s'est emparé légitimement des caciques de Cibao qui avaient essayé de lui faire la guerre. Il a pu constater par lui-même au cours de cette mission la présence combinée de mines de cuivre et d'or, ce dernier en grosses pépites, et a commencé ses tractations avec les Indiens réticents, en leur proposant un marché :

> Je leur dis que je cesserais de creuser les mines s'ils voulaient me donner au nom de Vos Altesses toutes les quatre pleines lunes la moitié d'un grelot rempli d'or par personne[3].

Ceux-ci ayant accepté, Colomb leur a offert de donner « au cacique contre le grelot d'or un bassin et aux autres des *tureys* en feuilles, c'est-à-dire du laiton de l'épaisseur d'un doigt[4] ».

Colomb dit aux souverains son espoir de faire sortir la région de la famine non seulement en raison de mines d'or qu'elle recèle, mais aussi de la présence de coton et de poivre détectée tout près de Cibao. Il escompte bien obtenir des conversions, tout en précisant qu'elles seraient rendues plus aisées par la venue d'interprètes. Il réitère par là la demande qu'il a formulée dans les instructions données à Torres avant son départ.

Il insiste aussi sur la nécessité de faire payer un tribut aux populations locales. La rente ainsi obtenue permettra de planter du coton et du poivre et de mettre fin à la famine qui a causé la mort de deux tiers des Indiens. Les sujets de Guarionex ont bien payé tribut mais n'ont pas tenu entièrement leur promesse d'apporter le « grelot rempli d'or[5] », alléguant la famine.

Peu après, Caonabo a été capturé, grâce à l'aide de caciques ennemis. Pour défendre les terres qui lui appartenaient, Colomb a dû envoyer au mois de mars précédent Hojeda avec soixante-dix personnes à la rencontre de deux mille Indiens fort bien armés de flèches et de frondes et dirigés par le frère du cacique. L'Amiral présente comme un miracle le fait que ses hommes ont pu échapper à la mort.

Averti, Christophe Colomb, qui se trouve au fort de La Conception, réussit à faire parvenir des secours, et se rend en personne dans la région, alors que les Indiens pourchassés se sont réfugiés dans les montagnes. Dans la plaine de Maguana, territoire de Caonabo, l'Amiral est frappé par la perfection des canaux d'irrigation qu'il compare à ceux de Grenade en Espagne. Il y reste jusqu'à l'arrivée des caravelles de Castille et retourne à Isabela. Il a la satisfaction d'avoir obtenu des Indiens punis un tribut dont il précise aux souverains la forme :

> […] une certaine mesure de coton, à peu près une arrobe par tête, et toutes les trois lunes, car dans cette région il n'y a pas d'or. Ils donneront aussi du poivre si on leur en demande[6].

Cette remarque trahit une certaine déception de la part du navigateur, toujours hanté par l'or, mais il entend démontrer aux Rois Catholiques, afin de faire taire les calomnies, qu'il agit de son mieux avec les moyens souvent insuffisants dont il dispose, au fur et à mesure qu'il étend sa domination sur d'autres territoires.

Il raconte d'ailleurs à ses interlocuteurs d'autres déconvenues, dont celle qui est due à l'attitude de Bernal de Pise à Isabela, qui a engagé des charpentiers incapables l'année précédente, et se demande s'il ne l'a pas fait sciemment pour nuire à la bonne organisation de la ville :

> J'ignore à quelles fins il a fait cela, si c'est pour voler les gens ou pour empêcher que l'entreprise que nous menons ici n'aille de l'avant[7].

Il blâme aussi la cupidité de ces artisans qui l'ont trompé et ont pratiqué le troc en son absence, en dépit du serment qu'ils avaient fait avant leur départ de Séville sur la croix et le missel. Ils ont aussi utilisé la monnaie de laiton pour jouer, donnant ainsi le mauvais exemple aux Indiens susceptibles de se convertir. Il suggère comme remède pour ce dernier inconvénient un nouvel envoi de religieux, le père Boyl s'étant avéré son détracteur. Pour les faire venir, il présente sous un jour favorable la contrée où ils vont vivre, de belles terres abondantes en fruits et en eau et une « bonne maison[8] ».

Il revient au travail des charpentiers sur les navires, fort lent, car ceux-ci se prétendent malades et traînent pour procéder au radoubage. Il espère qu'ils seront prêts pour permettre à son frère Bartolomé de partir pour Cathay en mars prochain. Cette incurie a du reste contraint l'Amiral à ralentir le rythme de ses explorations.

La situation n'a pas été rendue facile par la survenue d'un tremblement de terre qui a arraché une partie des arbres d'Isabela, les plus anciens, et rompu les amarres des navires. Heureusement, il n'y a pas eu de perte en vies humaines. Mais l'attitude des Indiens à l'égard des colons s'en est ressentie, et ils ont attribué à la présence des chrétiens cette manifestation de la colère céleste. Le port de Gracia (Grâce) à Monte Christi a été aussi affecté par la fureur des éléments.

Afin de ne pas perdre de temps, l'Amiral a envoyé une embarcation (ou « fuste »), faire une sortie à proximité d'Isabela, à la découverte de l'île de Baveque, ce qui a été l'occasion pour les hommes de cette mission de trouver d'autres îles fort nombreuses avec une activité de pêche importante. Une deuxième sortie de la « fuste » vers la première île découverte, San Salvador, a révélé des traces prometteuses de perles.

Dans toutes les régions sur lesquelles l'Amiral a étendu sa domination, les vivres manquent cruellement et Colomb compte sur l'envoi de

nourriture avec le retour de navires dépêchés par les rois. Cette carence rend difficiles les explorations et le travail des Indiens.

Pour terminer sur une note optimiste, Colomb revient sur la richesse de ces terres, qu'il énumère avec complaisance : coton, poivre, épices, teintures, poisson, et mentionne pour la première fois les mûriers, faisant même miroiter une production future :

> [O]n pourrait faire ici de la soie toute l'année, car ils ne perdent jamais leurs feuilles et donnent des fruits toute l'année[9].

Il s'exalte en évoquant un poisson « qu'on appelle ici *Maneti*, lequel est plus gros qu'un veau[10]… ».

Enfin, il présente la capture et l'envoi de Caonabo et de son frère comme un cadeau précieux offert aux Rois Catholiques, et pare même le chef indien de toutes les qualités, pour faire oublier à ses souverains leur réticence initiale à l'égard de l'esclavage :

> C'est le plus grand cacique de l'île, le plus brave et le plus intelligent. S'il apprend à parler, il décrira les choses de cette île mieux que personne, car il n'y a aucune chose d'aucune sorte qu'il ne connaisse[11].

Colomb a fait passer habilement les messages les plus funestes et les plaintes au milieu de sa missive, et espère, par ce compte rendu détaillé de ses activités, légitimer aux yeux de Ferdinand et Isabelle son action dans toutes les régions découvertes.

Cette lettre est capitale. Colomb résume son action et la justifie avec beaucoup d'autorité et de logique. Il ne sera peut-être pas entendu mais du moins il aura su, comme il le comprendra plus tard, être son propre et brillant avocat.

La marche vers une *Conquista* implacable est amorcée par Colomb, qui a dépassé le stade de la découverte pure et simple. Las Casas résume sans ménagement, et sans doute avec partialité, cette nouvelle attitude de Colomb :

> L'Amiral parcourut une grande partie de l'île, en menant une guerre cruelle à tous les rois et peuples qui ne lui faisaient pas obédience, durant neuf ou dix mois[12].

Après la capture de Caonabo, selon un autre chroniqueur plus favorable à l'Amiral, Pietro Martír de Anghiera, Colomb, qui effectivement s'efforce d'éteindre tous les foyers de résistance, se heurte à un nouveau fléau, celui des épidémies qui commencent en cette année 1495 à faire baisser

dangereusement la démographie des îles découvertes, et en particulier Hispaniola et la ville modèle d'Isabela. Ce phénomène est évidemment peu propice au succès de la nouvelle étape de la colonisation…

Lorsque l'Amiral quitte Hispaniola en mars 1496, ce départ coïncide avec une diminution notable des rentrées d'or et un épuisement des réserves du métal précieux, constatations consécutives à la carence d'une main-d'œuvre décimée par la maladie. En son absence, il délègue tous ses pouvoirs à Bartolomé en qualité d'« *Adelantado* desdites Indes[13] ». Ces fonctions concernent certes la totalité des territoires placés sous sa juridiction, mais avant tout la justice et la sécurité de la ville d'Isabela :

> Le bon gouvernement, la protection et la sécurité de cette ville, des gens qui y habitent et de ceux qui vivent en dehors d'elle[14].

Il donne ensuite à son frère puîné des instructions très strictes sur la répartition équitable des vivres, dont il aura l'entière responsabilité, pour éviter gaspillage et prévarication :

> […] s'occuper des provisions et vivres, aussi bien en distribuant ceux qui se trouveront ici qu'en faisant en sorte de les avoir par troc auprès des Indiens ou par d'autres formes convenables […][15].

Il ajoute sur un ton plus comminatoire :

> Et lesdits vivres échangés ainsi que les autres qui se trouvent ici, ne doivent pas être distribués, partiellement ou totalement, sans votre ordre et commandement […][16].

Colomb charge son frère de nommer des officiers de justice pour ces contrôles et éventuellement de les remplacer en cas de maladie ou de malversations dont ils se seraient rendus coupables. Échaudé par les événements passés et les attitudes rebelles de Margarit et du frère Boyl, il recommande à tous les officiers de justice l'obéissance sans faille à Bartolomé, un autre lui-même, sous peine de châtiments. Avant de le remettre à son frère, l'Amiral fait authentifier cet acte par le notaire et greffier d'Isabela, un certain Rodrigo Pérez. Colomb prépare sa succession, sans illusion sur la manière dont il va être accueilli en Espagne.

Le 10 mars 1496, Colomb prend la mer et s'attarde encore pendant un mois dans d'autres îles à la recherche de l'or, et cela d'autant plus que les vents sont très favorables. En passant par Marie-Galante et la Guadeloupe, les navigateurs font provision de manioc et de fruits. Le 10 avril, sur la plage de Martinino, ce n'est pas du métal précieux qu'ils trouvent mais des

femmes armées d’arcs et de flèches. Colomb, toujours hanté par le mythe des Amazones et de « l’île aux femmes » dont lui ont parlé des Indiens, croit qu’il vient d’en trouver l’emplacement, alors qu’il s’agit bien de la Guadeloupe — et non de la Martinique.

Le 17 avril, l’Amiral et ses hommes, encore sur ces rivages, font débarquer quelques captifs caribes qui servent d’interprètes auprès de ces nouvelles « Amazones » pour en obtenir du pain et du manioc avant la traversée.

Le 20 avril, les navires amorcent leur retour par un temps toujours calme qui ralentit leur allure. Ils couvrent la distance en cinq semaines. Le 8 juin, ils doublent le cap Saint-Vincent au Portugal, et parviennent à Cadix le 11. Étrange coïncidence : le même jour, Peralonso Niño, qui avait effectué le premier voyage avec l’Amiral, quitte le port avec deux navires en direction des Indes, profitant pour son propre compte des enseignements de son ancien capitaine.

De Cadix, Colomb se rend à Séville. Au cours du défilé dans la ville, la foule applaudit le cacique Caonabo et sa famille, notamment son frère qui arbore un collier aussi lourd que six cents pièces de monnaie castillane. Les ornements des autres Indiens frappent également le public, en particulier des couronnes et des masques, dont un « avec des yeux en or aussi larges que des tasses d’argent, pesant chacun un demi-marc[17] ».

Après cet accueil triomphal, la lettre des Rois Catholiques donne à Christophe Colomb une impression beaucoup plus mitigée. Ses anciens compagnons l’ont de toute évidence dénigré auprès des souverains. Colomb, fatigué, se renferme chez lui pour ruminer sa rancune, d’autant plus que des cris hostiles à son encontre ont succédé à la première réception chaleureuse. Quant aux nouvelles qui lui parviennent d’Isabela, elles ne contribuent guère à lui redonner courage.

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. IX, « Lettre aux Rois Catholiques », p. 316.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 322.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 323.
6. *Ibid.*, p. 325.
7. *Ibid.*, p. 326.
8. *Ibid.*, p. 327.
9. *Ibid.*, p. 331.

10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. B. de Las Casas, *op. cit.*
13. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, doc. X : « Nomination comme lieutenant du gouverneur de D. Bartolomé Colón », p. 333.
14. *Ibid*., p. 334.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. Voir J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 201.

Bartolomé Colomb à Isabela. Installation à Saint-Domingue. Préparation du troisième voyage

Aussitôt son frère parti, Bartolomé Colomb prend la relève pour améliorer les installations d'Isabela et continuer l'œuvre d'exploitation des richesses et de colonisation entreprise par l'Amiral.

Préoccupé avant tout par des questions de sécurité, Colomb édifie au cœur de la ville une nouvelle citadelle appelée « La Dorada » (la Dorée) dont le nom se justifie par la présence du métal précieux :

> […] dans la terre que l'on portait pour construire les murs, les compagnons et les maçons trouvaient de l'or en la tassant[1].

L'*Adelantado* reste sur les lieux environ trois mois pour surveiller le lavage du sable et le ramassage du métal précieux. Attendant des secours qui n'arrivent pas, il abandonne son travail. Force lui est de constater que l'œuvre de colonisation, qui s'appuie sur une économie de conquête, est rendue difficile en raison d'un certain nombre d'inconvénients : plusieurs des hommes qui l'accompagnent sont des aventuriers qui ne demandent qu'à s'enrichir et à repartir pour l'Espagne où ils ont laissé leur famille. La dureté du climat comme l'existence d'une nature hostile et souvent impénétrable engendrent des maladies apparentées au paludisme et ne simplifient guère sa tâche.

Bartolomé Colomb a compris à ses dépens que la situation de la ville sur laquelle son frère avait fondé tant d'espoirs n'est pas idéale parce que trop éloignée des mines d'or et d'un accès peu commode. L'institution des *repartimientos* (lots de terre pour y faire travailler les Indiens) demande une présence européenne plus importante et donc l'arrivée de renforts qui se font attendre. Les médisances s'accumulent contre les frères Colomb, accusés d'avoir trop exigé des Indiens et de leur avoir fait creuser les berges des fleuves pour un résultat des plus médiocres : la récolte d'or est faible et de peu de valeur.

À tous ces inconvénients s’ajoutent les affrontements de plus en plus fréquents avec des Indiens de mieux en mieux organisés. Lors d’une de ces révoltes, Bartolomé Colomb finit par capturer plusieurs caciques, alliés contre les Espagnols, pour les conduire au fort de La Conception et les faire mettre à mort. C’est un fait : l’Amiral se montre nettement plus expéditif que son frère en matière de répression.

Le frère puîné de Colomb se voit rapidement dans l’obligation d’abandonner Isabela pour Saint-Domingue sur la côte méridionale, « plus rapprochée des mines d’or[2] ».

Après une exploration préalable, il constate que le nouveau site va permettre une installation durable : embouchures de fleuves plus larges, vastes baies, or en quantité et en qualité, meilleur accès à l’intérieur des terres. Il fait donc édifier un premier fort, celui de San Cristóbal, qui tient son nom du saint patron de son frère Christophe. Puis, à l’abri de ce bastion, méthodiquement, il élève les premières maisons de Saint-Domingue. Le sol paraît plus fertile que celui de la région d’Isabela, car l’un des principaux fleuves, l’Ozanam, fournit des eaux salubres et des poissons savoureux en quantité…

Comme son frère, lors de ses découvertes, Bartolomé s’émerveille de l’aspect paradisiaque de ce paysage :

> Les arbres, souvent, inclinaient sur les têtes des Espagnols, leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits[3].

Il s’agit donc désormais de peupler Saint-Domingue en y faisant transférer certains habitants d’Isabela, les plus valides, car, lors du retour de Bartolomé dans la ville, selon le témoignage du chroniqueur Pietro Martír d’Anghiera, trois cents sont déjà morts, la plupart de la malaria, les survivants malades ont été déplacés dans des lieux plus montagneux et plus sains de l’intérieur, dans des villages protégés par des forteresses : Santa Catalina, San Diego, La Conception — toutes récentes et construites sur ordre de l’Amiral.

Il est aussi nécessaire de déplacer des artisans pour l’édification de la nouvelle ville de Saint-Domingue : des charpentiers, des marins, etc. Malheureusement, l’entreprise de Bartolomé Colomb, qui avait débuté sous les meilleurs auspices, va bientôt être contrecarrée par une révolte dirigée par un certain Roldán. Les fils de Colomb, beaucoup moins doués que leur père, s’aperçoivent vite des difficultés à gouverner un pays tout neuf, sans

pouvoir s’appuyer sur des précédents. Eux qui jugeaient leur père trop autoritaire comprennent vite qu’il a eu raison.

Christophe Colomb, de son côté, doit attendre la fin d’octobre 1496 pour être convoqué par les Rois Catholiques et envisager avec eux un troisième voyage. Malgré les accusations portées contre lui, il reçoit des souverains espagnols un accueil plus cordial que prévu. Afin de se concilier leur soutien en vue du prochain voyage, il leur apporte de nombreux présents : outre l’or, des bijoux, des parures, des animaux, des fruits tropicaux, mais aussi des esclaves, destinés à être vendus sur les marchés d’Andalousie.

Sans perdre de temps, l’Amiral se paie d’audace en leur demandant les moyens nécessaires au financement d’une nouvelle expédition. Cette précipitation de Colomb n’est pas seulement due à son impatience de continuer son œuvre, mais à la crainte que d’autres marins ne profitent de son expérience, de ses découvertes et de ses explorations pour les utiliser à leur propre compte. Cette crainte, comme un futur proche va le prouver, était totalement justifiée.

Colomb rappelle à ses souverains, documents à l’appui, les promesses qui lui ont été faites au cours de ces deux dernières années. À ses yeux, ceux-ci n’ont pas respecté la clause d’exclusivité qu’ils lui avaient accordée lors des « Capitulations de Santa Fe » en 1492, et ont donné l’autorisation à d’autres navigateurs de procéder à des découvertes et explorations. Christophe Colomb rappelle qu’il s’en était plaint dans une lettre du 15 avril 1495. Les rois avaient quelque peu modifié leur position le 2 juin de l’année suivante, en confirmant à l’Amiral les privilèges concédés avant le premier voyage et en lui accordant une participation du dixième de tout ce qu’il acquerrait aux Indes. En outre, les frais relatifs à ce dixième ne seraient pas à la charge de Colomb lui-même mais de la Couronne.

Le 22 juillet 1496, les souverains entérinaient le titre d’*Adelantado* attribué par Colomb à son frère Bartolomé. Ces deux cédules ne pouvaient que prouver la confiance qu’ils gardaient en l’Amiral. Colomb, et c’est la marque de sa vive intelligence, a réussi à « retourner » les souverains catholiques en sa faveur. Il a su argumenter, s’opposer à eux avec dignité et leur montrer qu’ils n’avaient pas toujours tenu parole. On peut admirer son courage qui va se révéler payant. Pourtant, Colomb devait attendre plus d’un an avant que ce voyage n’ait lieu, et cela pour des raisons essentiellement matérielles. En effet, le manque de bateaux allait se faire

sentir, ainsi que celui d'hommes prêts à se rendre aux Indes, qu'il s'agisse de marins, de soldats ou même de paysans.

Pendant ce laps de temps donc, comme le redoute Colomb, d'autres navigateurs tirent avantage de son expérience pour s'aventurer vers de nouveaux rivages. Tel est le cas d'Amerigo Vespucci, dont le nom a été plus tard retenu, au détriment de celui de l'Amiral, pour désigner les terres découvertes. Le Florentin mathématicien et cosmographe navigue entre mai 1497 et octobre 1498 au large du Honduras qu'il découvre et dont il longe les côtes en direction du nord, c'est-à-dire du Yucatán puis du Mexique.

Dans le même temps, en juillet 1497, le Portugais Vasco de Gama, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, remonte la côte orientale de l'Afrique par le Mozambique pour se rendre à Calicut…

Au printemps 1497, une flotte, envoyée par Bartolomé Colomb, ramène de nombreux captifs en Espagne, qui sont vendus en Andalousie à raison de 6000 à 9000 maravédis chacun. Mais il faut que Christophe prenne la relève pour consolider l'œuvre de son frère : explorer et exploiter de nouvelles terres.

Christophe Colomb obtient la licence royale tant attendue en avril 1497 pour le voyage d'exploration à Hispaniola : huit navires sont prévus ainsi que la somme de 8 millions de maravédis dont 4 destinés aux frais d'armement et d'approvisionnement et 2 pour les soldes des hommes. Ce montant est bien vite ramené à un peu plus de 4 millions. Les raisons de cette réduction notable sont au nombre de deux : d'une part, les Rois Catholiques sont engagés dans une guerre en Italie fort coûteuse ; et d'autre part, et c'est là le plus grave aux yeux de Colomb, les souverains sont très irrités par les prétendues exigences des deux frères — du moins est-ce ce qu'ont laissé croire aux souverains les mauvaises langues qui veulent se venger d'eux… Ils n'ont probablement pas tort. Car l'œuvre des deux fils de Colomb est médiocre. Il leur manque l'incontestable charisme de leur père.

Le 3 avril 1497, il est convenu que Christophe Colomb s'occupe de recruter trois cents hommes à la solde de la Couronne, et cinquante pour son propre compte. La répartition en catégories et professions est établie minutieusement : quarante combattants recrutés dans la moyenne noblesse, parmi des hidalgos et des écuyers, vingt hommes de métier et artisans qui toucheront 30 maravédis par jour, trente hommes de bord, vingt mineurs

spécialisés dans la récolte de l'or, cent fantassins armés qui constitueront un bataillon rétribué à 20 maravédis par jour.

Les cinquante fermiers et les dix jardiniers prévus pour ce qui devient une entreprise de colonisation doivent toucher la somme importante de 600 maravédis par jour. Il est également stipulé que le pardon sera accordé à tout criminel qui acceptera d'accompagner la flotte, à condition que ce dernier s'engage à rester dans la flottille un certain temps qui sera proportionnel à la faute commise.

Mais il est bien entendu que cette mesure d'élargissement ne s'applique pas aux coupables d'hérésie, de lèse-majesté, d'assassinat, de trahison, de sodomie. Si des délinquants avaient réussi à s'embarquer clandestinement lors du premier voyage, pour ce nouveau périple ceux-ci ont besoin d'une autorisation officielle.

Le 23 avril, comme pour compenser les déconvenues qu'a subies le navigateur génois et les médisances dont il a été l'objet, les Rois Catholiques honorent Colomb et les siens en autorisant l'Amiral à fonder un majorat, avant de lui donner leurs instructions concernant un troisième voyage. La concession du majorat permet à Christophe Colomb de constituer un héritage en faveur de son fils aîné, et d'assurer ainsi la postérité de son lignage.

C'est une façon pour les Rois Catholiques de l'anoblir. Bien que cette autorisation soit attribuée à l'Amiral comme s'il était sujet espagnol, le récipiendaire jouit d'un statut qui tient compte de son origine. Le texte stipule en effet que Colomb doit conserver la citoyenneté génoise pour que sa ville soit honorée et que ses héritiers puissent aider un membre ou plusieurs de sa famille restés à Gênes, et garder une maison dans la cité. Colomb en ressent une légitime fierté. Lui, le fils d'un drapier, le voilà passé du côté de la noblesse. Il s'agit d'une promotion inespérée qui compense largement les avanies qu'il a subies.

Il est aussi précisé dans le document qu'un homme du même nom peut également « acheter des parts de la dette publique pour faire diminuer le poids des taxes qui frappent les pauvres gens de cette cité[4] ». Colomb souhaite qu'une partie de sa fortune acquise aux Indes occidentales soit placée dans l'établissement bancaire génois de la Casa de San Giorgio en vue d'une entreprise qui lui tient à cœur autant que celle des Amériques : la reconquête de Jérusalem.

Cette reconquête montre à quel point Colomb est alors en phase avec les Rois Catholiques et combien, nous l'avons dit plus haut, il se sent le bras armé de Dieu pour non seulement convertir les indigènes, mais également chasser les infidèles. C'est une nouvelle expression de son messianisme.

Il y a là un vrai paradoxe entre le Colomb qui n'est jamais retourné voir sa famille depuis qu'il vogue sur la mer Océane, et celui qui garde une certaine fidélité à la ville de son enfance, au point de bien vouloir lui attribuer une partie de ses richesses. Mais il est vrai que les banquiers de sa ville ne lui épargnent pas leur aide.

Parmi les clauses relatives à l'expédition elle-même, les souverains espagnols, préoccupés par les désordres occasionnés par les femmes indiennes lors des deux voyages et séjours précédents aux Indes occidentales, souhaitent que parmi les trois cents personnes prévues pour le troisième voyage s'embarquent trente femmes européennes.

Cette décision manifeste la volonté royale d'installer dans les terres découvertes soit des familles déjà constituées au départ, soit des femmes seules susceptibles d'en fonder de nouvelles. Une telle solution aurait l'avantage de fixer les hommes établis sur ces terres et de leur donner des cadres sociaux. Colomb apparaît non seulement comme un explorateur de génie, mais encore comme un gestionnaire efficace des terres et des richesses dont il fait don à l'Espagne. Il connaît aussi bien le droit que l'administration et les finances. Il est capable de tout régenter. Il est devenu un véritable vice-roi.

Colomb, au fur et à mesure que les mois de cette année 1497 passent, accumule les mémoires adressés aux souverains et les démarches locales. C'est ainsi qu'en juillet, préoccupé par le non-respect par le Portugal dans ses entreprises nautiques de la ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI, Colomb en rappelle les clauses dans le mémoire dit de « *La Mejorada* ».

Depuis les dispositions papales, Manuel Ier a succédé à Jean II au Portugal, et le nouveau souverain se sert de pilotes au service du Génois lors des premiers voyages, pour leur faire emprunter le chemin dévolu aux Espagnols. Les Rois Catholiques sont priés de bien vouloir confirmer la ligne de démarcation enfreinte continuellement par les Portugais.

Le différend entre les deux pays ne porte que sur les possessions situées sur la mer Océane, en particulier depuis l'arrivée des Portugais au cap de Bonne-Espérance.

En octobre 1497, Christophe Colomb rédige un pouvoir destiné à un habitant de Séville, Jerónimo de Aguero, qui se trouve être le précepteur de ses deux fils, afin qu'en leur nom il puisse acquérir des droits sur les biens meubles et les possessions qu'il détient dans la ville. Cet acte est évidemment signé par un notaire de Séville.

À la fin de l'année, Colomb éprouve une certaine déconvenue à la suite de modifications des dispositions royales concernant le financement de la prochaine expédition : les 6 millions de maravédis promis sont réduits de moitié, et vont être payés par échelonnements irréguliers. Par ailleurs, l'Amiral se voit dans l'obligation de souscrire un emprunt pour ses dépenses personnelles à des banquiers génois présents sur la place de Séville.

L'année 1498 s'ouvre pour lui sous des auspices difficiles. Jusqu'au départ de la flotte le 12 mai, elle est jalonnée par des contrats et échanges épistolaires entre l'Amiral et Juan de Fonseca, mandaté par les Rois Catholiques, on l'a vu, pour l'organisation de l'expédition.

C'est ainsi que, le 1er janvier 1498, le conseiller des Rois Catholiques et Christophe Colomb concluent à Séville un accord avec un certain Antón Marino et son épouse, relatif au transport de vivres et fournitures aux îles des Indes. Les clauses en sont minutieusement formulées. Antón Marino est chargé d'acheter viande, vin et vivres avec l'argent fourni par Fonseca et l'Amiral, de transporter ces marchandises à ses frais, de les vendre ou de les donner moyennant salaire à des personnes préposées au service du roi se trouvant déjà sur place.

Pour le chargement et le transport de l'alimentation et des vêtements, le même Antón Marino trouvera des « personnes roturières ayant du crédit à qui il donnera des maravédis[5] ». Une clause fixe à l'avance le prix de vente de certaines denrées : 8 maravédis pour une livre de lard et viande salée, 15 maravédis pour un pot servant à la vente de vivres ou de vins.

Pour les autres provisions de bouche et de légumes, le prix en sera évalué par l'Amiral ou son lieutenant. Les maravédis reçus pour ces ventes doivent être versés au trésorier des Indes. Il faut aussi tenir compte des risques encourus lors de la navigation en mer. Ce sont les rois qui les assumeront, en particulier le vol ou les destructions des fûts de vin pillés par les corsaires.

Antón Marino engage sa responsabilité pour les maravédis reçus et employés à l'alimentation, vin, poisson, et autres denrées qu'il vendra à ses

risques et frais. En cas de rupture ou modification de contrat, une des parties devra verser à l'autre la somme de 1 000 castillans d'or. Les contractants Marino et son épouse débourseront comme garantie la somme de 150 000 maravédis. En cas de non-acquittement, la justice sera rétablie par les personnes compétentes en ce domaine.

En date du 17 janvier 1498, Christophe Colomb reconnaît avoir reçu des Rois Catholiques 2 millions de maravédis à destination de Juan de Fonseca, pour les dépenses des Indes, et indique la répartition de différentes sommes entre les frais engagés pour les navires, et un fret de 32 tonnes de vin. Colomb enverra 150 000 maravédis aux Indes et plus de 350 000 autres destinés aux salaires et à la nourriture des gens sur place.

Si le départ de Colomb est prévu pour le 30 mai, il lui faut envoyer dès le 23 janvier deux navires dûment armés, commandés par Pedro Fernández Coronel, porteur d'instructions pour les colons d'Hispaniola. Or l'Amiral a été obligé d'adresser en toute hâte, peu avant cette date, une lettre à Fonseca afin de lui réclamer de l'argent pour les hommes des équipages qui vont le précéder aux Indes, et pour les salaires de ceux qui sont sur place. Jamais Colomb ne baisse les bras devant les embûches, les trahisons, les hésitations des souverains à son égard. Il est toujours aussi déterminé à poursuivre sa tâche envers et contre tout. Il est toujours aussi fermement habité par l'idée que sa mission lui vient de Dieu.

On suppose que cette demande a été honorée par l'évêque de Badajoz, puisque les deux navires ont bien quitté Sanlúcar de Barrameda à la date prévue.

Resté à Séville, Christophe Colomb prend soin de confirmer les clauses de son majorat en date du 22 février : il est prévu que les fonctions de gouverneur et vice-roi assumées par l'Amiral passeront à sa disparition à son fils aîné légitime Diego. Colomb rappelle aussi que le huitième des richesses doit lui revenir, tout comme la huitième partie des terres. De cette huitième partie il constituera les revenus pour son fils. Si ce dernier meurt sans descendance, l'héritage et les titres passeront au deuxième fils de Christophe Colomb, Fernando, et au cas où ce dernier n'aurait pas d'enfant, le parent le plus proche obtiendrait le majorat à condition qu'il porte le nom de Colomb. Les femmes sont exclues du majorat, sauf absence d'homme dans la lignée, et dans ce cas-là « [il revient] à la femme la plus proche en légitimité et parenté de sang[6] ». Pour que ce privilège ne lui soit pas retiré, Colomb s'en remet à la justice des hommes, y compris à celle du pape.

Christophe Colomb envisage le long terme, conformément à son rêve de faire fructifier son argent pour aider l'entreprise contre Oran prévue par les Rois Catholiques. Il lui semble normal de contribuer à cette sorte de croisade, car il se sent redevable à l'égard des souverains de leur soutien constant depuis le premier voyage.

Il insiste aussi beaucoup sur l'œuvre religieuse à accomplir aux Indes occidentales : c'est ainsi qu'il pense financer dans l'île d'Hispaniola la construction de l'église Sainte-Marie-de-la-Conception, mais aussi d'un hôpital et d'une chapelle, où des messes seraient dites pour le repos de son âme, de celle de ses ancêtres et de ses descendants.

Il prévoit également, pour l'instruction religieuse des Indiens qui a été jusqu'alors assez négligée, de faire venir dans l'île d'Hispaniola quatre maîtres en théologie qui seraient rétribués sur les revenus de son majorat.

Cette générosité chez Colomb est liée à un rêve permanent, teinté de mysticisme. Il lui faut bien revenir à la réalité dans les mois qui précèdent le grand départ. Ainsi, le 26 avril 1498, dans un ordre de paiement à Ximeno de Briviesca, qu'il cosigne avec lui, il réclame pour les dépenses des Indes un prélèvement de 60000 maravédis sur une somme de 2 millions remis par les souverains à des banquiers italiens de Séville.

Trois jours plus tard, il adresse une lettre à son fils Diego dans laquelle il lui rappelle sa promesse : faire parvenir deux marcs d'or à la reine, à laquelle il doit tant.

En mai, Colomb envoie deux lettres au frère Gaspar de Gorricio, un de ses amis, moine chartreux du monastère de Las Cuevas à Séville, à qui il confie ses préoccupations accrues par l'imminence du départ. Le 12 mai, alors que Christophe Colomb se trouve déjà à Sanlúcar de Barrameda, sur l'estuaire du Guadalquivir, le port d'embarquement pour le troisième voyage, il avoue à son interlocuteur que le nombre et la dimension des navires dont il dispose sont trop réduits pour la quantité d'hommes et la cargaison. Il doit se procurer un autre bâtiment : « […] j'ai pris une nef de Biscaye qui transportera ce qui est en excédent jusqu'à l'île de Madère[7]… »

Lui qui avait acquis lors de ses précédents voyages une grande expérience des tempêtes se sentait fort préoccupé par l'allégement maximum de la cargaison. Il redoutait peut-être de même les attaques de corsaires consécutives à l'état de guerre entre la France et l'Espagne. Aussi demanda-t-il à son ami et destinataire de l'encourager face à ces risques par ses prières.

Le 28 mai, veille de son départ, il avoue à frère Gorricio avoir été retardé par la lourdeur des cargaisons : la nef de Biscaye n'a pas suffi, et il a dû fréter une caravelle à Palos. De plus, il attend que le vent soit favorable. Ses craintes relatives à la piraterie étaient fondées, et il raconte la prise par les Français d'un navire chargé de blé entre Palos et Lisbonne. S'il se dit bien équipé pour la navigation, il l'est beaucoup moins pour les armes dont il est privé, puisqu'il les a déjà envoyées avec les caravelles de Coronel.

Ce n'est que le 30 mai que les conditions climatiques sont propices au départ de la flotte des six navires avec trois cent trente personnes à bord. Ces cinq caravelles et une nef portent en outre matériel et outils nécessaires au travail dans les mines et aux champs.

L'appréhension de Colomb n'est pas totalement dissipée.

---

1. J. Heers, *Christophe Colomb, op. cit.*, p. 319.
2. *Ibid.*, p. 320.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. C. Colomb, *Œuvres complètes, op. cit.*, chap. XV : « Contrat de Christophe Colomb et de Fonseca avec Anton Marino », p. 353.
6. *Ibid*., chap. XV : « Institution d'un majorat », p. 362.
7. *Ibid*., chap. XV, « Lettre à Fray Gaspar de Gorricio », p. 373.

Le troisième voyage

Le 30 mai 1498, fête de la Sainte-Trinité, donc jour de bon augure pour Christophe Colomb, la flotte composée de six navires quitte le port de Sanlúcar de Barrameda. Poussée vers l'ouest par un vent favorable, elle prend la direction de Porto Santo près de Madère, que l'Amiral connaît bien, pour y avoir vécu avec son épouse, la fille du gouverneur de l'île.

Si Colomb préfère cet itinéraire à celui qui le conduit habituellement aux Canaries, c'est pour éviter les corsaires français qui sont à l'affût des navires. Mais une mauvaise surprise l'attend à son arrivée : après avoir été accueilli par des manifestations hostiles des habitants, il trouve un message pessimiste de son frère Bartolomé, resté à Hispaniola.

Les nouvelles des Indes occidentales ne sont pas bonnes, et il lui fait part de ses difficultés à faire régner l'ordre, notamment parmi des Indiens révoltés contre les excès des Espagnols. En cette journée du 7 juin 1498, Colomb prend le temps de s'approvisionner en bois, eau, et vin, puis fait route vers Funchal, capitale de Madère, où il est reçu chaleureusement. Il y demeure six jours pour compléter ses provisions d'eau et de bois.

Christophe Colomb dépêche trois vaisseaux sous le commandement de Pedro de Haraña, afin de porter secours à son frère, en attendant que lui-même parvienne à Hispaniola. Le 16 juin, il lève l'ancre en direction de l'île de la Gomera aux Canaries. Le 21, il double le cap de Hierro et décide, poussé par la curiosité, d'abandonner la moitié de sa flotte au commandement d'Alonso Carvajal.

Ce dernier doit prendre la route directe vers l'ouest avec trois navires, tandis que l'Amiral se dirigera vers le sud puis le sud-ouest, avec l'espoir chimérique d'atteindre un continent outre-Atlantique et d'explorer des terres équatoriales où, selon les savants, abondent l'or et d'autres richesses. Le 27 juin, l'Amiral atteint les îles du Cap-Vert qu'il commence à longer, et puis finit par éprouver une grande déception en constatant l'aridité de ces rivages. Malgré leur nom prometteur, il n'y a ici ni eau ni végétation…

Le grand calme et la chaleur accablante contraignent bientôt la flotte à abandonner la route du sud-ouest, alors qu'elle se trouve sur la latitude de la Sierra Leone. Le mois de juillet est bien avancé, et l'Amiral a perdu beaucoup de temps à tenter de regagner les Canaries afin de reprendre la route habituelle. Le manque de vivres et d'eau se fait sentir. Cette aventure, dans laquelle il a entraîné ses hommes, aurait pu engendrer des impatiences, et fomenter des mouvements de révolte, comme ce fut le cas lors du premier voyage.

Heureusement, il n'en est rien. Il a accumulé, depuis lors, beaucoup d'expériences. Il sait, comme tous les grands chefs, allier autorité et compréhension, art du dialogue, réflexion. Après avoir navigué vers l'ouest pendant quelques jours, il met le cap plus au nord, espérant aller vers des terres déjà reconnues en 1493. Le 31 juillet 1498, la côte est en vue : une petite baie dominée par trois montagnes. Colomb lui donne le nom de « Trinidad » (Trinité), pensant toujours avoir atteint un continent, car l'Amiral continue à être obsédé par ses lectures. Il est toujours incapable d'imaginer un continent entre la Chine, l'Inde et l'Europe. Ses connaissances livresques ont étouffé son imagination et son tempérament initial de visionnaire. À ses yeux, l'océan Pacifique n'existe pas.

C'est le moment de faire aborder la flotte à la pointe sud est de l'île, qui est proche du Venezuela :

> Les équipages ayant rendu grâce à Dieu, en chantant le *Salve Domine*, et en disant les oraisons par lesquelles les marins ont coutume de manifester pieusement leur joie, l'Amiral appela cette terre la Sainte-Trinité, non seulement parce qu'il s'était dit qu'il donnerait ce nom à la première terre qu'il découvrirait, mais encore parce que celle-ci s'était montrée à lui sous l'aspect de trois montagnes groupées[1].

En proie à son rêve de découverte, Colomb commence une exploration qui va occuper son temps et son esprit jusqu'au 11 août, et ne s'inquiète plus du sort de ses compagnons et de son frère laissés à Hispaniola, puisque la flotte d'Haraña doit leur porter secours.

Il constate dès le début la présence de fleuves, de villages aux différents points de mouillage, et le 2 août, il voit s'avancer vers les siens un canot assez grand avec à bord vingt-quatre hommes qu'il a tout le loisir d'observer : ce sont des gens « bien armés d'arcs, de flèches et de boucliers de bois[2] ». L'Amiral raconte qu'ils sont de belle prestance, au teint plus blanc que ceux qu'ils ont déjà rencontrés :

> Ils ont un corps harmonieux et les cheveux longs et plats coupés à la mode de Castille. Ils portent nouée autour de leur tête une étoffe de coton, tissée avec des motifs de différentes couleurs […] une autre étoffe semblable autour des reins les couvre en guise de caleçon[3].

Malgré les manifestations d'amitié des compagnons de Colomb, ces indigènes hésitent à s'approcher. L'Amiral essaie de les attirer en faisant monter quelques hommes sur le château de poupe de son vaisseau, et en les faisant frapper sur un tambourin, en guise de fête. Mais leur réaction est franchement hostile, et Colomb sort les arbalètes pour répondre aux flèches qui viennent d'être lancées.

Le pilote d'une autre caravelle tente une nouvelle fois de séduire les Indiens en faisant mine d'offrir une « casaque et un bonnet à un homme qui semble être leur chef[4] ». À l'instant où il s'approche, les indigènes reculent puis s'enfuient.

Pendant ce temps Christophe Colomb observe le paysage, repère une embouchure séparant l'île de la Trinité d'un autre site, mais la force des courants l'incite à sonder les fonds avec attention et à naviguer prudemment, car les rivages deviennent peu sûrs. Un beau jour, une vague énorme manque de submerger les bateaux. Ces parages maudits reçoivent donc des noms indiquant les dangers auxquels ils exposent les navires qui s'y aventurent : « Roche du Serpent » et « Bouches du Dragon », toutes eaux bouillonnantes et redoutables.

Puis Colomb se hâte de quitter ces rivages menaçants pour gagner la côte de Paria (proche de Panamá), qu'il prend pour une île, et avise un lieu plaisant qu'il nomme « Gracia » (Grâce). L'eau douce y coule en abondance et les Indiens, nettement moins sauvages que les Caribes, lui apportent pain, maïs, fruits, boissons. Ceux-ci l'entraînent vers la pointe de l'Aiguille ; un vrai paradis ! Colomb se montre enchanté de voir arriver d'autres Indiens en grand nombre, qui « portaient au cou des plaques d'or et certains avaient des perles autour des bras[5] ». Ils lui remettent ainsi qu'à ses hommes des perles en quantité. Après avoir donné à ce lieu le nom de golfe des Perles, l'Amiral poursuit sa route et, le 15 août, découvre les îles de Margarita et Cubagua où les Indiens pêchent ces joyaux.

Les habitants réservent aux navigateurs un accueil chaleureux dans leurs maisons, les invitant à entrer dans leurs habitations, leur offrant des fruits et du vin blanc ou rouge, « mais qui n'était pas fait avec des raisins[6] », du maïs, et donne à l'Amiral une perle de très grande valeur.

Mais Colomb ne poursuit pas plus avant son exploration : une maladie affecte ses yeux, fatigués par les observations continuelles propres à la navigation, les équipages sont exténués, les provisions commencent à manquer. Il décide alors de rallier la côte d'Hispaniola en direction de Saint-Domingue où s'est établi Bartolomé, après les déboires essuyés à Isabela.

Il y parvient le 31 août 1498, et y rédige le récit de ce périple, en insistant sur la découverte de la terre ferme :

> Je crois qu'il s'agit là d'un grand continent jusqu'à présent inconnu, car de grandes masses d'eau douce s'agitent à proximité[7]…

Il retrouve Bartolomé, qui vient de subir cet été-là les assauts simultanés des Indiens et des Espagnols. L'*Adelantado* a dû organiser une expédition punitive dans la province de Jaragua contre le cacique Beheccio et sa sœur, veuve de Caonabo. Guarionex, un autre chef indien, a lui aussi fomenté une première insurrection qui a été maîtrisée rapidement et avec une douceur relative.

Quant à un certain Francisco Roldán, qui avait été un des pilotes du premier voyage de Colomb et avait toute la confiance de l'Amiral, au point qu'il avait reçu le titre et les fonctions d'*Alcalde Mayor* de l'île, exploitant à la fois les mouvements des Indiens et le mécontentement des premiers colons d'Hispaniola, il a organisé à son tour un soulèvement contre l'*Adelantado* :

> Ce Roldán avait réussi à les convaincre de s'unir à lui en leur promettant qu'ils n'auraient plus à travailler et seraient tout à fait libres. Il leur disait dans le même temps qu'ils auraient quantité de vivres et autant de femmes qu'il leur plairait[8].

À partir du 31 août, éclate la rébellion ouverte de Roldán et de complices comme Adrián Mújica, Diego de Escobar et Pedro de Valdivielso, qui ne sera réduite qu'au bout d'un an.

Le premier soin de Colomb, aussitôt arrivé à Hispaniola, consiste donc à tenter une conciliation en échangeant des correspondances avec le félon Roldán, pour ne pas compromettre l'œuvre de colonisation qui est en marche à Saint-Domingue.

Le 20 octobre, il lui fait parvenir une lettre répondant à sa demande de retour en Castille. Colomb évoque les informations le concernant, que lui ont communiquées ses deux frères Bartolomé et Diego. Habilement, il minimise la gravité de la situation créée par Roldán, et l'invite à venir le

rencontrer, afin qu'il lui rende compte de la mission qui fut la sienne alors qu'il était absent :

> [T]out le monde me dit d'une seule voix qu'en raison de certains différends qu'il y avait ici, vous attendiez pour cela ma venue comme le salut de votre âme[9].

Puis il rappelle à Roldán les services qu'il lui doit, assurant qu'il se refuse à croire les méchancetés colportées sur son compte. Il ajoute que de toute façon il n'a pas de navires à sa disposition, les derniers ayant en effet levé l'ancre le 18 octobre en direction de l'Espagne.

Cette lettre, qui apparemment n'a pas reçu de réponse, est suivie d'un sauf-conduit adressé par Colomb au même Francisco Roldán en date du 26 octobre. Le document rappelle également les conflits survenus en l'absence de l'Amiral, et réclame la présence et les explications de l'*Alcalde Mayor*, qui pourra ensuite « rester ou repartir pour Bonao où il se trouve présentement, et il ne sera ni offensé ni importuné en quoi que ce soit dans sa personne ni dans celle de ceux qui l'accompagneront pendant ce temps[10] ».

Mais le rebelle refuse d'obtempérer. Lui et ses complices s'approprient indûment terres, femmes, provisions, bétail. C'est une rébellion ouverte.

Christophe Colomb, pragmatique, fait le compte de ceux — ses deux frères exceptés — qui lui sont restés fidèles dans l'île. Parmi eux, Miguel Ballester, gouverneur de la forteresse de La Conception, Sánchez Carvajal, qui commandait les trois caravelles envoyées en renfort depuis les Canaries au début de ce troisième voyage, et qui ont été mises à sac par Roldán. Il peut compter aussi sur l'appui de son majordome Diego de Salamanca, sur Pedro Hernández Coronel, un Aragonais qui lui a toujours témoigné sa loyauté.

Colomb, le temporisateur, a réussi à déjouer révoltes et complots dont celui de Roldán et a fait preuve d'un sens diplomatique remarquable. Mais sa carrière se joue surtout en Espagne. Il le sait. Et lorsqu'il s'éloigne de ce pays, les mauvaises langues vont bon train pour le desservir auprès de ses souverains.

---

1. F. Colomb, *Colomb raconté par son fils*, *op. cit.*, p. 175.
2. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. XXIV : « Lettre aux Rois Catholiques sur le troisième voyage », p. 380-381.
3. *Ibid.*, p. 381.

4. *Ibid*.
5. *Ibid*., p. 383.
6. *Ibid*.
7. *Ibid*., p. 418 (version transcrite par Las Casas).
8. *Ibid*., p. 419.
9. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. XXXII, « Lettre à Francisco Roldán », p. 451.
10. *Ibid*., chap. XXXIII : « Sauf-conduit à Francisco Roldán », p. 453.

Les différends de Colomb avec le pouvoir royal. Coloniser Saint-Domingue

L’année 1499 commence mal pour Colomb, exposé aux rébellions à Hispaniola et aux rumeurs malfaisantes que répandent ainsi sur son compte ses premiers compagnons auprès des Rois Catholiques.

En mai, il n’a toujours pas réussi à désamorcer l’opposition contre lui. Dans un récit daté du printemps, il explique tout le déroulement de l’« affaire Roldán ». Dans un premier temps, l’Amiral cherche à éloigner le rebelle et ses partisans en les envoyant explorer la partie ouest de l’île, mais ses ordres ne sont guère respectés :

> Il est là avec ses navires et chaque jour ils m’attaquent et m’offensent[1].

Au passage, il insiste longuement sur leur convoitise de l’or, des épices, des plantes médicinales qui les avaient incités à participer aux expéditions. Et pourtant Colomb ne trouve rien à se reprocher : il affirme les avoir prévenus, avant le départ, des épreuves qui les attendaient. Ces aventuriers déçus ne cherchant plus désormais qu’à regagner l’Espagne les poches pleines, alors que Colomb a une vision plus large, un vrai projet : après la découverte de ces terres inconnues, il veut en entreprendre la conquête, puis les exploiter. Son projet est politique et économique — et religieux car lié à l’évangélisation des Indiens.

Les rebelles reprochent à l’Amiral de leur avoir recommandé de pénétrer dans l’intérieur des terres, toujours en ordre dispersé, en raison des attaques fréquentes des Indiens. Ils se plaignent aussi des mauvaises conditions climatiques auxquelles ils doivent faire face ! Colomb leur oppose la salubrité et la fertilité des lieux, ainsi que la variété et l’abondance des vivres. Il ne voit pas dans ces récriminations un simple mouvement d’humeur, pour lui il s’agit d’un véritable soulèvement, d’une sédition. La durée même de cette révolte est une preuve supplémentaire de son importance :

> Roldán, qui bat la campagne depuis plus d'un an déjà avec 120 personnes qui emmènent avec eux plus de cinq cents Indiens qui les servent et les fournissent tous très abondamment[2]…

L'Amiral argumente, point après point, et ne veut rien lâcher. Aussi revient-il sur cette fausse accusation selon laquelle il aurait volé le bétail aux gens qu'il avait amenés d'Espagne, et ajoute avec logique :

> […] mais comme c'étaient des personnes qui voulaient rentrer en Castille et qu'elles les tuaient [le bétail], je le leur défends afin que ces animaux se multiplient[3]…

Toutes ces calomnies, d'après Colomb, ne visent qu'à le déconsidérer à la cour. Et, comme souvent, il accuse ses ennemis d'être des Juifs convertis :

> Contre toute justice, ils m'accusent de tout cela, comme je l'ai dit, et tout cela c'est pour que Vos Altesses me haïssent, moi et cette entreprise ; ce n'aurait pas été pire si l'auteur de cette découverte avait été Juif converti, parce que les convertis sont les ennemis de la prospérité de Vos Altesses et des Chrétiens ; mais ils m'assurèrent cette renommée et firent en sorte que tout soit ruiné ; alors que ceux qui suivent ce Roldán, qui maintenant me fait la guerre, on me dit que la plupart le sont[4].

Enfin, dans un fragment de lettre écrite aux Rois Catholiques, Colomb expose les raisons pour lesquelles il a dû signer avec le chef des révoltés un accord contre son gré :

> [L]edit Roldán ne voulait pas qu'il y fût mentionné qu'il disait avoir un supérieur, il se souleva avec tous les autres, en disant qu'il ferait pendre tous les gens qui se trouvaient à terre s'ils n'embarquaient pas aussitôt, raison pour laquelle je dus signer ladite convention[5].

Les justifications alléguées par Colomb n'empêchent pas les plaintes contre lui de parvenir aux oreilles des souverains, et incitent ceux qui sont restés aux Indes à poursuivre leur rébellion et à jeter le discrédit sur l'œuvre de l'Amiral. Il ne perd pas pour autant courage et pense à sa descendance, conforté il est vrai par l'institution de son récent majorat.

Se trouvant au fort de La Conception, il répond au vœu de son fils aîné de résider à Hispaniola. Dans une lettre datée du 21 mai 1499, il communique cette information, au nom du roi, à l'un de ses fidèles, Miguel Ballester — qui est *Alcalde*, c'est-à-dire gouverneur militaire de La Conception.

Diego lui a recommandé en effet de faire « marquer des terres, afin d'y construire des maisons et autres choses pour y demeurer et planter des arbres, faire des jardins […] et que pour cela il avait également besoin de

terres à blé[6] ». L'Amiral énumère à Ballester les terres qui pourraient devenir propriétés de son fils :

> [C]es terres et ces eaux qui sont dans la zone de ladite forteresse et près de celle-ci, qui doit être déplacée où je l'ai indiqué, du côté nord-est, où j'ai signalé qu'il fallait faire […] le monastère[7]…

Ce projet exposé par Colomb donne une idée de sa façon de concevoir la structure d'une colonie : une exploitation des richesses, et des demeures appropriées, à l'abri d'une protection militaire et d'un édifice religieux qui témoigne de l'importance accordée à l'œuvre d'évangélisation. Mais dans la même missive, l'Amiral insiste sur les délimitations précises de ces propriétés, ne craignant pas d'empiéter sur des domaines de caciques indiens situés à proximité de sources et de fleuves.

C'est à son destinataire qu'il remet le pouvoir d'établir ces limites, pensant sans doute que ses fonctions militaires lui permettront de négocier avec avantage, en étant en position de force, avec les caciques indiens. Dans le même temps, il attribue ces fragments de terres à Miguel Ballester, qui pourra déjà, en attendant la venue de Diego Colomb, les mettre en valeur et commencer à y édifier des constructions.

Colomb s'efforce donc de ne pas se laisser impressionner par les mouvements de révolte et s'emploie à continuer l'œuvre de son frère Bartolomé commencée à Saint-Domingue. En Espagne, le dialogue n'est pas rompu avec les Rois Catholiques, qui répondent aux demandes de l'Amiral. Le 3 août 1499, les Rois Catholiques concèdent un privilège à un certain Pedro de Salcedo pour approvisionner l'île Espagnole en savon. Les conditions en sont strictes et précisées en ces termes :

> La quantité qu'il lui semblera bon d'approvisionner, fournir et ravitailler lesdits résidents et habitants, de la vendre ou faire vendre pas au-delà du prix qu'il vaut maintenant, et défendant fermement que toute autre personne apporte dudit savon à l'île Espagnole[8]…

C'est à l'Amiral que revient le soin de veiller au respect de cette licence et de sévir en cas d'infraction. Les 3000 maravédis obtenus sur chaque vente doivent être utilisés pour « réparer les murailles de la ville de Saint-Domingue[9] » tandis que 10000 maravédis sont destinés « aux travaux de l'église de ladite ville et du port de Saint-Domingue[10] ».

Colomb semble avoir momentanément oublié ses déconvenues pour se consacrer totalement au développement de la ville de Saint-Domingue. Il faut compenser au plus vite le désastre de l'abandon d'Isabela.

En septembre, avec la bénédiction de Ferdinand et Isabelle, et probablement d'abord celle de Fonseca dont les différends avec Colomb sont alors bien connus, une flotte commandée par Hojeda parvient « au port où il y a le bois brésil[11] », ce bois précieux si apprécié par le Découvreur. Dans un fragment de lettre aux Rois Catholiques, où Christophe Colomb signale à la hâte l'événement (cinq jours après qu'il s'est produit), il exprime les craintes que lui inspire une possible concurrence avec son ancien compagnon :

> Il pourrait bien charger du bois brésil avant qu'on ne pût le lui interdire. Et, comme lui, d'autres étrangers vont pouvoir le faire[12]…

Le fameux « bois brésil » utilisé pour les teintures est aussi convoité que les épices que Vasco de Gama a ramenées à Lisbonne en juillet 1499, après son périple au cap de Bonne-Espérance. D'aucuns pensent que la recherche de ce bois précieux sert de prétexte à Hojeda pour fomenter également des troubles à Saint-Domingue. En tout cas, il a obtenu ou s'est octroyé ce privilège, que Colomb considère comme le sien exclusif.

Et pourtant Hojeda, selon les rumeurs, plus aventurier que marin, avait fait partie de l'expédition de 1493 comme « serviteur du duc de Medinaceli[13] » et passait pour un « jeune homme très capable et de bon conseil[14] ».

Les craintes de Colomb vont se révéler exactes concernant l'infraction au monopole de navigation pour les Indes qui lui avait été accordé par les rois. Durant l'hiver 1499-1500, d'autres licences de navigation sont octroyées par les Rois Catholiques, après celle qui a été obtenue par Hojeda : une fois de plus, ce sont d'anciens compagnons de Colomb qui en bénéficient : Peralonso Niño et Vicente Yáñez Pinzón. Le premier se consacre à la recherche des perles, tandis que le second se prépare à explorer la côte est de l'Amérique du Sud, et ne va pas tarder pas à découvrir l'estuaire de l'Amazone.

Les plaintes contre l'Amiral ont produit leur effet, et c'est donc sans vergogne que Peralonso Niño, Vicente Yáñez Pinzón et Hojeda voguent sur la mer Océane en profitant de l'expérience de leur ancien commandant.

Au début de l'année 1500, Colomb montre aux Rois Catholiques qu'il n'est pas dupe de ce qu'ils pensent et fait allusion dans une lettre du 3 février à l'immense solitude qui est la sienne :

> [T]out le monde me laissait sans protection et pris dans une guerre avec les Indiens et avec de mauvais chrétiens, et alors que j'étais parvenu à une telle extrémité que, pour éviter la mort, j'abandonnais tout et m'en allais sur une fragile caravelle[15]…

Des plaintes il passe aux supplications, ce qui prouve que, malgré son abattement il n'a pas renoncé à poursuivre son entreprise : il est d'ailleurs caractéristique que, dans cette missive du 3 février, il assimile l'île d'Hispaniola où il se trouve à la mythique Ophir, où les nefs du roi Salomon allaient chercher l'or destiné à la construction des palais du souverain.

Colomb, tout homme d'action qu'il est, reste obsédé par ses lectures, tant religieuses que profanes. Avec une ténacité sans égale, il se permet de rappeler aux souverains les promesses faites en 1493 et de réclamer le commandement d'une nouvelle expédition « en [lui] confirmant leur promesse et en faisant davantage pour la conquête en leur royal nom[16]… »

La période des découvertes est dépassée, c'est pour cela que Colomb fait valoir à ses illustres interlocuteurs qu'il a l'avantage sur tous ses anciens compagnons qui essaient de lui confisquer ses privilèges. Il parle désormais, lui, de « conquête[17] », impliquant par ce terme non seulement une intervention militaire, mais encore une mise en valeur des territoires. C'est un changement profond de perspective.

Il leur rappelle ainsi « toutes les grâces qu'elles [leurs Altesses] lui ont accordées à Barcelone et ailleurs[18] », et pousse l'audace jusqu'à réclamer des droits parallèles à ceux qui étaient consentis à l'amiral de Castille, porteur d'un titre honorifique, et surtout des revenus équivalents, avec augmentation.

Envisageant avec impatience un prochain voyage sur lequel pour le moment les rois se montrent silencieux, Christophe Colomb lui donne une dimension mythique en le comparant à l'entreprise de Salomon :

> De même que le temple de Jérusalem a été édifié avec du bois et de l'or d'Ophir, il lui plaira que la Sainte Église soit restaurée avec les mêmes éléments et que le temple lui-même soit rebâti plus somptueusement qu'il ne l'était d'abord[19]…

L'Amiral espère que le double argument de la recherche matérielle des richesses sur les terres déjà découvertes et de la reconquête de Jérusalem associée à la conversion des indigènes va convaincre les monarques de la nécessité d'une nouvelle expédition.

Comme manifestement Colomb se rend compte aussi qu'il lui est difficile de maintenir son autorité à Hispaniola, il finit par demander une assistance juridique :

> […] celle d'un homme de loi, personne expérimentée pour exercer la justice, parce que les gens [s'agit-il des Indiens ou des Espagnols, ou de tous ?] dans cette île n'en faisaient qu'à leur tête[20]…

Mais craignant sans doute que les rois n'envoient à Hispaniola quelqu'un qui usurpe ses droits, l'Amiral supplie Leurs Altesses « de ne pas lui attribuer ses prééminences[21]… ».

Apparemment, les sollicitations de Christophe Colomb restent sans effet. Non seulement le pouvoir royal n'en tient pas compte, mais il se prépare à dépêcher à Hispaniola un nouveau gouverneur qui doit bénéficier des titres et prérogatives de l'Amiral. Il s'agit du commandeur de l'ordre de Calatrava (un des plus prestigieux ordres militaires de l'Espagne), un certain Bobadilla. Les craintes de Colomb de se voir évincé sont fondées.

Le départ de Bobadilla, qui va remplacer Colomb, est précédé de conseils et recommandations, comme ceux qui figurent dans une lettre datée du 30 mai 1500 à Séville.

Des modifications sont perceptibles dans la façon de rétribuer les gens qui sont établis aux Indes ou qui y ont déjà séjourné. À l'origine, certains d'entre eux étaient payés par le roi et d'autres par l'Amiral. Le nouveau règlement édicté par les souverains prévoit la disposition suivante :

> [Que] ceux qui peuvent être jusqu'à présent à notre charge et ceux que vous emmenez maintenant à votre solde, soient payés sur ce que l'on a recueilli et perçu ou que l'on recueillera et percevra dorénavant dans lesdites îles et qui vous appartiendra ou nous appartiendra[22]…

Cette mesure est sans doute destinée à empêcher le gaspillage et la prévarication dont se seraient rendus coupables Colomb et les siens. D'ailleurs, les rois comptent sur Bobadilla pour entamer des vérifications préalables portant sur « le nombre de ceux qui ont été à notre solde, et une fois vérifié, de les payer en même temps que ceux que vous emmenez maintenant avec ce qui a été recueilli pour Nous dans lesdites îles et que vous allez recueillir et percevoir dorénavant[23] ».

La cédule ne ménage guère l'Amiral, et la part qui lui incombe dans cette rétribution est bien précisée, comme si les plaintes contre lui étaient justifiées :

[Q]ue lui [l'Amiral] les paie de façon que cesdites personnes perçoivent ce qui leur sera dû et n'aient pas de raison de se plaindre[24]…

La fin de cet acte est révélatrice de la surveillance que doit exercer Bobadilla sur Christophe Colomb :

Nous vous donnons plein pouvoir par la présente cédule, et ne faites pas autrement[25]…

La mission dont les rois chargent le gouverneur sera connue par l'Amiral quelque temps après son arrivée, en septembre 1500, alors que le nouveau gouverneur est à Saint-Domingue depuis le 23 août. Bien des épreuves sont réservées à Colomb et aux siens, car Francisco Bobadilla est nanti d'autres prérogatives qui enfreignent tous les accords conclus depuis 1493 entre l'Amiral et les Rois Catholiques.

Colomb n'a-t-il pas perdu tous les pouvoirs qu'il exerçait, par nécessité, d'une manière discrétionnaire ? Tant de luttes, tant d'épreuves, tant d'angoisses dans la fonction quasi mystique et messianique dont il se sent investi, pour en arriver peut-être à un point de rupture avec ses souverains et avec sa mission qu'il juge providentielle. Il y a là toute une série de questions implicites que Colomb doit se poser explicitement. Bobadilla va-t-il, par ambition personnelle et cupide, détruire toute l'œuvre de Colomb ? Les craintes de celui-ci sont-elles justifiées ?

---

1. C. Colomb. *Œuvres complètes, op. cit.*, chap. XXXVII : « Fragments de lettres aux Rois Catholiques », p. 462.
2. *Ibid.*, p. 465.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 462.
5. *Ibid.*, chap. XXXVI, « Fragment d'une lettre aux Rois Catholiques », *op. cit.*, p. 461.
6. *Ibid.*, chap. XXXV : « Lettre à Miguel Ballester », *op. cit.*, p. 459.
7. *Ibid.*, p. 460.
8. *Ibid.*, chap. XXXVIII, « Privilège à Pedro de Salcedo », p. 469.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, p. 470.
11. *Ibid.*, chap. XXXIX, « Lettre aux Rois Catholiques » (3 février 1500), *op. cit.*, p. 471.
12. *Ibid.*, p. 472.
13. J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 206.
14. *Ibid.*, p. 207.
15. C. Colomb, *Œuvres complètes, op. cit.*, chap. XXXIX, « Lettre aux Rois Catholiques » (3 février 1500), p. 472.
16. *Ibid.*, chap. XXXIV, « Relation des gens qui ont accompagné Cristóbal dans son premier voyage », p. 474.
17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 475.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*
22. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. XL : « Copie d'une lettre des Rois Catholiques à Bodadilla, avec la réponse de l'Amiral », *op. cit.*, p. 476.
23. *Ibid.*
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*

Un nouveau gouverneur à Saint-Domingue. La disgrâce consommée

Pendant que Bobadilla fait ses ultimes préparatifs de navigation, Colomb tente encore de mater la rébellion de Roldán, dont la durée exceptionnelle a été favorisée par l'attitude de Hojeda. Ce dernier, à son arrivée, ne s'est pas présenté à l'Amiral comme il l'avait promis, mais s'est dirigé vers Jaragua, terre tenue par les rebelles et riche en « bois brésil », et tout en faisant sa récolte, il a encouragé les émeutiers à poursuivre leur action contre Colomb.

Pendant son séjour au fort de La Conception, l'Amiral a investi Diego, son frère, de la charge de gouverneur intérimaire de Saint-Domingue.

En juillet, Bobadilla quitte l'Espagne, chargé de fonctions exercées jusque-là par Christophe Colomb : il peut en effet rendre la justice, régler tous les conflits, et exiger l'obéissance parfaite de tous, même de l'Amiral ! Parvenu à Saint-Domingue avec deux caravelles, il est accompagné d'un officier de la maison royale qui doit veiller à l'accomplissement de sa mission, conformément à ce qui a été prescrit pas les Rois Catholiques.

Le premier soin de Bobadilla est de demander à Diego Colomb, gouverneur intérimaire, et aux alcaldes qui le secondent pour exercer la justice, de lui livrer certains membres de la conspiration déjà emprisonnés, dont Riquelme et Guevara, l'un de leurs chefs, un certain Mújica, ayant été déjà exécuté. Diego refuse et s'en remet à l'autorité de son frère Christophe qui adopte la même attitude.

La réaction de Bobadilla ne se fait pas attendre : il fait publier toutes les lettres des rois qu'il a emportées par un héraut sur la place de Saint-Domingue, et exige qu'on lui prête obéissance sous serment. Puis il prend d'autorité tout ce qui est énuméré dans le document jusqu'aux forteresses que les gouverneurs ne veulent pas rendre sans ordre de l'Amiral. Sans même consulter Colomb, il s'empare du gouvernement et a l'audace de s'installer dans la maison de l'Amiral, accaparant tous ses biens.

Presque aussitôt, au lieu de s’enquérir de ce qui se passe réellement dans l’île, il permet à tous ceux qui le souhaitent de prendre de l’or pendant vingt ans, et donne ordre à l’Amiral de se présenter à lui.

Christophe Colomb, avec patience, commence par écrire à son successeur virtuel pour lui dire de ne pas prendre de mesures précipitées, mais comme Bobadilla ne tient aucun compte de ses allégations et se met à répartir les richesses entre les ennemis de son prédécesseur sans aucun égard pour sa personne, il hésite à le rencontrer, impressionné par l’incompréhension des rois.

Bobadilla envoie à l’Amiral deux émissaires avec une lettre du roi datée du 26 mai 1499, à une époque où pourtant l’autorité de Colomb semblait encore incontestée. Cette missive contient l’ordre donné à Christophe Colomb d’obéir à Bobadilla et de se présenter devant lui.

Sans même l’avoir rencontré, Bobadilla fait arrêter l’Amiral et l’enferme dans la forteresse de Saint-Domingue. Bartolomé, son frère aîné qui se trouve encore à Jaragua, est invité à son tour à rejoindre la capitale. Il obéit et arrive sans armes ni troupes. Arrêté lui aussi par le gouverneur, il est mis aux fers ainsi que son cadet, Diego. En revanche, Bobadilla se hâte de remettre en liberté ceux qui se sont rebellés contre Colomb.

Avec le même empressement, Bobadilla charge Alonso Villejo, créature de l’évêque Fonseca, de ramener les Colomb en Espagne. Deux caravelles quittent Saint-Domingue au début d’octobre. Le propriétaire d’un des navires où se trouvait Christophe Colomb, Andrés Martin, ainsi qu’Alonso Villejo lui-même ont pitié du prisonnier et essaient de le traiter le mieux possible. Alors qu’ils veulent le soulager du poids de ses chaînes, l’Amiral refuse avec hauteur et s’écrie non sans amertume :

> En vertu de leur autorité [celle des rois], Bobadilla m’a chargé de ces chaînes et je les porterai jusqu’à ce qu’ils me les fassent ôter ; et je les conserverai ensuite comme relique et souvenir de la récompense de mes services[1].

Plus tard, le fils du navigateur, Hernando Colomb, affirme dans la biographie consacrée à son père :

> Je les vis toujours suspendues dans son cabinet et il demanda qu’à sa mort on les enterre avec lui[2].

Cependant, Colomb, immobilisé, ne cède pas à l’abattement, si l’on en juge par une lettre sur papier libre que l’on suppose adressée aux membres du Conseil de Castille, tout-puissants dans l’entourage royal. Dans ce qui

n’est qu’un brouillon, le navigateur rappelle d’abord ses états de service depuis 1484, date du premier refus de son projet, et les propositions et négociations qu’il a engagées avec d’autres royaumes — France, Angleterre, Portugal —, pour en arriver aux promesses faites aux Rois Catholiques.

Il se targue de les avoir tenues, grâce à sa persévérance :

> J’ai placé sous son Règne [de Dieu] plus de mille sept cents îles, outre l’Île Espagnole qui est plus grande que l’Espagne[3]…

En opposition avec cette conquête réalisée en sept ans, il évoque sa détention et son procès fondés sur les témoignages de ses ennemis mus par la convoitise :

> La parole prise en compte fut celle de personnes civiles qui s’étaient soulevées et avaient voulu s’emparer de la terre. Et celui qui agit ainsi avait reçu la charge de gouverneur[4]…

Après cette attaque contre Bobadilla, soudoyé par les adversaires du Découvreur, l’Amiral déchu conclut ce constat en manifestant sa profonde rancœur à l’égard de ceux qui l’ont dépossédé de ses biens et de son honneur :

> [J]’ai perdu dans cette entreprise ma jeunesse, la part qui me revient, de toutes les choses, et mon honneur[5]…

Pourtant il lui reste l’espoir d’être reconnu hors d’Espagne, non pour le pouvoir qu’il a exercé et l’administration de ces terres, mais surtout pour avoir placé « sous le vasselage de Leurs Altesses des gens sauvages, belliqueux, et qui vivent dans les montagnes et les bois[6] ».

Il valorise aux yeux des membres du Conseil, qui l’accusent en sous-main de prévarication, la conquête des âmes qui prend le pas sur celle d’une banale entreprise militaire, et pense que cet argument ébranlera les convictions de la plupart de ces ecclésiastiques, à commencer par l’archevêque Fonseca.

Il termine sa plaidoirie en donnant une sorte de leçon à ses interlocuteurs, les invitant à réexaminer les documents qui portent témoignage sur ses états de service. Il se pose devant ses détracteurs éventuels en une sorte de héros féru d’ascétisme, qui a renoncé aux joies de la famille, à une femme et à des enfants, « que je n’ai jamais revus à cause de cela[7] ».

Cette déclaration de Christophe Colomb laisse entrevoir une hypothèse selon laquelle le navigateur aurait laissé au Portugal sa femme Felipa Moniz, enceinte, et que la mère et l'enfant seraient morts lors de l'accouchement. Mais il lui reste ses deux fils bien vivants, Diego, l'aîné, et Fernando, fils de l'Andalouse Beatriz de Haraña, tous deux étant cités dans l'acte de majorat établi l'année précédente.

Il considère donc qu'il a été privé illégalement de ses biens et de son honneur et conclut que dans cette affaire « on n'a respecté ni la justice ni la miséricorde[8] ».

On ignore quand la missive parvint à ses destinataires ou même s'ils l'ont bien reçue. Mais Colomb ne s'en tient pas là. Il est encouragé à poursuivre son œuvre de justification en vue de sa réhabilitation, par les réactions qu'il suscite, notamment lorsqu'il débarque avec ses deux frères à Cadix : l'indignation est unanime face à ces trois hommes chargés de chaînes qui se rendent au chef de la justice de la ville, l'*Alcalde Corregidor*.

Même l'un des premiers compagnons de voyage de Christophe Colomb, Juan de la Cosa, qui se trouve alors dans le port et avait pu croire un moment les calomnies élaborées sur le compte du navigateur, partage la réprobation générale.

Le Génois alerte d'abord l'entourage royal, par une lettre adressée à Juana de la Torre, nourrice de l'infant Juan récemment décédé, dont ses deux fils avaient été les pages. Il la fait porter depuis Séville par un messager aux souverains qui se trouvent à Grenade.

La teneur de cette lettre est beaucoup plus fournie que celle qui aurait été adressée par l'Amiral au Conseil royal. Au début, le ton se veut plus conciliant, puisque Colomb, remontant aux années précédant la Découverte, attribue la méfiance des gens non seulement à leur ignorance mais aux risques encourus et aux dépenses engagées. Il revient sur la longueur des pourparlers et sur la patience dont il a fait preuve pendant les sept années de préparation du premier voyage.

Il rappelle ensuite, en guise de clin d'œil à la reine Isabelle, qu'il lui a fait oublier la mort de son fils en octobre 1497 en organisant sous sa direction bienveillante les voyages précédents. Il évoque l'ampleur de l'œuvre accomplie pendant ce dernier périple avec son séjour au Paría sur la terre ferme, pendant que les gens d'Hispaniola se livrent à la pêche aux perles et au ramassage de l'or.

Il retrace ensuite le soulèvement de Roldán et de ses partisans, dont il rejette la responsabilité aussi bien sur ses gens que sur les Indiens.

L'envoi de navires de secours apparaît aux yeux de Christophe Colomb comme un leurre : Hojeda vient d'abord de la part des rois « avec des promesses de dons, de franchises et de paiement[9] », puis s'en retourne aussi vite sans avoir contribué à l'amélioration de la situation. Bien au contraire, les six caravelles dirigées par le frère de l'alcalde Roldán, Bartolomé, transportent d'autres membres de la conspiration !

Il dépeint les rebelles, à qui il avait eu le tort de faire confiance, comme des gens « si dissolus, pleins de vices et de malignité[10] », qu'il aurait souhaité s'en éloigner depuis longtemps. Lors de ces épreuves, il n'a cessé d'en appeler aux rois afin qu'ils envoient des fonctionnaires habilités à rendre une justice équitable.

Mais l'arrivée de Bobadilla à Saint-Domingue a consacré l'isolement de Colomb, qui est resté pendant deux ans sans aucune mesure de faveur à son égard, alors que le nouveau gouverneur a joui de franchises de vingt ans pour recueillir l'or en grandes quantités pour son profit et celui des siens.

Au moment où Bobadilla débarque à Saint-Domingue, ni Colomb ni son frère aîné ne se trouvent dans la ville pour défendre leurs droits. Le premier est encore dans la Vega Real tandis que le second est occupé à réprimer un soulèvement à Jaragua, perpétré par un certain Adrián.

Colomb, dans un véritable réquisitoire contre Bobadilla, montre la hâte de ce dernier à profiter de ces absences pour lever le masque et adopter une attitude sans équivoque d'usurpation de pouvoir :

> Le second jour de son arrivée, il s'intitula gouverneur, nomma des officiers, fit procéder à des exécutions et proclama des franchises pour l'or et les dîmes et toute autre chose en général pour vingt ans[11]…

Il cherche à se concilier les bonnes grâces d'éventuels récalcitrants en disant :

> […] qu'il venait payer tout le monde, même ceux qui n'avaient point servi pleinement jusqu'à ce jour ; puis il proclama qu'il m'allait renvoyer, ainsi que mes frères, les fers aux pieds, comme il l'a fait, et que je ne reviendrai plus ici, ni aucun autre de mon lignage […] tout cela fut le second jour de son arrivée […] alors que j'étais absent et ignorant tout de lui et de sa venue[12]…

Si le début de la missive se veut assez conciliant, les accusations proférées ci-dessus sont d'autant plus graves qu'elles font état de la remise en question de tous les privilèges concédés à Colomb par les rois ;

s’agissant aussi bien de sa tâche d’administrateur des terres découvertes que de son majorat. Toutes ces mesures sont prises en outre par le pseudo-gouverneur sans qu’il en réfère préalablement à Christophe Colomb.

Bobadilla apporte même des lettres des rois « signées en blanc, dont il remplit et envoie quelques-unes à l’Alcalde et à sa compagnie avec des faveurs et des *encomiendas*[13] », et tout cela sans l’approbation de l’Amiral.

Colomb s’est étonné à juste titre de l’attitude hostile des rois mais il en a obtenu confirmation, en apprenant que le cardinal Cisneros, troisième personnage de l’Espagne après le couple royal, avait été influencé par des lettres d’ecclésiastiques contre le gouverneur des Indes. Il avait alors insisté auprès des souverains pour qu’ils envoient Bobadilla remplacer Colomb.

Le gouverneur s’est fait reconnaître comme tel sous serment pour vingt ans et a distribué sans discernement des franchises à des vagabonds, franchises qui avaient été apportées à son prédécesseur par Juan Aguado de la part des rois, bien avant Bobadilla.

Colomb expose alors par le menu à son interlocutrice ses succès dans l’exploitation des Indes :

> Les habitants qui se sont installés ici ont réussi, parce qu’on leur donne les meilleures terres qui vaudront d’ici peu 200000 maravédis, d’ici à ce que, dans quatre ans, ils soient tous établis et cela sans donner un coup de bêche[14]…

Concernant la question du peuplement, il tenait à faire venir des gens de Castille honnêtes et avait obtenu d’eux :

> […] qu’ils paieraient le tiers de l’or et les dîmes et à leur demande, et ils acceptèrent cette décision de Leurs Altesses comme une grande faveur. Aussi les réprimandai-je lorsque j’entendis dire qu’ils abandonnaient cela[15].

Ce revirement des habitants contre le contrat établi entre eux et Colomb est attribué par l’Amiral à Bobadilla :

> Il les dressa contre moi, en disant que je leur voulais enlever ce que leur donnaient Leurs Altesses […] faisant en sorte qu’ils écrivissent à Leurs Altesses de ne point me permettre de revenir avec ma charge[16]…

Les habitants, par la faute de Bobadilla, ont perdu toute retenue, et Colomb fait le constat de la ruine politique et morale des Indes :

> Au jour d’aujourd’hui où l’on trouve tant d’or, il y a division, parce que l’on veut plus de gain […] ou bien voler ou bien aller aux mines, pour une femme aussi on trouve cent Castillans [monnaie de l’époque], comme pour une terre de labour. Il y a désormais bien des marchands qui

vont à la recherche des fillettes ; de neuf à dix ans, elles sont maintenant appréciées ; un honnête homme doit en avoir de tous âges[17]…

Mais au lieu de ces soi-disant « honnêtes hommes », ce sont des gens médiocres que Bobadilla a dressés contre Colomb, et ce dernier lui en fait le reproche. Il réaffirme d'ailleurs avec force que, s'agissant de son entreprise, il ne pouvait se passer de l'appui d'un prince. Leurs Altesses les Rois Catholiques avaient déjà répondu à un mauvais rapport d'Aguado sur lui dès 1495, en prenant sa défense. En gage d'amitié, ils avaient alors accepté ses fils comme pages pour le prince héritier.

Les attaques de l'épistolier se font plus personnelles contre Bobadilla, dont il condamne « le peu de savoir, et sa grande couardise ainsi que sa cupidité effrénée[18] ».

Christophe Colomb indique de quelle manière, et avec quelle négligence manifeste, le gouverneur s'est emparé « de l'or sans le mesurer ni le peser, et hors de ma présence[19] ». Ce dernier prétendait « payer les gens avec cela » mais en réalité il a pris pour lui « la meilleure part puis envoya pour en obtenir d'autre, de nouveaux collecteurs[20] ».

Colomb montre dans les détails comment les économies accumulées par l'Amiral ont fondu grâce aux largesses prodiguées par son successeur. Tout en rappelant son œuvre de conquête et de colonisation, il exige d'être jugé équitablement par des militaires et non par des clercs (allusion à l'entourage des rois où prédominait depuis longtemps l'état ecclésiastique et plus encore avec l'arrivée à leurs côtés du cardinal Cisneros).

Il établit pour finir un compte minutieux des sommes distribuées par Bobadilla sans l'autorisation des Rois Catholiques, comme par exemple ces « quatre millions de dîmes sans raison et sans y être forcé[21] ».

Après cette longue plaidoirie, il exprime, par ce message envoyé à Juana de la Torre, le vœu que les Rois Catholiques reconnaîtront leur ingratitude à son égard et que, s'ils font une enquête, ils dépêcheront aux Indes « deux personnes de conscience et honnêtes à mes frais, qui verront facilement que maintenant on trouve cinq marcs d'or en vingt-quatre heures[22] ».

Sur cette note d'humour noir, l'Amiral rappelle que tous ses papiers et documents sont au pouvoir de Bobadilla, et que c'est chez lui que les enquêteurs pourront les consulter.

Sans reconnaître encore les droits des frères Colomb, six semaines après leur débarquement à Cadix, et peut-être sous la pression de l'opinion, en tout cas très certainement celle des moines de La Rábida, amis de l'Amiral,

les Rois Catholiques font libérer les Génois. Ce premier geste permet aux trois frères de quitter la ville pour se rendre à Séville. C'est là qu'ils sont accueillis au monastère de Las Cuevas par des religieux cisterciens tout dévoués à leur cause.

Leur obédience est d'importance, si l'on songe à la rivalité au sein du pouvoir entre, d'un côté, les franciscains, dont font partie le cardinal Cisneros ainsi que certains amis de Bobadilla, qui ont effectué le voyage de retour avec les prisonniers, munis de lettres à charge contre l'Amiral, et, de l'autre, les cisterciens et hiéronymites de Guadalajara tout acquis à la réhabilitation éventuelle de Colomb.

La disgrâce programmée de Christophe Colomb s'inscrit dans ce contexte de rivalité entre les ordres religieux, qui s'est aggravée depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492, et surtout depuis que Cisneros assume les fonctions de directeur de conscience de la reine Isabelle. L'austère cardinal, suspect de xénophobie, poursuit en outre de sa haine les hommes d'affaires et les banquiers établis en Andalousie, dont beaucoup, Génois, Lombards, Juifs convertis, ont financé les entreprises de Colomb.

Les Rois Catholiques eux-mêmes se trouvent dans une situation délicate, car ils ont encouragé et approuvé l'œuvre de l'Amiral, ont encore recours aux aides des financiers pour les guerres d'Italie, et en même temps pratiquent une politique de répression contre les *conversos*, d'origine juive ou maure, sous l'influence de Cisneros.

Ce dernier a d'ailleurs réuni toutes les missives calomnieuses des franciscains arrivés avec les trois Colomb prisonniers en une sorte de mémoire qu'il adresse aux Rois Catholiques. Il y est dit notamment qu'après la nomination de Bobadilla, les frères Colomb se seraient opposés à la volonté des rois, avec l'appui de certains chrétiens et indiens. Cette grave accusation de lèse-majesté n'empêche pas cependant les souverains d'hésiter sur la position à prendre à l'égard de Colomb et des siens.

Ce n'est que le 17 décembre 1500 — dès le 12 selon certains — que les trois frères sont admis à comparaître devant les Rois Catholiques à Grenade.

La disgrâce de Colomb — et celle de ses frères —, jeté en prison et mis aux fers, est considérée par les historiens comme une immense et incompréhensible injustice. Mais Colomb, on l'a vu, a des ressources pour « rebondir » et plaider sa cause, inspiré qu'il est par l'idée que c'est Dieu qui lui a confié la mission dans laquelle il est engagé.

1. T. Rodriguez Pinilla, *Colón en España*, Madrid, Extramuros, chap. XIII, 2009, p. 124.
2. F. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LXXIII, « Lettre à Diego Colón », p. 598.
3. *Ibid.*, chap. XLII, p. 489.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 489-490.
6. *Ibid.*, p. 490.
7. *Ibid.*, p. 491.
8. *Ibid.*, chap. XLI, p. 478.
9. *Ibid.*, p. 479.
10. *Ibid.*, p. 481.
11. *Ibid.*, p. 482.
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*, p. 483.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*, p. 483-484.
18. *Ibid.*, p. 485.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*, p. 486.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*, p. 488.

Ultime plaidoirie.
Le chemin de la réhabilitation.
Le Livre des prophéties

À la fin de l'année 1500, les souverains Isabelle et Ferdinand se trouvent à Grenade à la suite d'un soulèvement de la population maure, sommée par le cardinal Cisneros de se convertir au christianisme, contrairement à ce qui avait été stipulé dans les accords conclus en 1492, à la fin de la Reconquête. C'est là, dans cette ville symbole de la Reconquête, qu'ils convoquent enfin les trois frères Colomb afin qu'ils viennent s'expliquer au sujet des accusations dont ils font l'objet. C'est certainement pour Colomb une humiliation supplémentaire. Mais il est bien décidé à se défendre et n'est pas intimidé par les Rois Catholiques qu'il connaît bien et qui lui ont fait des promesses qu'il se fera un plaisir de rappeler, si un jour il se trouve en difficulté.

Seuls Bartolomé et Christophe se rendent à cette invitation. Entre-temps, les rois les avaient non seulement libérés en leur manifestant leurs regrets, mais leur avaient aussi fait verser une avance de 2000 ducats, ce qui constituait pour l'époque une somme non négligeable.

Les frères Colomb demandent leur retour en grâce et la restitution de leurs biens au cours de cette séance officielle, Christophe faisant appel à la bienveillance royale avec la même amertume qu'il avait exprimée tout au long de sa lettre à la nourrice du prince Jean, alors que son frère, plus virulent, souligne qu'il a parcouru plusieurs royaumes pour les intéresser au projet de Christophe, parfois au péril de sa vie, et il ne cache pas qu'il est prêt à quitter la Castille s'il n'est pas entendu.

Isabelle la Catholique exprime une fois de plus ses regrets, et se met d'accord avec son époux pour promettre aux accusés de relever Bobadilla de ses fonctions, et de restituer à Christophe Colomb ses pouvoirs. Ce dernier invite les souverains à reconsidérer les décrets qu'ils ont signés après les « Capitulations » de 1492, au terme desquelles d'autres navigateurs pouvaient, sans l'autorisation de l'Amiral, découvrir îles et terre

ferme et négocier avec elles, à condition toutefois d'en consentir un dixième des revenus à la Couronne.

Ces actes, datant de 1495, avaient été suspendus puis remis en vigueur. Depuis cette époque, les voyages et découvertes s'étaient multipliés à l'insu de Christophe Colomb et au profit d'autres couronnes : ainsi, en 1497, Sébastien Calot avait-il effectué des voyages pour le compte d'Henri d'Angleterre, et plus récemment Cabral avait offert sa découverte du Brésil au roi du Portugal.

En 1499, comme nous l'avons déjà mentionné, des licences de navigation avaient été accordées par les souverains catholiques, sans souci du monopole dont avait joui Colomb, à d'anciens compagnons du Découvreur. Tandis que Yáñez Pinzón, suivant la voie ouverte par Cabral au Brésil, parvenait aux bouches de l'Amazone et au cap São Roque, au nord-est de ce pays, Peralonso Niño allait bientôt être de retour avec les perles de l'île Margarita, découverte par Christophe Colomb. Après le voyage de Vasco de Gama, le Florentin Amerigo Vespucci, mathématicien et cosmographe, devait se risquer sur la mer Océane pour, profitant de l'expérience de Colomb, pousser jusqu'au Río de la Plata. Il publiera, après la mort de son devancier, un ouvrage intitulé *Mundus Novus*. Traduit en plusieurs langues, malgré la longue controverse sur l'authenticité des voyages qui y sont relatés, ces pages constituent un témoignage extrêmement vivant, très documenté, et précieux sur les côtes orientales du continent américain. L'ouvrage laissera en outre son nom aux terres découvertes par le Génois qui portent, on le sait, le prénom du voyageur florentin…

Les initiatives individuelles de voyages aux Indes se multiplient en 1500 et 1501, au moment où Christophe Colomb subit les épreuves que l'on sait. Après la comparution à Grenade, il reste quelque temps dans cette ville, et veut croire à l'accomplissement des promesses des rois à son égard.

Il en profite pour achever son *Livre des prophéties*, interprétation subjective des textes d'un certain Calabrais, prédisant que la Terre sainte serait bientôt délivrée par des hommes venus d'Espagne. Au début de l'année 1501, il fait part aux souverains de cette prochaine parution, comme s'il voulait par cette révélation les associer à un autre projet qui leur tenait autant à cœur que l'exploitation des Indes.

Pendant quelques mois, Christophe Colomb entame un échange épistolaire avec son ami frère Gaspar de Gorricio, un des religieux qui ont toujours favorisé ses entreprises. Le 26 février 1501, il lui écrit pour lui

annoncer l’envoi de son ouvrage afin qu’il le corrige avant qu’il soit adressé aux Rois Catholiques. À ce moment, il a recouvré une partie de son optimisme et a bon espoir concernant son avenir aux Indes : « Notre Seigneur est de notre côté ainsi que Leurs Altesses[1]. »

Dans une nouvelle missive à frère de Gorricio datée du 24 mai 1501, il annonce à ce dernier le départ de la fille des souverains, Catherine d’Aragon, pour l’Angleterre, où elle va épouser Henri VIII. Cet événement l’intéresse dans la mesure où les Rois Catholiques auront désormais les mains libres pour s’occuper de ses affaires, c’est-à-dire de sa réhabilitation et éventuellement de son quatrième voyage aux Indes. Mais il compte surtout récupérer d’abord une bonne rente.

Frère Gorricio dispose d’une caisse contenant les papiers les plus importants de Christophe Colomb, qui a l’intention de les utiliser pour reconstituer un dossier de ses états de service. C’est ainsi que l’Amiral demande à son ami par exemple une « copie certifiée par notaire public d’un document qui se trouve près de vous, afin que je puisse instituer un majorat, et je voudrais qu’il fût sur parchemin […] et une fois réalisée la copie, qu’ils vous rendent [les porteurs de la lettre] l’original à vous, seigneur, pour qu’il retrouve sa place, et ils me rapporteront le double[2] ».

Il réclame aussi par le même procédé des copies de lettres des rois. Non seulement Colomb veut avoir en sa possession tous les éléments pour son dossier, mais il veut le sauvegarder et témoigne son entière confiance en l’ecclésiastique.

Ce dernier fait diligence et, le 9 juin, Christophe Colomb accuse déjà réception de la copie du majorat. En ce qui concerne l’attitude des souverains, il reste encore dans l’expectative et cherche à se rassurer en se référant à des engagements datant de quelques mois :

> Leurs Altesses m’ont dit qu’on ne toucherait ni à mes biens ni à mes charges[3]…

Colomb attend manifestement la confirmation de sa grâce avant de terminer son *Livre des prophéties* et promet à son ami de l’avertir dès qu’il y aura du nouveau. Mais son impatience naturelle le pousse à adresser une lettre à la reine pour lui rappeler une fois de plus les services rendus depuis l’entrevue lointaine de Barcelone. Il souligne la double importance, pour lui, des affaires des Indes et de celles de Jérusalem, et souhaite que cette entreprise de reconquête de la Ville sainte soit réalisée sous peu.

Christophe Colomb s'est d'ailleurs expliqué aux rois sur cette dernière affaire qui lui tient aussi à cœur dans une missive antérieure, et se croit investi d'une mission par l'Esprit Saint pour y contribuer en mettant en œuvre les paroles des Écritures. Il prétend déjà pour la découverte des Indes avoir accompli ce qu'a dit Isaïe et se réfère aux mêmes autorités en ce qui concerne la conquête de Jérusalem. Les exemples des soutiens de Dieu ne manquent pas et c'est le cas notamment pour la récente prise de Grenade que Pierre d'Ailly avait présagée témérairement comme la fin de la religion de Mahomet. De même, une autre autorité, l'abbé Joachim le Calabrais, « a dit que c'était d'Espagne que devait venir celui qui allait reconstruire la maison du Mont Sion[4] ».

Le 13 septembre 1501, Christophe Colomb annonce à frère Gorricio qu'il lui soumet son livre pour examen et éventuellement lui propose de le continuer. Il précise qu'il a puisé ses sources surtout dans la Bible et dans la glose qu'en a faite Nicolas de Lira, un Juif converti. Un premier élément de satisfaction pour Colomb, désormais occupé à rédiger et à diffuser son livre mystique, admirablement écrit, fervent, où il se présente comme le serviteur de Dieu et de son pays. Bobadilla, son principal ennemi, désavoué, Colomb peut être satisfait.

Pendant que le navigateur essaie de ne pas trop penser à son avenir encore incertain aux Indes et à la récupération de ses privilèges, des décisions le concernant ont été prises en haut lieu : tout d'abord, le 3 septembre, le gouvernement général des Indes, Îles et Terre Ferme a été confié à Nicolás de Ovando, qui en quelque sorte remplace dans les terres découvertes Colomb puis Bobadilla.

Le 16 septembre, ce dernier se voit effectivement retirer la permission de chercher librement l'or qu'il avait accordée en août de l'année précédente à ses administrés. Les rois élaborent donc un nouveau décret qui rétablit le contrôle de la Couronne sur les gisements d'or. C'est aux inspecteurs envoyés par les souverains qu'il appartient dorénavant d'exercer cette surveillance et d'attribuer des autorisations de recherche et d'appropriation du métal précieux. Quant à Colomb, il garde ses titres mais ne reçoit pas d'assurance concernant ses biens et profits, et Ovando est chargé par les rois d'enquêter à Saint-Domingue sur tout ce qui lui appartient et de le lui réserver. Les initiatives individuelles de découverte sont limitées, et seuls Hojeda et Vicente Yáñez Pinzón peuvent poursuivre leurs périples, mais dans quelques contrées précises. Ces résolutions marquent un premier pas

vers une éventuelle réhabilitation de l'Amiral et consacrent la reprise en main de l'administration des Indes par le pouvoir royal.

Apparemment, ces bonnes nouvelles ne sont pas encore parvenues à Colomb, ou ne l'ont pas totalement satisfait, puisqu'en date du 28 septembre 1501 il rédige à l'intention des rois un mémoire sur les offenses qu'il a subies. Mais le ton des plaintes est bien plus officiel, l'épistolier les rédigeant à la troisième personne.

Il rappelle le détail de ses demandes, celles-ci concernant d'abord ses titres, celui d'Amiral des Îles et Terre Ferme, et celui de Vice-Roi et Gouverneur général, peut-être en réponse à la nomination d'Ovando à ces fonctions.

Il passe ensuite au chapitre épineux de ses bénéfices et profits, s'appuyant sur les risques encourus dans l'aventure des découvertes et les dépenses qu'il a assumées. Il avait droit à la dîme, « déduction faite de tous les frais[5] », de même qu'au huitième des frais engagés pour son entreprise. Il revendique un autre privilège dont il jouissait également, celui de conserver « la tierce part de tout ce qu'il gagnerait[6] » sur les possessions des îles et de la terre ferme. Il n'a encore touché aucun de ces bénéfices auxquels il a droit, ne fût-ce qu'en raison des risques qu'il a pris depuis si longtemps.

Il pousse l'audace dans ce rapport jusqu'à reprocher aux rois de l'avoir privé du gouvernement qu'il a assumé pendant six ans, et considère comme une offense à son égard d'avoir envoyé quelqu'un d'autre pour le remplacer sans l'avertir, avec d'autres personnes pour le négoce :

> Vos Altesses, maintenant que les Indes sont découvertes et que le danger est passé, ont accordé à quelques personnes la faveur d'aller y traiter, de leur accorder cinq parts sur six et que le sixième revienne à Vos Altesses, et en plus Elles leur ont donné le gouvernement des terres. L'Amiral sentit en cela une grave offense[7]…

Christophe Colomb fait état de ses récriminations pour le peu qu'il a obtenu des rois en comparaison de l'ampleur de son œuvre et des sommes qu'il a dû verser sur son compte personnel. Les chiffres se font de plus en plus précis au fur et à mesure que les griefs s'accumulent :

> Pour cette affaire, Vos Altesses ne voulurent pas lui donner[8] plus d'un million, et il lui fut nécessaire d'en fournir un demi, car cela ne suffisait pas pour une telle entreprise, ce dont il reçoit une offense[9].

Il réitère le procédé injuste envers sa personne, dont ont usé les rois à l'égard des deux navigateurs Hojeda et Vicente Yáñez Pinzón en leur octroyant ainsi qu'à d'autres « cinq des six parts qu'ils obtiendront aux Indes, et le gouvernement des terres[10] ». En résumé, les susdits profitent d'avantages dont Colomb n'a jamais bénéficié : « Vos Altesses ne lui donnèrent que la tierce part car pour le huitième ce fut un additif[11]. » Colomb en termine avec ces récriminations cinglantes et précise dans son ultime demande l'ensemble de ses exigences :

> Je supplie Vos Altesses d'ordonner qu'il lui soit restitué, ainsi qu'à ses frères, ce que Bobadilla leur a pris, et qu'on en fasse le compte, et que Vos Altesses lui donnent quitus de tout et confirment ce qu'il a fait en leur royal nom comme leur vice-roi, et le déclarent libre de tout crime, et que désormais il ait des avocats maintenant qu'il y a de quoi les payer[12]…

Il réclame enfin les sommes que sont censés lui donner les habitants et tous les gens de terre et de mer doivent remettre audit Amiral « la tierce part, le huitième et la dîme, déduction faite des frais de tout ce qu'ils gagneraient aux Indes, ici ou là-bas[13] ».

Malgré toutes ses requêtes, Christophe Colomb ne voit pas s'améliorer sa situation financière, car il lui faut souscrire un emprunt pour se rendre de Grenade à Séville. Il accomplit cette opération en date du 22 octobre 1501 devant un certain Alonso de Morales avec reconnaissance d'une dette de 100 castillans d'or et par l'intermédiaire de son majordome Diego Tristán…

L'Amiral n'est donc pas encore au bout de ses peines pour faire reconnaître ses pleins droits. Voyant que les Rois Catholiques ne réagissent pas à ses sollicitations, il change de stratégie et devance les souverains en leur proposant dès l'automne 1501 un nouveau plan de voyage. En homme pratique et d'action, il ne se satisfait pas de correspondances et de la rédaction de son livre.

L'idée lui est venue de chercher un détroit d'accès à la mer des Indes et de contourner la terre. Il propose son projet aux rois, qui y voient la possibilité pour les navigateurs sous obédience espagnole de s'ouvrir un chemin plus rapide que celui des Portugais vers les Indes, et la perspective de faire obstacle à la domination sur les mers du royaume voisin force leur adhésion.

Le conflit entre le Portugal et l'Espagne n'est pas nouveau. Il ne tient pas seulement à des questions économiques ou à une compétition âpre pour découvrir des terres nouvelles, mais à des tempéraments très différents, à

des langues qui ne se ressemblent pas et à des ambitions politiques divergentes. Colomb ne l'ignore pas — qui en a souffert mais qui sait aussi s'en servir.

Il semble que l'année 1502 va débuter sous de meilleurs auspices pour l'Amiral et qu'il peut espérer, même si sa réhabilitation n'est pas totale, réaliser une nouvelle entreprise au service de l'Espagne.

On voit donc que Colomb veut être entièrement réhabilité et que la seule disgrâce de Bobadilla ne lui suffit pas. Il discute point par point les décisions des Rois Catholiques lorsqu'elles lui sont contraires. Une fois de plus, avec un talent plein d'arguties juridiques, il se fait son propre avocat. Afin d'adoucir sa virulence qui aurait pu choquer les souverains, il leur propose à nouveau ses services en humble sujet de Leurs Majestés, et pour bien montrer qu'il n'a pas de rancune. Car il reste avant tout un homme de toutes les curiosités, c'est-à-dire un aventurier sans peur, un Découvreur sans état d'âme. Colomb est désormais un homme célèbre. Il en a les prérogatives mais en subit aussi les inconvénients. Il est à nouveau bien vu à la cour des souverains, mais il est toujours en butte à de sournois adversaires. Sa force de caractère lui a permis de surmonter bien des pièges, et sa gloire, il le sait, est désormais bien assise.

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes*, chap. XLI, *op. cit.*, p. 502.
2. *Ibid.*, chap. LXVIII, p. 505.
3. *Ibid.*, chap. XLIX, p. 507.
4. *Ibid.*, chap. XIV, p. 501.
5. *Ibid.*, chap. LV, « Mémoires sur les offenses subies », p. 526.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*, p. 527.
8. À l'Amiral qui, rappelons-le, s'exprime à la troisième personne.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*, p. 528.
12. *Ibid.*, chap. LVI, « Variante du Mémoire », p. 530.
13. *Ibid.*, p. 531.

Le quatrième voyage.
L’exploration de la côte de Veragua.
L’expérience de Belén

En attendant les autorisations nécessaires à une nouvelle expédition, Christophe Colomb, dans une lettre du 6 février 1502, fait part aux Rois Catholiques de considérations techniques relatives à la navigation, issues de son expérience maritime.

Prenant ses précautions vis-à-vis de ses premiers détracteurs, il envisage prudemment l’alternative d’un monde, sphérique ou non (la première hypothèse est pourtant bien confirmée), pour affirmer que la diversité des températures s’impose sur mer comme sur terre : ainsi, en Espagne, une observation attentive conclut à la douceur du climat andalou, même en hiver.

Sur mer, l’expérience a appris à Colomb que la navigation est dangereuse pendant la mauvaise saison, et le Découvreur s’appuie sur l’exemple de la Flandre, dont les côtes sont balayées par des vents est-nord-est. Il estime donc que le voyage maritime est plus sûr « lorsque le soleil est dans la constellation du Taureau[1] », et il y a toute probabilité qu’il se fasse par temps clair et vent « venant de l’étoile de la Tramontane[2] », avec un gage de réussite. Colomb fait allusion à ce propos à un événement qui concernait directement les rois en 1497 : ils attendaient à Burgos la princesse Marguerite d’Autriche, leur future belle-fille, dont l’arrivée avait été retardée par la tempête en mer Océane.

Après avoir ainsi indiqué aux souverains, s’appuyant sur son expérience nautique, qu’une prochaine traversée serait mieux venue au milieu du printemps, il rédige en ce même mois de février une lettre à l’intention du pape Alexandre VI, qui avait réparti le monde à découvrir entre Portugais et Espagnols, et avait favorisé, ne fût-ce qu’en raison de son origine, les prétentions de l’Espagne.

Il rappelle d’abord au souverain pontife le bilan de son action au cours des trois voyages, évaluant le nombre d’îles découvertes à 1400 et

à 333 lieues (le chiffre semble presque symbolique et même mythique, et renvoie au Mystère de la Trinité auquel Colomb était attaché) les parcelles de terre ferme. Une preuve supplémentaire, s'il en fallait une, du messianisme de Colomb — et sous l'œil attentif de Dieu !

Il énumère ensuite les richesses de ces îles très peuplées, découvertes lors du premier et du deuxième voyage, les assimilant aux terres asiatiques d'Ophir et de Cipango, puis rappelle qu'il a cru aborder au paradis terrestre lors du troisième voyage — toutefois il fait aussi état des émeutes qui ont éclaté sur ces terres inconnues et ont troublé leur calme.

Il avoue au pape être prêt malgré tout à effectuer un quatrième périple et lui demande d'envoyer des religieux, des prêtres au nombre de six, indiquant qu'ils doivent être encouragés à un éventuel départ aux Indes par leurs supérieurs, avec possibilité ensuite de réintégrer leurs monastères respectifs.

Colomb a fort peu évoqué jusque-là la présence des clercs dans les terres découvertes et, se souvenant sans doute que ceux-ci étaient absents lors du départ de 1492, il prend aujourd'hui vraiment conscience de leur utilité. Étant donné les déconvenues que Christophe Colomb a connues par la faute du père Boyl, qui n'a pas tardé à partager les opinions de ses ennemis, il préfère s'en référer au pape dont le choix, selon lui, offrira suffisamment de garanties.

Enfin, l'Amiral communique à Alexandre VI son projet de conquête de la Terre sainte dans un délai de sept ans (le chiffre est également chargé de symboles et suggère déjà qu'il pourrait financer « l'entretien de 50 000 piétons et 5 000 cavaliers[3] »). Il propose même de faire un don de 120 quintaux d'or tous les cinq ans, mais jusqu'à présent Satan l'a empêché de réaliser ce plan ! Cette demande d'organisation urgente de missions aux Indes n'a alors que peu d'échos.

Le chiffre sept est en effet un nombre magique dans l'occultisme, dans nombre de textes sacrés, de pratiques incantatoires, mais aussi dans la vie courante — les sept péchés capitaux, les sept merveilles du monde, l'âge de raison atteint à sept ans, etc. N'oublions pas le côté « superstitieux » de Colomb…

Pendant que Colomb rédige une correspondance abondante pour exprimer ses souhaits et ses desseins, les rois, avant de lui répondre, se hâtent d'envoyer à Hispaniola la flotte qui transporte le nouveau gouverneur Ovando. Celle-ci quitte Sanlúcar de Barrameda

le 13 février 1502. Placée sous le commandement d'Antonio Torres, elle comprend trente-deux bateaux de toutes sortes, nefs, caravelles, barques cantabriques, deux mille cinq cents hommes sont montés à bord. Tous ces équipages sont munis du nécessaire pour mener à bien une conquête et l'installation de colonies. Les soldats sont lourdement armés, des centaines de paysans ont embarqué avec leurs outils appropriés, une grande quantité d'animaux domestiques font partie du voyage, et les semences nécessaires à l'exploitation des terres ne sont pas oubliées. Les souverains n'ont pas lésiné sur le nombre des fonctionnaires publics et des artisans. Quant aux religieux, ils sont au nombre de treize, tous franciscains, alors que Colomb en réclamait modestement six, sans préciser son choix pour l'ordre.

Cette flotte prestigieuse et pléthorique, équipée par la Couronne, doit compter avec les éléments. Avant l'arrivée aux Canaries, une tempête la prive déjà de cent vingt hommes et d'une nef. Ce malheur doit servir la flottille : les commandants jugent prudent de la diviser en deux parties : l'une dirigée par Nicolás de Ovando, l'autre par Antonio Torres. Si Colomb, que les rois viennent de duper, avait été présent, nul doute qu'une pareille catastrophe, étant donné la grande expérience du navigateur, ne serait pas survenue.

La première escadre devait parvenir à Saint-Domingue dans la seconde moitié d'avril. Là était l'essentiel pour les rois, afin d'affirmer leur présence et leur souveraineté sur les Antilles. Ils avaient oublié Colomb et n'avaient tenu aucun compte de ses demandes. On peut expliquer cette soudaine et courte disgrâce par le caractère impérieux de Colomb : il déplaît aux souverains, qui entendent apparaître comme les seuls maîtres des expéditions maritimes.

Ce n'est qu'en mars, donc après le départ de cette véritable armada, que la situation se modifie tout à coup en faveur de l'Amiral. Le 14 mars, Colomb reçoit enfin des Rois Catholiques l'autorisation de découvrir de nouvelles terres, assortie d'instructions très précises sur le rôle qu'il doit jouer aux Indes.

Il est d'abord absous de toute faute et confirmé dans ses fonctions, mais ne peut les exercer immédiatement. En effet, il incombe aux souverains de démêler l'écheveau des difficultés créées par la nomination récente comme gouverneur général, en remplacement de Bobadilla, de Nicolás de Ovando.

Dans une autre clause ils accordent à l'Amiral leur aide pour armer des navires et les pourvoir de munitions moyennant une somme

de 10 000 pesos d’or, soit la valeur de 4 350 000 maravédis. Mais Colomb reste soumis à des contraintes, comme celle de poursuivre l’exploration des zones réservées aux rois de Castille, selon les accords déjà anciens conclus avec leur voisin le roi du Portugal. Colomb a été trop loin en voulant se mesurer d’égal à égal avec les Rois Catholiques. Cette marque d’orgueil a été très mal vue. Il aura l’autorisation, pour le compte de la Castille, d’y chercher l’or, les métaux précieux, les gemmes, les perles.

Bien entendu, tout trafic privé de ces richesses est interdit. En cela, les souverains réprouvent implicitement l’attitude adoptée par Bobadilla et les siens, et ils nomment comme contrôleur un certain Francisco de Porras, nanti de pouvoirs fiscaux et financiers pour accompagner le Découvreur.

L’esclavage des Indiens est strictement réglementé, voire annulé : Colomb ne pourra ramener que des indigènes volontaires pour l’accompagner, à condition de leur promettre un retour. Cette réticence des rois à l’asservissement des Indiens a plusieurs explications : la fin de la Reconquête et surtout les nouvelles mesures édictées par Cisneros ont entraîné l’accroissement du nombre des esclaves maures.

Les rois se refusent à créer une société esclavagiste sur le modèle de celle qui existe en Afrique occidentale, dans les territoires dominés par les Portugais. En outre, comme les voyages aux Indes sont trop longs, les autochtones déjà soumis aux travaux forcés dans leur pays sont affaiblis et ne vivent pas longtemps.

Enfin, Colomb ne peut se rendre à Hispaniola, sauf si cela s’avère nécessaire, car il doit laisser le champ libre à Ovando. Les navires dont ce dernier disposait ont été armés non par la ville de Palos mais par celle de Niebla, qui appartenait aux grandes familles de Medina Sidonia et Medinaceli. Quant à Christophe Colomb, il a mis environ neuf mois pour équiper sa flotte, qui ne comprend que quatre caravelles avec cent cinquante hommes de service. C’est là une bien maigre flotte dont dispose Colomb. Visiblement, il n’est pas totalement rentré en grâce auprès des souverains, parfois outrés par la désinvolture avec laquelle il leur parle.

Tout d’abord, soucieux de prendre des dispositions à l’égard de son fils légitime, au cas où il disparaîtrait lors de son prochain voyage, Christophe Colomb rédige un premier testament et écrit à la banque de San Giorgio à Gênes, pour lui signaler son prochain départ pour les Indes et l’informer que Diego s’engage à verser à cet établissement chaque année « le dixième

de la rente qui sera obtenue, en décompte des taxes du blé, du vin, et des autres provisions de bouche[4] ».

Il cite le nom d'un certain Oderigo en qui il a toute confiance, puisqu'il lui a déjà adressé « copie de [ses] privilèges et lettres, afin qu'il la mette en lieu sûr[5] ».

Puis il accomplit, en date du 4 avril 1502, une démarche auprès de Gorricio, à qui il annonce également son départ prochain pour le 6 mai, tandis que son frère Bartolomé a déjà emmené les navires à caréner. Il charge le religieux de tenir informé son fils Diego du mémoire qui lui est destiné, ainsi qu'une lettre.

Parmi les quatre caravelles, la *Santiago* qui doit être placée sous le commandement de Bartolomé Colomb, a été armée par la ville de Palos, tandis que deux autres bâtiments, la *Gallega* et le *Vizcaino*, ont été équipés au nord de l'Espagne en Galice et au Pays basque, comme l'indiquent leurs noms d'origine, et seront conduits par Bartolomeo Fieschi.

Le premier navire est rebaptisé du nom de son propriétaire, Francisco Bermúdez, et prend le nom de la *Bermuda.*

Colomb, qui n'a plus les mains libres à Hispaniola, projette une exploration qu'il voudrait spectaculaire : la recherche des passages entre les îles déjà découvertes, pour bien faire sentir aux rois et à ses marins qu'il n'a rien perdu de sa ténacité.

Il lui reste une dernière démarche à accomplir avant de se lancer sur l'Océan, avec son fils aîné et légitime, Diego, et son second enfant, Fernando. Peu de temps avant de lever l'ancre, il confie au premier, doté du majorat, un mémoire, dans lequel il lui fait un certain nombre de recommandations, toujours dans l'éventualité de sa disparition.

Tout d'abord, il lui conseille de donner un dixième de son argent aux nécessiteux, ou de l'envoyer aux parents toujours présents… Il l'invite ensuite à bien traiter les personnes avec lesquelles il entretiendra des relations, car elles font partie du « peuple de Dieu[6] », comme il aime à le dire, y compris les rois et leurs enfants. Il réservera des soins particuliers à la mère de son demi-frère, Beatriz Enríquez de Haraña, en lui faisant verser une somme annuelle de 10000 maravédis, et il n'oubliera pas de gratifier la sœur de Felipa Moniz, Violante Nuñez, de la même somme.

Pour ses affaires, l'Amiral signale à Diego qu'il peut en toute confiance demander l'avis de frère Gorricio, qui possède les privilèges et documents

idoines, y compris le bref du Saint-Père. Si Diego a l'intention de se marier lors d'une absence de son père, il devra attendre son retour.

Le fils aîné de Christophe Colomb devra aussi prendre soin de son oncle, Diego, qui demeure en Espagne à Cadix, et lui obtenir des rois un bénéfice d'Église, par exemple un « canonicat ou autre[7] ». La vie privée de Colomb ne nous est connue que par de faibles indications, souvent d'ordre financier ou testamentaire. Ces dispositions témoignent que Colomb n'oublie jamais sa famille ni celle de son épouse et y est profondément attaché.

En homme pratique, il a même pensé à récupérer aux Indes ce qu'il possède, en particulier en argent, et a chargé de l'opération un de ses familiers, Alonso Carvajal, qui doit revenir avec les navires, une fois l'Amiral parvenu à destination. Colomb promet à son fils qu'il lui enverra le nécessaire.

Le même Carvajal a reçu mission de rembourser quatre banquiers génois établis à Séville et qui ont consenti à l'Amiral un prêt destiné à payer à la fois un huitième des marchandises et des frais engagés à Séville et à Grenade. Bien entendu, Diego Colomb doit veiller à ce que cette opération se fasse dans les meilleurs délais. Colomb montre bien là qu'il est un fils de commerçant avisé et qu'il sait parfaitement maîtriser les questions financières.

Colomb, tout visionnaire et rêveur qu'il est, n'a rien omis en prévision de son voyage. Les épreuves lui ont forgé une sorte de carapace et lui ont ôté une partie de ses illusions ; il doit considérer que sa prochaine entreprise est d'autant plus risquée qu'il s'aventure en des lieux nouveaux et qu'il est toujours exposé non seulement aux attaques des Indiens mais encore à la trahison des siens qui menacent sa vie.

Il semble qu'après toutes ces démarches préliminaires au voyage, il puisse partir relativement tranquille. Mais il n'a pas le droit de choisir l'itinéraire qui lui agrée, contraint par d'ultimes instructions royales à longer les côtes occidentales de l'Afrique pour aller porter secours au gouverneur portugais de la garnison d'Arzila, au Maroc, assiégée par les Maures. Pour quelle raison les Rois Catholiques ont-ils ajouté cette clause à la mission de l'Amiral ?

Il semble qu'ils invitent Colomb à manifester ainsi la solidarité des chrétiens face à l'Islam et à reprendre contact avec les Portugais à un moment où la situation de l'Espagne est précaire. En tout cas, le Génois

n’hésite pas à remplir une tâche à laquelle il accorde de l’importance, d’autant plus qu’il avait d’abord offert ses services au royaume voisin.

Parti de Séville le 3 avril 1502, il se trouve encore à Cadix le 11 mai, pour s’approvisionner en matériel et vivres nécessaires. De là, suivant les instructions royales, il fait route vers la place forte d’Arzila. Les Infidèles ont levé le siège, mais le gouverneur, blessé, envoie à sa place son fils et ses frères pour accueillir le navigateur. En outre, Christophe Colomb retrouve des parents et amis de sa femme, Felipa Moniz.

Ce devoir accompli, l’Amiral vogue vers les Canaries, d’où il compte reprendre son itinéraire habituel. Il aborde à la Grande Canarie le 20 mai et y relâche pendant une semaine afin de renouveler sa provision d’eau et de vivres. Puis il gagne l’île voisine de Hierro, d’où il entreprend une traversée paisible et facile qui le conduit en trois semaines aux Antilles.

Parvenu à la Martinique le 15 juin, il prend alors la direction de Saint-Domingue, où il a l’intention de laisser son plus grand bateau pour en fréter un plus petit et plus rapide, et donc plus apte à ses explorations. La flotte de Colomb passe par les îles de la Dominique, de Santa Cruz et de San Juan, découvertes lors d’un voyage antérieur.

Arrivé à Hispaniola le 23 juin, Christophe Colomb se heurte au refus du gouverneur Nicolás de Ovando de le laisser débarquer, même pour échanger un navire contre un autre. Dans le port de Saint-Domingue sont déjà ancrés les bâtiments qui doivent ramener en Espagne les responsables des émeutes, blanchis par Ovando, dont Roldán et le cacique Guarionex. Ces navires reviennent en outre avec un chargement impressionnant de 200 000 pesos d’or. On comprend pourquoi le gouverneur ne souhaite pas que l’Amiral constate ces injustices et ces prévarications.

Mais Colomb, qui a plus d’un tour dans son sac, trouve la parade. Ayant pu observer qu’une tempête très violente s’approchait des côtes, il envoie au gouverneur de Saint-Domingue un émissaire en la personne de Pedro de Terreros, capitaine d’un de ses navires, afin de supplier Ovando de ne pas faire sortir sa flotte du port pendant quelques jours, par mesure de précaution. Le mandataire essuie un nouveau refus et s’attire les risées des équipages de Bobadilla et des siens.

Le piège se referme. La flotte de l’ancien gouverneur, bravant les mises en garde pessimistes de l’Amiral, s’aventure hors d’Hispaniola. Parvenus à la pointe orientale de l’île, les bateaux essuient une formidable tempête et coulent, corps et biens, trésor inclus. À leur bord : Bobadilla, Roldán,

Guarionex. Seul un bâtiment échappe à la fureur des éléments : celui envoyé par Carvajal à Colomb ! Dans ses soutes : quatre mille pièces d'or destinées à l'Amiral…

La Providence ou la prudence de l'Amiral sont avec lui, car, ne pouvant débarquer à Saint-Domingue, il se réfugie avec sa flotte dans la baie. Malgré cette précaution avisée, l'ouragan disperse ses caravelles, et seule celle à bord de laquelle il se trouve réussit à rester dans la rade sans subir d'avarie. Il raconte le drame sur un ton pathétique :

> La tempête fut terrible et les navires séparés les uns des autres, pendant la nuit, chacun entraîné de son côté sans autre espoir qu'une mort rapide, et chacun convaincu que les autres avaient déjà péri[8]…

Lorsque le calme est revenu, tous les navires se passent de l'autorisation d'Ovando pour se retrouver à Puerto Hermoso au sud d'Hispaniola, et Colomb de décrire avec une grande compétence technique les dommages subis par sa flotte, notamment « la voilure d'un des navires en mauvais état[9] ». Il note d'ailleurs que la configuration de ce bateau le désavantageait :

> Il était trop lent parce qu'il n'était pas bon voilier et de plus trop bas de bord, il ne pouvait supporter le poids de toutes les voiles, et n'importe quel remous, même insignifiant lui plongeait le bord sous les vagues[10].

Bien à l'abri dans l'anse de Puerto Hermoso, Colomb fait procéder aux réparations avant de se lancer dans l'aventure de l'exploration et, le 3 juillet, les quatre caravelles lèvent l'ancre et poursuivent leur route vers le sud-ouest.

Elles se voient alors portées par des vents du nord-ouest vers le sud de Cuba le 24 du même mois, et parviennent à Los Cayos, lieu paradisiaque que Colomb lors d'un précédent voyage avait appelé « Les Jardins de la Reine ». Mais les vents violents empêchent la flotte d'aborder sur la terre ferme, et l'Amiral, dans une brève relation, fait état des difficultés de cette navigation :

> Les grands courants me menèrent dans les Jardins de la Reine sans me laisser voir d'autres terres. De là, je fis tout pour naviguer vers la terre ferme, mais je me heurtais à des vents contraires et à de violents courants. Je luttais contre tous ces obstacles pendant soixante jours, mais, malgré tout, je n'ai pu avancer de plus de soixante-dix lieues. Pendant tout ce temps je n'ai pu entrer dans un seul port, empêché par les fureurs du ciel, des eaux, par les foudres et les déluges incessants. À tel point que l'on pensait que c'était la fin du monde[11].

La flotte, bénéficiant enfin d'un temps favorable, poursuit son chemin en direction du sud-ouest pour parvenir le 30 juillet à l'île de Guanaja, à proximité de la côte du Honduras. Là, les équipages au repos ont tout loisir d'observer les Indiens. Ceux-ci leur font comprendre par gestes qu'ils viennent du Yucatán, c'est-à-dire du nord de la terre ferme. Colomb et les siens peuvent constater que leurs vêtements sont plus raffinés, faits de coton teint de plusieurs couleurs. Leurs armes témoignent aussi d'un progrès par rapport à celles des Indiens des îles : ils portent haches et lances de cuivre, alors que les insulaires ne semblaient pas connaître d'autres métaux que l'or, mais utilisaient le bois pour leurs armes.

Après quelques semaines de halte, l'Amiral et les siens reprennent la route en longeant les côtes du Honduras entre le 17 août et le 14 septembre 1502, non sans difficulté, les vents contrariant sans cesse leur chemin.

L'obstination de l'Amiral finit par recevoir sa récompense. Le 14 septembre, par une mer enfin tranquille, la flotte parvient au cap bien nommé de « Gracia de Dios » (Grâce de Dieu). Les navires ont subi des avaries qu'il faut réparer, et les hommes sont malades. Même s'il doit faire face à une attaque de goutte subite, Colomb s'arrête juste le temps qu'il faut pour se savoir hors de danger : il a hâte de longer cette côte du Honduras vers le sud. C'est bien la première fois qu'on évoque une maladie de Colomb, maladie dont on sait qu'elle est une infirmité à épisodes, très invalidante. Colomb reste malgré tout encore un homme solide, même si bientôt, il aura des problèmes de vision.

Les vents favorables donnent tout loisir aux équipages d'observer ces rivages bordés de récifs de corail, alors qu'ils se dirigent vers Cariay (l'actuel Costa Rica). Face à Puerto Limón se trouve une petite île appelée La Huerta. La flottille y fait escale dix jours durant, entre le 25 septembre et le 5 octobre. Colomb, poussé par son imagination, songe à cette terre de Cariay qu'il a laissée derrière lui et qu'il confond avec Cathay. Il croit être bientôt à proximité de la Cochinchine évoquée par Marco Polo. Il poursuit ses chimères, en réalité, lui et les siens voguent au nord-est du Costa Rica ! Décidément, Christophe Colomb continue à être dominé par ses vastes lectures qui lui ont été profitables, lui ont donné une profondeur intellectuelle absolument stupéfiante, mais l'ont aussi empêché d'aller plus loin dans ses découvertes. Comme si son savoir, pour certains aspects de sa démarche, avait été un frein à son enthousiasme, en avait ralenti l'avancée.

Bartolomé Colomb, plus tenace que son frère, ou peut-être moins épuisé que ce dernier, se risque dans l'arrière-pays à la recherche du métal précieux, sans grand résultat, semble-t-il. Selon les indigènes qu'il rencontre, celui-ci est particulièrement abondant dans la région de Ciguara, mais Bartolomé ne s'y aventure pas.

Christophe, pour sa part, prend le temps d'observer les Indiens et les parures qu'ils portent, notamment les plaques autour du cou dont le métal brillant, jaune et poli, est également présent sur les tablettes des tombes. Mais il se rend compte de son peu de valeur et refuse de se livrer à des échanges, espérant sans doute revoir les indigènes avec des objets d'or pur.

C'est la déconvenue. L'Amiral, toujours imprégné de ses lectures, se souvient d'avoir trouvé dans l'*Historia rerum ubique gestarum* du pape Piccolomini des descriptions d'indigènes qui fabriquaient « des ornements d'or en alliage plus ou moins pur ! Ils en faisaient des plaques accrochées à leurs ceintures et de plus grandes pour le poitrail de leurs chevaux[12] ».

Oui, il poursuit ses chimères… Il se croit toujours en Asie ! Il est persuadé de se trouver aux confins de la Caspienne et de la mer d'Aral. Il note cependant qu'il ne voit ni chevaux ni poitrails recouverts d'or… Et pour cause : il n'est pas là où il croit être. Selon ce qu'il déclarera aux rois plus tard, il se console en évoquant un peuple composé surtout de pêcheurs. De toute façon, c'est un voyageur, un aventurier, il lui faut repartir à la recherche d'un détroit, puisque c'était sa première intention — son destin, très certainement…

Il lève l'ancre le 5 octobre en direction du sud. Sa déception est compensée dès le lendemain, lorsqu'il voit suspendue au cou d'un vieil Indien une plaque d'or de bonne qualité. Contre toute attente, ce dernier n'hésite pas à échanger le joyau contre trois grelots de cuivre. D'autres parures de ce genre remplissent les coffres des marins, à chaque accostage, tout le long de la côte de Veragua puis celle du golfe des Mosquitos à la hauteur du Panamá actuel. Colomb ne se doute pas que le détroit qu'il cherche est proche, à portée de main, mais comment le saurait-il ? Les équipages doivent essuyer de nouvelles tempêtes, faire face une nouvelle fois aux éléments déchaînés.

Le 2 novembre, la flotte trouve un abri dans un port bien protégé, Puerto Bello. Durant une semaine de repos, la pluie ne cesse guère. Prudemment mais péniblement, les caravelles se risquent sur l'Océan et accostent le 10 novembre à « Puerto de Bastimentos », le bien nommé (le terme

bastimentos désigne les vivres), actuellement Nombre de Dios, où les hommes se ravitaillent avant de reprendre leur navigation sur une mer toujours aussi démontée. Ils finissent par trouver un nouvel asile au « Port du Retrait », appellation tout à fait opportune (actuellement Puerto Escribanos) le 26 novembre 1502.

Pendant tout le mois de décembre, la situation est aussi dramatique et Colomb n'a pas d'expression assez forte pour dépeindre l'aspect chaotique de l'Océan, d'une beauté tragique. Écoutons une nouvelle fois l'Amiral évoquer la puissance des éléments :

> La mer bouillait parfois comme une immense chaudière, d'autres fois, elle dressait des montagnes de vagues couvertes d'écume […] un jour entier et une nuit les cieux brillèrent comme un immense brasier, rejetant sans cesse des faisceaux d'éclairs, tandis que les marins effrayés prenaient des coups de tonnerre pour des coups de canon de secours demandés par leurs compagnons. Les malheureux navigateurs se noyaient à bord de leurs propres bateaux. Pâles d'épouvante, et accablés de lassitude, ils n'espéraient plus échapper au naufrage, et pour se préparer à la mort, ils se confessaient mutuellement leurs péchés et s'absolvaient les uns les autres, à défaut de prêtres[13]…

Au cours de ces péripéties, qui durent jusqu'à la fin de l'année 1502, les navigateurs ont le sentiment de passer tout près de la mort. Des trombes d'eau engloutissent le pont du navire, brisent les mâts, endommagent, noient les canons ou les emportent. Autour des navires, des requins ne cessent de tourner, comme s'ils attendaient leur heure. Voilà autant de signes que les marins interprètent comme de funestes présages.

Pourtant, à l'aube du 6 janvier 1503, jour de l'Épiphanie, une accalmie permet à la flottille d'aborder la côte de Veragua. Colomb fait jeter l'ancre dans l'estuaire d'un fleuve auquel il donne le nom de Belén (Bethléem) — appellation en rien gratuite puisqu'elle est liée à l'Épiphanie et à la visite des Rois mages à l'Enfant-Dieu. Colomb explique les raisons de ce choix :

> Notre Seigneur me fit voir un fleuve et un port sûr, qui pourtant n'avait pas plus de dix brasses de profondeur ; je ne fis entrer mes navires qu'avec mille difficultés ; dès le lendemain, la tempête reprit de plus belle et si je m'étais trouvé par ce temps, je n'aurais pu entrer à cause de la barre[14]…

L'Amiral considère peu après que les bas-fonds ne sont qu'un inconvénient mineur, car ils vont lui permettre de se servir des canots pour partir en exploration. Celle-ci est pour l'instant compromise en raison de la reprise de la tempête et de la pluie continue. Les équipages vont rester plus de trois mois à Belén, en raison de l'état des navires, dont les coques ont

souffert de la tempête et sont rongées par les fameux tarets, ces mollusques bivalves qui s'attaquent aux bois immergés dans l'eau de mer. De plus, les eaux sont troubles, saumâtres et souillées par des déchets organiques.

Ce laps de temps est mis à profit par les hommes de Colomb non seulement pour chercher de l'or dans les montagnes alentour, mais encore pour commencer à construire une sorte de comptoir appelé Santa Mariá de Belén. Les Indiens, qui semblent pacifiques, se proposent d'emmener les navigateurs chez leur cacique, un certain Quiblán, qui doit leur indiquer les lieux où se trouve l'or.

Le 6 février, l'Amiral envoie une escorte de soixante hommes jusqu'au sommet d'une colline. De ce poste d'observation, les Indiens qui leur ont servi de guides, comme le rapporte Colomb, « leur montrèrent tout l'espace à perte de vue en disant que partout il y avait de l'or et que vers le ponant il y avait des mines jusqu'à vingt jours de marche. Puis ils nommaient les villes et les villages, où il s'en trouvait en plus ou moins grande quantité et il savait très bien qu'il y en avait beaucoup […] mon frère revint avec ses gens et tous rapportaient l'or qu'ils avaient ramassé durant les quatre heures de leur séjour[15] ».

Colomb est véritablement ébloui par la quantité de métal précieux et par la présence d'agglomérations très peuplées. Il entrevoit déjà sans doute la possibilité inespérée de disposer d'une main-d'œuvre qualifiée pour l'exploitation de l'or, d'autant plus que les indigènes lui semblent aussi accueillants que ceux qu'il a rencontrés lors de ses premiers voyages. Le cacique lui paraît aussi tout acquis à ses projets.

L'Amiral oublie un peu sa mission exploratrice au profit d'un projet plus économique et plus lucratif. Encouragé par ces premières expériences prometteuses, Christophe Colomb envoie le 14 février 1503 son frère Bartolomé pour une mission de reconnaissance dans des villages au bord du fleuve Urira, suivant les consignes dictées par Quiblán, le chef indien. Les Espagnols procèdent d'abord avec les Indiens, suivant leur habitude, à un échange de grelots contre des plaques d'or que les indigènes portent au cou. Puis ils se lancent dans la recherche du métal précieux.

Très vite, ces chercheurs improvisés vont se heurter aux difficultés créées par le climat humide et par leur inexpérience dans l'extraction de l'or. Bientôt Colomb devra envisager de faire venir d'Espagne des hommes qui ont déjà pratiqué ce travail dans les sables des fleuves de leur pays ou même en Afrique sur la bien nommée Côte de l'Or.

Mais l’Amiral est tout à son rêve. Il pense déjà à l’implantation d’une nouvelle ville semblable à Saint-Domingue, Santa María de Belén, et qui pourrait prospérer grâce aux gisements d’or. La générosité du cacique Quiblán permet à Colomb de faire édifier un magasin fortifié, où sont entreposés des vivres venus d’Espagne. Puis une douzaine de maisons bâties à la hâte s’élèvent rapidement.

Colomb, se comportant en visionnaire plutôt qu’en pragmatique, nourrit le dessein de laisser ici Bartolomé avec la plupart de ses hommes pour coloniser et soumettre cette contrée pendant qu’il se propose d’aller lui-même en Castille, afin de ramener des secours en hommes et provisions.

Mais le rêve de l’Amiral va se heurter à la violente réalité.

Ce qu’on a appelé l’« affaire de Belén » commence au début du printemps.

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LIX, « Lettre aux Rois Catholiques », p. 539.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, chap. LXI, « Lettre au pape Alexandre VI », p. 547.
4. *Ibid.*, chap. LXIII, « À la banque Saint-Georges », p. 550.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, chap. LX, « Mémoires à Diego Colón », p. 541.
7. *Ibid.*, p. 542.
8. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 171.
9. *Ibid.*, p. 181.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*, p.172.
12. *Ibid.*
13. T. Rodriguez Pinilla, *Colón en España*, *op. cit.*, Cuarto viaje (Continuación), p. 382-383.
14. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 174.
15. C. Colomb, *Œuvres complètes*, chap. LXVI, p. 555.

De l’« affaire de Belén » au retour en Espagne

Alors que la méfiance de Colomb s’est endormie, et qu’il se laisse aller à l’enthousiasme de sa dernière découverte et de la fondation de la nouvelle colonie de Belén, le cacique Quiblán perd toute confiance dans les navigateurs et nourrit le projet de les surprendre, de mettre le feu à leurs maisons et de les massacrer tous.

Heureusement, ce plan est éventé par un fidèle de Colomb, le notaire Diego Méndez, qui en fait part à l’Amiral. Suivant les consignes de ce dernier, Diego Méndez et l’un de ses collègues, un certain Escobar, prennent un canot ; depuis le fleuve, ils aperçoivent des Indiens armés réunis sous les ombrages d’une forêt très dense. Au risque de perdre la vie, Diego Méndez et son compagnon se rendent chez le cacique Quiblán, sous prétexte d’aller le soigner d’une blessure qu’il a reçue à la jambe.

Pendant que le premier se livre à cet exercice, le second fait distribuer à Quiblán des présents pour endormir sa méfiance. Puis Escobar sort un peigne et des ciseaux et se met en devoir de peigner le chef indien. Tous deux sont invités au repas de Quiblán et regagnent ensuite par le même chemin Belén, où les attend Christophe Colomb.

Ce dernier, instruit par l’expérience tragique d’Isabela, qui avait abouti à la mort de ses compagnons, et par les informations de ses deux amis espions, préfère tenter un coup de force pour neutraliser Quiblán et ses hommes. Il charge son frère Bartolomé avec soixante-dix hommes armés d’aller s’emparer du cacique et des siens à la faveur de la nuit.

Tandis que l’escorte se tient prête à intervenir, Méndez et Bartolomé Colomb ainsi que trois autres marins vont rendre visite au cacique. La conversation porte d’abord sur les chefs indiens des alentours dont s’enquiert habilement l’*Adelantado*. Puis, en gage d’amitié, Bartolomé prend le cacique par le bras : c’est le signe convenu pour que les quatre autres personnes ligotent le chef indien, cependant que le frère de Colomb le maintient fermement.

Un tir d’arquebuse se fait entendre : c’est le signal donné aux soldats pour qu’ils cernent la résidence de Quiblán. Les Indiens s’enfuient sans qu’une goutte de sang soit versée, à part les cinquante personnes, femmes et hommes, qui se trouvaient avec le chef dans la maison, et qui sont faites prisonnières.

Pendant que Bartolomé Colomb se lance à la poursuite des fugitifs, un pilote connu pour sa force, Juan Sánchez, réussit à maîtriser le cacique et à embarquer les prisonniers. Mais Quiblán résiste. Pris de pitié, son geôlier relâche un peu ses liens, et le chef en profite pour se précipiter à l’eau, manquant d’entraîner à sa suite Juan Sánchez. Ce dernier, pensant que Quiblán s’est noyé, et occupé par les autres prisonniers, préfère laisser aller la corde.

Bartolomé Colomb, de son côté, revient le lendemain auprès de son frère avec le butin qu’il a récupéré chez Quiblán, mais il a renoncé à poursuivre les Indiens cachés au plus profond de ces terres inhospitalières.

Christophe Colomb, dont l’amertume a succédé au bel enthousiasme, ne souhaite pas s’attarder plus longtemps à Belén et préfère reprendre ses explorations en laissant la place aux bons soins de Bartolomé. L’état de ses bateaux ne lui permet pas de les emmener tous.

Il laisse donc une caravelle à la disposition éventuelle de la colonie et lève l’ancre avec les trois autres. Le 16 avril 1503, pendant la nuit de Pâques, et toujours en implorant la protection de la Sainte Trinité, l’Amiral donne le signal du départ. Il espère sans doute que le jour de la Résurrection est de bon augure pour la suite de son voyage et que la Sainte Trinité veillera sur sa flotte. Mais il n’en est rien. Les vents contraires et l’état de la mer obligent les navigateurs à relâcher à une lieue du port.

L’Amiral envoie sur un canot un certain Diego Tristán pour alerter son frère et faire provision d’eau et de bois. Une mauvaise surprise attend toutefois l’équipage, alors que le bateau remonte le fleuve. Malgré les mises en garde de Bartolomé et des siens, les huit marins et les trois soldats sont assaillis par des nuées d’Indiens armés de flèches et envoyés par Quiblán, avide de vengeance.

C’est une véritable boucherie. Seul un certain Juan de Noya échappe à la mort et gagne la colonie à la nage. Voyant les cadavres de leurs compagnons parvenir jusqu’à Belén, poussés par les eaux du fleuve, les quelques personnes encore dans la ville veulent s’enfuir sur la seule

caravelle qui est restée sur place, mais les vents contraires les en empêchent.

Quant à Colomb, très inquiet du sort de ses compagnons, il finit par envoyer un émissaire en la personne de Pedro de Ledesma, qui revient porteur de la funeste nouvelle.

Personne ne souhaite demeurer à Belén, et tous les efforts de Colomb pour maintenir les siens dans la colonie s'avèrent inutiles. Il ne lui reste plus qu'à aller à la recherche de son frère et à partir avec lui pour Hispaniola demander des secours, en souhaitant que le gouverneur Ovando soit plus compréhensif.

Christophe Colomb attribue à la Providence le calme subit qui règne sur la mer, et qui lui permet de ramener Bartolomé et les siens sur les trois caravelles. Celles-ci sont en fort mauvais état, prennent l'eau et les marins doivent écoper très souvent.

Alors qu'il doit se rendre à Hispaniola, Christophe Colomb, sachant qu'il va lui falloir encore abandonner un navire, prend la direction de l'est contre le vent pour aborder à Puerto Bello. La caravelle une fois à quai, il lui en reste encore deux que les vents poussent vers le sud de Cuba en direction des « Jardins de la Reine » qu'il atteint le 12 mai, après avoir longé la côte de Darién, à proximité de Panamá. Les navigateurs épuisés abordent le 30 mai sur l'îlot de Los Cayos, où ils doivent demeurer six jours en raison d'une nouvelle tempête, durant laquelle ils manquent de perdre leurs deux derniers bateaux, la *Santiago* et la *Bermuda*.

Colomb, avec sa ténacité coutumière, fait une autre tentative pour gagner Hispaniola. En vain. Aussi doit-il se résigner à se diriger vers la Jamaïque, située plus au sud. Il y parvient dans la nuit du 22 au 23 juin 1503. Le point d'ancrage des caravelles se situe dans un port fermé par des bancs de corail, Puerto de Santa Gloria. Les navires, très endommagés par les tempêtes successives, manœuvrés par des équipages exténués, sont placés côte à côte dans une sorte de réduit fortifié.

Cent trente-quatre hommes sont confinés dans l'espace restreint de deux caravelles. Afin d'éviter les conflits, l'Amiral fait aménager des cabines à la proue et à la poupe. Colomb s'adresse ensuite à des volontaires auxquels est confiée la recherche de vivres.

L'intrépide et fidèle Diego Méndez se propose une fois de plus avec quelques hommes pour accomplir cette mission délicate. Dans une manière de testament, écrit à Valladolid en 1526, il raconte comment, parti avec trois

hommes, il arrive à un village et se met d'accord avec les Indiens et leur cacique pour qu'ils apportent aux bateaux du pain cassave et autres victuailles en certaine quantité, chaque jour, en échange de quoi ils recevront divers objets, babioles, pacotille : peignes, grelots, outils de pêche, etc. Méndez circule ainsi à travers l'île, toujours aussi bien accueilli par les indigènes. L'un des caciques lui fournit même six hommes pour le guider sur le chemin du retour.

Alors que les équipages leur font fête, Christophe Colomb est le seul à garder une certaine distance. Il confie à Méndez qu'il redoute le caractère versatile des indigènes. Il craint un autre massacre. Il redoute que ses bateaux ne soient à nouveau incendiés. Il reste à jamais hanté par ce qui s'est produit à Isabela et ce qui a failli arriver plus récemment à Belén. Il ne croit pas non plus à la promesse faite par les Indiens d'apporter quotidiennement de la nourriture aux marins.

Il suggère donc à son ami un stratagème : un marin devrait emprunter le canot pour se rendre à Hispaniola et en revenir avec un nouveau navire. Méndez représente à Colomb la difficulté de cette entreprise, en raison des incertitudes climatiques et de la mauvaise volonté des autorités. Colomb invite indirectement Méndez à se charger de cette mission périlleuse à laquelle, dans un premier temps, il se dérobe. Alors l'Amiral rassemble tous ses hommes pour solliciter un ou des volontaires. Devant leur réponse négative, seul Méndez accepte de tenter l'aventure.

Il s'embarque d'abord avec quelques hommes, mais comme des Indiens s'emparent de lui et menacent de l'exécuter, il s'évade et vient demander à Colomb de lui fournir une escorte pour s'éloigner de la côte. Il entreprend un deuxième voyage avec soixante-dix hommes sous les ordres du frère de Christophe Colomb. Le groupe est en outre accompagné par un Génois, Bartolomé Fieschi, capitaine d'une des caravelles. Deux canots prennent la mer avec pour rameurs six Espagnols et six Indiens.

Le trajet est effectué en cinq jours et quatre nuits. Après avoir passé les dernières quarante-huit heures sans boire ni manger, les rameurs parviennent à l'îlot de Navaza. Cinq jours de plus leur permettent de toucher les côtes d'Hispaniola près du cap Saint-Michel. Ils y rencontrent des Indiens accueillants qui leur donnent des vivres.

C'est alors qu'ils apprennent qu'Ovando s'est rendu sur la terre de Jaragua pour réprimer des révoltes d'Indiens. Le petit équipage le rejoint à la mi-août, et Méndez écrit plus tard que le gouverneur le retint pendant

sept mois, lui et ses hommes, persistant à leur refuser les secours demandés. En revanche, l'ami de Colomb s'attarde sur les atrocités commises par Ovando contre les indigènes de Jaragua :

> […] il fit brûler et pendre 84 caciques […] et en même temps qu'eux Nacaona, qui gouvernait l'île et à qui tous obéissaient et étaient redevables[1]…

Méndez ne tarit pas d'éloges sur Nacaona, cette femme indienne respectée par les Espagnols, et manifeste son indignation à l'égard de l'injustice et de la cruauté d'Ovando.

Pendant tout ce temps, Colomb et ses hommes attendent en vain les secours. Ceux-ci lui parviennent sous une forme dérisoire huit mois après le départ de Méndez. Le gouverneur se contente d'équiper un bateau, commandé par Diego de Escobar, l'homme qui avait participé à la révolte de Roldán contre Colomb, et avait été amnistié par Bobadilla.

Au lieu des navires que l'Amiral aurait souhaités pour poursuivre ses explorations, Ovando lui fait remettre une lettre, un jambon et une barrique de vin : comment nourrir convenablement les cent trente-quatre hommes qui se trouvent avec Colomb ? Et pourtant le courageux Méndez a fait preuve d'une opiniâtreté sans pareille.

Pendant ces mois d'inertie forcée, l'Amiral doit faire face en janvier 1504 à de nouvelles rébellions fomentées par les frères Porras, dont l'un était capitaine d'une des caravelles et l'autre trésorier général de la flotte. Ceux-ci ont donc pris les armes et volent provisions et canots, entraînant dans leur mouvement des ingénus à qui ils promettent une existence idéale.

Les émeutiers essaient d'abord de quitter l'île avec des canots et des guides indiens, puis ils reviennent à leur point de départ après avoir jeté à la mer munitions et provisions, et se retournent contre l'Amiral qui tente en vain une conciliation. Celui-ci fait alors arrêter et emprisonner Francisco Porras. Mais les Indiens, soudoyés par les rebelles, coupent tout contact avec ses hommes et cessent de lui apporter des vivres.

Christophe Colomb, qui sait qu'une éclipse de Lune va avoir lieu dans trois jours, a l'idée d'exploiter la crainte superstitieuse des indigènes, et les convoque à une réunion au cours de laquelle il leur explique l'imminence de ce phénomène annonciateur du châtiment de la Divinité. Non sans solennité, Colomb profite du moment où la Terre, passant entre le Soleil et

la Lune plongea cette dernière dans l'ombre, pour prédire aux Indiens affolés un temps de disette et des maladies.

Terrorisés, les indigènes se jettent à ses pieds et lui expriment leur repentir. Si le Découvreur a résolu le problème de la distribution des vivres, il attend toujours les secours qui vont lui permettre de poursuivre son exploration ou de retourner en Espagne.

En mars 1504, il écrit à Nicolás de Ovando, en réponse à sa lettre, qu'il assure avoir lue d'un bout à l'autre avec grand plaisir. Il y joint un extrait de la missive des Rois Catholiques lui rappelant les termes du contrat souscrit en vue du quatrième voyage. Cette lettre, qu'il confie à Diego Méndez de Segura et Flisco, il ne l'a pas écrite par intrigue mais parce que sa situation est désespérée :

> Seigneur, je suis encore logé dans les navires qui sont échoués ici, attendant le secours de Dieu et le vôtre[2]…

Pendant ce temps, Diego Méndez fait diligence en se rendant de Jaragua à Saint-Domingue, car il désespère d'obtenir les secours souhaités par Colomb. Il a la chance de voir arriver d'Espagne un bateau qu'il achète et s'empresse d'équiper, et raconte sa mésaventure et la détresse dans laquelle se trouve l'Amiral : un autre bâtiment lui est alors fourni. Les deux navires, sous le commandement de Diego de Salcedo, un des agents de Colomb, partent pour la Jamaïque, où ils arrivent dans les derniers jours de juin 1504.

L'Amiral prend congé des Indiens, qui versent des pleurs de désolation de voir ainsi partir leur bienfaiteur. Malgré des vents contraires contre lesquels elle doit lutter, la flottille aborde le 3 août à l'île Beata au sud d'Hispaniola. C'est alors que Colomb adresse une nouvelle lettre à Nicolás de Ovando. Il commence par exprimer sa joie de façon noble et simple :

> Diego de Salcedo est parvenu jusqu'à moi avec les navires de secours que votre grâce m'a envoyés. Il m'a rendu la vie ainsi qu'à tous ceux qui étaient avec moi […]. Je suis si heureux que depuis son arrivée, de joie je ne dors plus, non pas que je craigne la mort, mais à cause de la victoire du Roi et de la Reine, nos Seigneurs[3].

Le 13 août, bravant les interdictions qu'Ovando veut peut-être maintenir à son égard, Colomb jette l'ancre dans la baie de Saint-Domingue. Mais la surprise des équipages est grande devant l'accueil chaleureux, voire grandiose, qu'ils reçoivent : aussi bien le peuple que les corps constitués

font fête à Colomb et à ses hommes. Ovando lui-même semble avoir tout oublié de ses reproches passés et offre l'hospitalité de son palais à l'Amiral.

Après les amabilités plus ou moins formelles, vient le retour à une réalité plus amère : le gouverneur donne l'ordre à Colomb de remettre Porras en liberté. Colomb réplique avec autant d'habilité que de légitimité que le délit a été commis par le prisonnier au sein de la flotte, donc sur son territoire et non celui du gouverneur. Ce dernier comprend alors qu'il ne pourra convaincre l'Amiral.

Cette nouvelle déconvenue déçoit Christophe Colomb, qui espérait une réconciliation et, partant, la poursuite de ses explorations. Puisqu'il n'en est rien, et estimant qu'il a déjà perdu beaucoup de temps, il préfère ne plus tergiverser et préparer son retour en Espagne.

Pour effectuer la traversée dans de bonnes conditions, compte tenu de l'état des navires, il fait réparer le bâtiment ramené par Méndez, tandis que son frère l'*Adelantado* en acquiert et en affrète deux autres. Trois caravelles ne sont pas de trop pour embarquer marchandises et hommes, d'autant plus qu'elles transportent également des prisonniers et des Indiens.

Le 12 septembre 1504, la flotte ainsi recomposée lève l'ancre. Selon certains témoignages, plusieurs compagnons de Colomb souhaitaient rester dans l'île ; généreusement, l'Amiral leur donne une somme leur permettant de ne pas sombrer dans la pauvreté. Certains d'entre eux, pourtant, avaient participé aux désordres de la Jamaïque.

Décidément, Christophe Colomb joue de malchance. À la tristesse ressentie de ne pas avoir pu terminer sa mission s'ajoute bientôt la tempête qui se déchaîne, à peine les navires ont-ils quitté le port. Une rafale particulièrement violente démâte le bâtiment sur lequel a embarqué l'Amiral et le rend inutilisable. Il est donc obligé de retourner à Saint-Domingue pour transférer équipage et biens sur une des caravelles de l'*Adelantado*, et d'abandonner son navire par trop endommagé.

La traversée est longue et difficile, et surtout marquée par une terrible tempête lors des derniers jours d'octobre 1504. Fernando Colomb raconte :

> La traversée, d'abord facile et heureuse, devint bientôt pénible et périlleuse ; à plusieurs reprises, nous eûmes nos mâts brisés, nos voiles emportées, et plus d'une fois nous pûmes croire que nous ne reverrions pas la terre espagnole[4].

Le 7 novembre, le port de Sanlúcar de Barrameda est en vue, mais l'accostage s'avère périlleux pour les navires déjà bien malmenés. Colomb

est à ce moment épuisé par une attaque de goutte et démoralisé. Une fois débarqué avec ses hommes, il se fait transporter à Séville, où l'attendent ses familiers et où il espère trouver enfin le repos. Mais l'ingratitude des Puissants ne semble pas avoir désarmé.

Pendant cette longue absence de Colomb, non seulement les rois avaient accordé des droits de navigation et exploration à des particuliers, notamment en 1502 à un certain Juan Sánchez qui avait gagné les Indes avec cinq caravelles, mais ils avaient l'année suivante, le 20 janvier 1503, créé à Séville la fameuse *Casa de Contratación*, qui possédait le monopole du commerce avec les Indes. Les clauses de fondation de cet organisme ne mentionnaient même pas les droits de l'Amiral, relatifs à sa participation aux marchandises et bénéfices en Amérique. Le 29 mars de cette même année, les pleins pouvoirs étaient accordés au gouverneur Ovando, au mépris des privilèges dévolus à Colomb dès 1493.

L'Amiral, au retour de son quatrième voyage, quoique affaibli par la maladie et les déceptions, doit encore lutter pour faire valoir ses droits, ne fût-ce que pour ne pas laisser ses enfants dans le besoin.

Un trop long éloignement de l'Espagne et son appétit pour l'or ont quelque peu perdu Colomb, et lui ont même été fatals. Il n'est pas le préféré des souverains. De plus, à ses attaques de goutte viennent s'ajouter une vue qui ne cesse de baisser et l'inévitable affaiblissement de ses forces dont il a trop abusé à naviguer au milieu des tempêtes, à être la proie incessante des climats tropicaux, à s'interposer pour éviter les querelles entre marins. Comme on vient de le voir, son moral est au plus bas et son élan enthousiaste qui jadis le poussait vers ces terres inconnues semble brisé et lui faire désormais défaut. La désaffection des souverains amplifie sans doute ce dont il souffre physiquement. On le sent déprimé et au bord de la rupture. Colomb, en cet automne 1504, est plus que jamais seul et malade.

---

1. Cité par T. Rodriguez Pinilla, *Colón en España*, *op., cit.,* chap. XVII, p. 399.
2. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LXVIII, « Lettre à Nicolás de Ovando », p. 592.
3. *Ibid.*, chap. LXIX, p. 593.
4. F. Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils, op. cit.*, p. 255.

La mort de la reine.
La lutte jusqu’à la mort

Peu après le retour de Christophe Colomb en Espagne, la déconvenue qui accable cet homme malade est aggravée par un événement qui envenime ses rapports déjà difficiles avec la Couronne d’Espagne : la reine Isabelle la Catholique, qui avait toujours favorisé les projets et réalisations du navigateur, et lutté contre les réticences de son époux vis-à-vis de l’entreprise des Indes, s’éteint le 26 novembre 1504. En effet, Colomb a été toujours en plein accord avec la reine, modérée face à son époux Ferdinand, intraitable et cassant.

La mort d’Isabelle va priver Colomb d’une véritable amie et… d’un soutien financier indéfectible.

Alors qu’il s’installe à Séville pour se remettre des péripéties de son quatrième voyage, Colomb ignore le décès d’Isabelle de Castille et rêve à la possibilité de reprendre des explorations malencontreusement interrompues. Il y retrouve son frère Bartolomé. Son fils légitime Diego, en qui reposent tous ses espoirs depuis qu’il a constitué son majorat, n’est pas venu l’accueillir, et Colomb comptait sur lui pour lui ménager une rencontre avec les Rois Catholiques.

Voilà pourquoi il occupe ses loisirs forcés à écrire à son aîné. Dès le 21 novembre 1504, il accuse réception d’une de ses lettres, et après l’avoir remercié par avance de ce qu’il fait pour lui à la cour, il lui confie ses espérances et ses soucis.

Il évoque l’action généreuse à son égard de frère Diego de Deza, qui est opportunément proposé pour l’évêché de Séville, où il réside. Il compte sur cet ami, qui ne lui a jamais manqué, pour intercéder en sa faveur et faire en sorte que soit porté remède à ses « offenses », c’est-à-dire au non-respect par les autorités des privilèges que lui avaient concédés les Rois Catholiques aux Indes :

> Il faut maintenant le supplier de bien vouloir s’occuper de remédier aux nombreuses offenses que j’ai subies, et de faire en sorte que le traité et les lettres de privilèges que Leurs Altesses me

firent soient respectés, et que je sois dédommagé de tant de torts ; qu'il soit certain que si Leurs Altesses font cela, leurs biens et leur grandeur en seront multipliés à un degré incroyable[1].

Il estime, en homme pragmatique et en bon comptable, que la somme de 40 000 pesos qui lui a été allouée est minime par rapport au préjudice qu'il a subi, qu'il évalue à 10 millions de pesos par an. Afin d'apitoyer ce fils et peut-être aussi l'entourage royal, il se réfère à sa maladie et envisage la possibilité de sa mort.

Il expose ensuite dans les détails les outrages qu'il a dû supporter lors de ce quatrième voyage, à commencer par ceux que lui ont infligés les frères Porras. Évoquant leur ingratitude, il écrit :

> […] l'un était venu comme capitaine et l'autre comme officier aux comptes, sans avoir ni l'un ni l'autre les aptitudes nécessaires à ces charges[2]…

Il se targue auprès de son interlocuteur de la disproportion entre leur insolente rébellion et la mansuétude relative dont il a usé à leur égard :

> [F]inalement je les fis tous prisonniers, puis les relâchai, sauf le capitaine, que j'emmenai prisonnier à Leurs Altesses[3]…

Il montre aussi comment le gouverneur, poussé par la Couronne, a pris le prisonnier sous sa protection, alors que ce dernier dépendait de l'autorité de Colomb. Suivent une série de récriminations contre ledit gouverneur Nicolás de Ovando, qui visent en particulier l'iniquité de celui qui a libéré, contre toute justice, les auteurs de la rébellion. Il compte donc sur son fils pour plaider sa cause devant les rois, ainsi que sur le trésorier de ces derniers, muni des documents nécessaires :

> [J]e lui envoie copie de leur promesse comme je te l'envoie, ainsi qu'au docteur Angelo et au licencié Zapata[45]…

Il envisage son départ aux Indes mais attend l'ordre des rois et demande à Diego de les inciter à lui écrire. Huit jours plus tard, Colomb adresse à son fils une nouvelle missive : le 28 novembre, la reine est morte depuis deux jours, ce qu'ignore l'Amiral, et son impatience est à son comble. Il affirme même abusivement qu'il prépare son voyage, en attendant la réponse des souverains, et qu'il espère s'embarquer la semaine suivante, s'étonnant de ne pas avoir reçu de nouvelles de Carvajal et Jerónimo, mandatés par lui à la cour…

Vraisemblablement, la dernière lettre de Diego remonte au 15 novembre. Il y faisait part à son père de la mauvaise santé de la reine. Dans une nouvelle lettre datée du 1er décembre, l'Amiral demande à son fils de lui écrire davantage :

> Depuis que j'ai reçu ta lettre du xv novembre, je n'ai plus eu aucune nouvelle de toi. Je voudrais que tu m'écrives très souvent. Je voudrais recevoir une lettre de toi toutes les heures. La raison doit te dire que c'est désormais mon seul soulagement. De nombreux courriers arrivent chaque jour et les nouvelles qu'ils apportent sont si nombreuses et de telle sorte, que mes cheveux se dressent sur ma tête lorsque je les entends si différentes de ce que mon âme désire[6].

Il fait allusion, bien à contretemps, à la promesse faite par les rois le 14 mars 1502 et concernant sa succession :

> [Les Altesses] tiendront ce qu'elles m'ont promis et te mettront en possession de tout[7].

Il se plaint de sa mauvaise santé et de son indigence :

> [J]e n'ai reçu ni ne reçois rien de la rente que je dois en retirer, que personne n'ose accepter d'y réclamer quoi que ce soit, et que je vis d'emprunts. Le peu d'argent que j'avais là-bas je l'ai dépensé à ramener chez eux les gens qui étaient partis avec moi[8]…

Obligé de renoncer au voyage tant souhaité, en raison de sa santé, il annonce à Diego son intention de faire parvenir des lettres aux rois pour rendre compte de son quatrième séjour aux Indes. Il n'en tient pas moins à récupérer son titre de gouverneur et revient sur l'insuffisance de la rente qui lui est allouée :

> Je ne reçois par le dixième de ce que reçoivent Leurs Altesses, alors qu'elle doit s'appliquer [la rente] à tout l'or et à toutes les autres choses… déduction faite des frais[9].

Les exigences du navigateur, si justifiées soient-elles, sont bien le propre de la mentalité du négociant génois qu'il est resté.

Averti de la mort de la reine ultérieurement, il prend soin dans un rapport à Diego de faire part de ses intentions de prière pour le repos de l'âme de celle qui ne l'a jamais abandonné.

Néanmoins, prêt à continuer de servir le roi, mais ne pouvant se déplacer, en raison de la nouvelle crise de goutte qui l'immobilise et lui inflige de terribles souffrances, il envoie à la cour ses deux fils et Carvajal pour rappeler au souverain qu'il est prêt à repartir dès que sa santé le lui permettra. Il en profite aussi pour discréditer le gouverneur Ovando, dont il

critique l'oisiveté, alors que, selon lui, les mines offrent un bénéfice évalué à environ 150000 pesos.

Par l'intermédiaire de son fils Diego, l'Amiral sollicite le roi en lui exposant les risques d'une rébellion contre Ovando et la nécessité de l'éviter en envoyant une troupe de cent cinquante à deux cents hommes à Saint-Domingue, qui pourrait et rétablir l'ordre et procéder à la construction de nouvelles forteresses.

Comme il ne peut se rendre lui-même aux Indes, il suggère au souverain d'empêcher les navires ancrés à Sanlúcar de reprendre la mer sans autorisation préalable. Colomb a déjà eu l'expérience de semblables procédés et voudrait attirer l'attention du roi sur une méfiance bien justifiée. La seule nouvelle positive concernant les Indes est à son avis la désignation de trois évêques pour l'île Espagnole, voulue par la reine peu avant sa mort. Il rappelle que l'évangélisation des Indiens reste une mission primordiale, ce dont on n'aurait pas pu se douter, tant ce rapport est orienté vers des revendications matérielles.

Il est vrai que les premières intentions de Colomb ne concernaient pas l'évangélisation des terres mais la découverte d'un Eldorado où l'Espagne pourrait puiser sans vergogne. C'est peu à peu, et par nécessité, pour mieux asseoir sa gouvernance, qu'il s'est transformé en chrétien mystique, chargé d'évangéliser les indigènes et de fonder des colonies, sous la pression en particulier du pape et de Ferdinand le Catholique.

Les lettres à Diego fourmillent de renseignements… Dans celle du 13 décembre, après avoir précisé que huit jours plus tôt Bartolomé, Fernando et Carvajal étaient partis, sur son ordre, rendre compte du voyage qu'ils avaient effectué avec lui, Colomb s'obstine à revenir sur les sommes que le gouverneur Ovando doit lui restituer, soit plus de 5000 castillans.

Il appartient au roi et au roi seul de demander pour Colomb ce qui lui revient et de le rétablir dans ses privilèges. Colomb dit à son fils qu'il écrit à Son Altesse dans ce sens, et envoie à Diego une lettre de crédit en lui recommandant de modérer ses dépenses ainsi que celles de ceux qui l'entourent : son frère, son autre fils, ses hommes de confiance, Carvajal et Diego Méndez.

Connaissant la réticence du roi à l'égard de sa personne et de ses entreprises, il argue du respect dû à la volonté d'Isabelle la Catholique de lui rendre tous ses titres et bénéfices. L'Amiral, marin à terre, est inquiet : il est sans nouvelles des mandataires qu'il a envoyés pour régler ses affaires,

notamment Fernando, son second fils, à qui il a confié une lettre pour des marchands. Il invite aussi Diego à se méfier des prêteurs peu scrupuleux (excepté le banquier génois Francisco Doria, qu'il connaît), et à dépenser modérément son argent jusqu'à ce que la Couronne lui fasse justice. Enfin, il espère que la reine n'a pas oublié dans son testament ses fidèles compagnons Méndez et Carvajal. Au sujet de l'entreprise des Indes, il s'en remet à l'évêque de Palencia. Les soucis financiers, le changement de régime politique entre les mains d'un roi peu amène, son immobilisation forcée, alors qu'il a toujours été actif, aggravent encore la véritable dépression dont souffre Colomb.

Fin décembre 1504, l'amertume de Colomb s'accroît. Son fils n'est plus son interlocuteur privilégié, car manifestement il n'a rien obtenu du souverain. Il se tourne alors vers les financiers, en particulier ceux de sa terre natale : ainsi écrit-il, toujours de Séville, où il reste confiné, à Nicolas Oderigo, de la banque de San Giorgio, à Gênes, pour lui fait part d'une opération lointaine, qui remonte à mars 1502, alors qu'il s'apprêtait à partir pour son quatrième voyage. Mais on le voit, de son lit de douleur où il doit méditer sur l'ingratitude humaine et celle des puissants, continuer à se battre pour que sa famille soit dotée de richesses qu'il a découvertes et qui lui reviennent de droit.

Il avait confié à cet établissement un livre concernant ses privilèges — « dans un sac de cordouan rouge à serrure d'argent[10] » — et deux lettres attribuant à la banque « la dîme de ma rente en décompte de mes droits sur le blé et les autres vivres[11] ».

N'ayant à ce jour reçu aucune réponse et exhalant sa rancœur croissante, il évoque le manque de courtoisie des destinataires.

Puis il se réfère à une démarche plus récente auprès de cette banque qu'il honorait de sa confiance :

> J'ai laissé à Cadix un autre livre de mes privilèges […] entre les mains de Franco Catanio, porteur de la présente, pour qu'il vous le fasse parvenir aussi et que l'un et l'autre soient mis en lieu sûr[12]…

Il joint une copie de la lettre aux rois au moment de son départ pour attester leurs promesses à son égard. Et comme, en raison de ses infirmités, il ne peut espérer retourner aux Indes, il se soucie de l'avenir de son fils héritier qu'il souhaite voir en possession de ses biens.

Il émet le vœu de pouvoir s'entretenir avec le destinataire de la lettre d'un autre projet qui lui tient à cœur : est-ce celui de reconquête des Lieux saints sur les Turcs ? Enfin, pensant qu'il n'a plus rien à perdre, il pousse l'audace jusqu'à vouloir savoir s'il a été couché sur le testament de la reine.

Le même jour, il écrit une lettre à Juan Luis de Mayo, personnage mystérieux, dans laquelle il avoue se sentir particulièrement tourmenté au sujet de l'attribution de ses biens à son fils don Diego, mais surtout il annonce, en dépit de sa santé déclinante, un projet de voyage, vraisemblablement pour la cour. S'agit-il encore de cette reconquête des Lieux saints qui hante l'Amiral depuis tant d'années ? Le mystère n'est pas élucidé. Mais, comme le souligne Jacques Heers, « l'aspect profondément religieux, parfois mystique et toujours missionnaire[13] » de Colomb est un fait avéré.

Colomb s'impatiente. Le 29 décembre 1504 il se décide à écrire une nouvelle fois à son fils Diego pour rappeler que la plupart de ses courriers sont restés sans réponse, notamment celui qui a été rédigé quinze jours plus tôt et concernant une lettre de crédit à des marchands, « afin qu'ils te donnent l'argent que tu pourrais leur demander[14] ».

Son autre fils Fernando lui a fait signe trois semaines plus tôt et, depuis, il ne sait plus rien de lui, ni de son frère, ni de Carvajal.

Christophe Colomb fait part à Diego de nombreuses démarches épistolaires que lui inspire son opiniâtreté habituelle, notamment d'une lettre au Saint-Père « pour qu'il ne se plaigne plus de moi[15] », lettre dont il envoie à son fils copie pour le roi et l'évêque de Palencia. Il adresse d'ailleurs au tout-puissant ecclésiastique une autre lettre, invitant Diego à en prendre connaissance, et à la faire lire préalablement par son oncle, son frère et Carvajal, qui sont ses mandataires.

L'Amiral espère sans doute que seul l'évêque Fonseca est susceptible d'infléchir l'esprit du roi dans un sens favorable à ses desseins. Sa seule occupation est de rédiger des lettres, sans arrêt, avec frénésie, pour tenter de se faire entendre, de manœuvrer, de manipuler, de diriger les hommes, les souverains, les membres de sa famille, comme il savait le faire autrefois lorsqu'il était en pleine possession de ses forces. C'est à la fois inutile et pathétique. L'Amiral est un animal blessé qui s'avance vers sa fin. Dans *L'Été indien de Cristobal Colón*, Grégoire Madjarian rappelle que Christophe Colomb mourra en maudit, « comme si le nom de ce colosse

était frappé d'interdit et qu'on voulait le bannir à jamais de l'Histoire et de la mémoire des hommes[16] ».

Comme il a toujours le souci de la prospérité des terres qu'il a découvertes, Colomb a, malgré ses faibles moyens, toujours payé les gens pauvres qui l'ont accompagné lors de son ultime voyage, même ceux qui se sont rendus coupables de mutineries, et dont certains doivent repartir sous peu. Il en profite pour signaler tout de même parmi ces candidats au voyage des gens peu recommandables, et parmi eux un certain maître Bernal et un certain Camacho.

Le premier a trempé dans une trahison contre Colomb et a été emprisonné, mais a échappé à la mort grâce à la bienveillance de son frère Bartolomé — Colomb a joint à l'intention de Diego des preuves écrites de ce pardon. Quant à l'autre, Camacho, un repris de justice, il doit selon l'Amiral rendre ce que lui a légué un certain Terreros dans son testament :

> Camacho et maître Bernal, deux créatures pour lesquelles Dieu a fait peu de miracles, disent qu'ils veulent aller là-bas. S'ils y vont, ce sera plus pour faire du mal que du bien. Ils ne peuvent faire grand-chose, car la vérité l'emporte toujours, comme ce fut le cas à l'île Espagnole, où des rebelles, par leurs faux témoignages, ont empêché jusqu'à ce jour qu'on en tire profit[17].

Colomb termine en se plaignant à nouveau de l'isolement dans lequel tous le laissent, et sollicite pour son éventuel départ pour la cour une licence pour se pourvoir d'une « bonne mule[18] ».

Mais son grand souci reste ses affaires. Colomb n'aura de cesse d'agir tant que Diego ne sera pas entré en possession des biens qui lui reviennent.

L'année 1504 se termine pour Colomb sous le signe de la déréliction et de la maladie. 1505 s'ouvrira-t-elle pour lui avec l'espoir d'être reconnu ainsi que les siens par l'autorité royale réduite au seul Fernando de Aragon et aux membres de son Conseil ?

Si Colomb n'a pu encore se rendre à la cour, faute d'en avoir reçu l'autorisation, et en raison de sa santé vacillante, il y a envoyé son fils aîné, son frère Bartolomé et quelques compagnons de voyage. Alors qu'il vient de passer trois mois sans nouvelles, l'horizon semble s'éclaircir enfin pour lui au seuil de cette année 1505.

Le 4 janvier, il annonce à frère Gaspar de Gorricio, son ami, l'arrivée de Diego Méndez à la cour : non seulement ce compagnon a négocié lors du quatrième voyage les dépenses de son chef avec la *Casa de Contratación* de Séville, mais il a accompli des prouesses dignes d'estime lors des péripéties dramatiques du séjour forcé à la Jamaïque.

L’Amiral a donc confiance en son témoignage auprès du roi. Son fils aîné est en bonne santé et en possession d’importants documents pour l’avenir des Indes. L’Amiral vient de le charger de se mettre en contact avec le maître d’équipage du quatrième voyage, un certain Donato, qui doit lui faire parvenir d’autres dossiers susceptibles d’être lus par le roi avant une audience dont la date demeure incertaine.

Christophe Colomb, le 18 janvier 1505, rappelle à son fils Diego la liste des documents qu’il lui a adressés, et le charge d’indiquer à Ferdinand le Catholique que ce dernier doit « sans délai[19] » tenir ses promesses, c’est-à-dire lui léguer l’ensemble de ses biens.

En même temps, dans l’éventualité d’une entrevue entre le roi et Diego, Colomb recommande à ce dernier de faire différer l’envoi d’un évêque à Hispaniola jusqu’à ce qu’il puisse lui-même en parler au souverain. Mais il ne souhaite pas faire encore le voyage en raison d’un froid assez vif qui le tourmente.

En attendant toujours l’autorisation royale, il fait appel à des intermédiaires plus ou moins compétents pour plaider sa cause. C’est ainsi qu’il s’est adressé à Amerigo Vespucci, le Florentin qui a utilisé son expérience pour ses propres voyages, mais qui présente l’avantage d’être bien vu par la cour. Colomb s’imagine sans doute à tort que Vespucci, expert en navigation, va plaider sa cause aux Indes où « il part déterminé à faire pour [lui] tout ce qui lui sera possible[20] ». C’est du moins ce qu’écrit Colomb à son fils en date du 5 février 1505.

L’Amiral n’ignore pourtant pas que Vespucci a accompagné l’expédition de Hojeda en 1499, pourvu par le souverain d’une « licence de découvrir » et que, grâce à la carte du golfe de Darién envoyée à la cour par Colomb, il a pu orienter les navigateurs au-delà de l’île Margarita en leur faisant longer la côte de la terre ferme à l’ouest jusqu’au golfe de Maracaibo…

Colomb, avec une certaine ingénuité, est ébloui par le talent nautique de Vespucci et l’informe peut-être imprudemment de sa propre situation. Mais l’Amiral considère probablement qu’il faut utiliser toutes les relations possibles nécessaires à sa réhabilitation.

Le voyage de Colomb entre Séville et une cour encore itinérante à cette époque exige de longues négociations, ne fût-ce que pour le moyen de transport utilisé par l’Amiral qui a réclamé, et ce dès la fin de l’année précédente, à défaut des chevaux qui sont requis pour la guerre, une mule :

« [S]i l’on pouvait m’obtenir, sans trop indisposer, une licence pour voyager à dos de mule, je tâcherais de me rendre à la cour dès janvier[21]. »

C’est évidemment le moyen de transport le moins onéreux dans la situation de pénurie relative dans laquelle se trouve Colomb. Et peut-être aussi le moins inconfortable dans la situation physique précaire qui est la sienne.

Ce départ est différé jusqu’au printemps non seulement en raison du retard de l’autorisation royale, mais des conditions hivernales très rigoureuses et de l’état de santé fragile du voyageur.

Le permis de Ferdinand ne parvient à l’Amiral que le 23 février. On se souvient qu’il avait demandé à son fils la mule pour se mettre en chemin avant le début de 1505. Lorsque Colomb quitte Séville, la saison est très avancée. Malgré l’état un peu meilleur des routes, l’Amiral, en proie à des crises de goutte, doit faire de longues étapes avant de parvenir à Salamanque, où il est accueilli par son fidèle Diego Méndez. Celui-ci a en effet quitté la cour, qui séjourne à Ségovie, pour venir à la rencontre de l’Amiral.

Son ami trouve Colomb alité et reste avec lui jusqu’à son rétablissement. Puis ils rejoignent tous deux Ségovie.

La rencontre avec le roi n’est guère chaleureuse. Ferdinand écoute les réclamations de l’Amiral avec une froide politesse. Colomb évoque ses dernières découvertes, surtout Veragua dont il vante les richesses. Il rend compte des périls qu’il a encourus lors de ce quatrième voyage, et de la situation critique dans l’île d’Hispaniola ; mettant en cause le gouverneur Ovando, il vilipende les abus dont s’est rendue coupable son administration, qui grève lourdement les rentes de la Couronne et ruine les découvertes et conquêtes réalisées.

Après ces plaintes, Colomb demande instamment au souverain à être réintégré dans ses titres, honneurs et privilèges. Le roi, après avoir écouté l’Amiral, lui fournit des réponses évasives assorties de compliments condescendants. En dépit de ses infirmités, Colomb garde son habituelle opiniâtreté et multiplie les demandes, tout en suivant la cour qui se transporte à Valladolid. Si le roi espère que le quémandeur va céder devant une certaine forme d’inertie de la part des institutions, il se trompe.

C’est Ferdinand qui se lasse et finit par confier les affaires de Colomb à l’arbitrage d’un sage dont il remet la désignation à son choix. Le Découvreur se précipite sur l’occasion et indique le nom de l’archevêque de

Séville, frère Diego de Deza, qui l'avait encouragé dès le début de son entreprise et demeure son ami. Colomb argue également des dernières dispositions de la reine à son égard. Dans un codicille à son testament, Isabelle la Catholique recommandait à son époux trois affaires publiques qui lui tenaient particulièrement à cœur.

L'une d'elles concernait le gouvernement des Indes, et la reine souhaitait que Colomb conservât ses honneurs, titres et privilèges pour promouvoir la grande œuvre de conversion et de civilisation des Indiens, tout en traitant avec respect ces populations dans leurs personnes et leurs biens et en corrigeant au besoin les outrages dont elles avaient déjà été les victimes.

Ferdinand le Catholique ne se contente pas de se débarrasser de l'affaire en la confiant à une sorte de tribunal. Il fait aussi modifier les décisions de la reine, pensant que celles-ci sont disproportionnées par rapport aux services rendus par Colomb. Il est donc proposé à l'Amiral qu'il renonce à ses droits en échange de seigneuries qui lui seraient attribuées en Castille.

Le roi est d'ailleurs bien trop préoccupé par l'arrivée imminente en Espagne de sa fille Jeanne et de son gendre Philippe le Beau en provenance de Flandre. Qu'à cela ne tienne. Colomb serait bien allé à la rencontre du jeune couple qui doit débarquer à Laredo sur la mer Cantabrique, ne fût-ce que pour ne pas se faire oublier. Mais ses infirmités l'empêchent de faire le voyage. Il dépêche donc son mandataire habituel, son frère Bartolomé, pour aller complimenter les nouveaux souverains et leur arracher la promesse de rendre justice à l'Amiral.

S'il a dû renoncer peut-être provisoirement à ses titres et prérogatives pour lui-même, Colomb continue de les revendiquer devant l'autorité royale pour son fils Diego. Dans une lettre, non datée, adressée au roi Ferdinand, il s'emploie à équilibrer habilement audace et modestie :

> Je supplie très humblement Votre Altesse de donner l'ordre de me remplacer par mon fils dans l'honneur et l'autorité du gouvernement que j'avais, ce qui touche tant à mon honneur, et pour le reste, que Votre Altesse fasse comme il lui plaira, car je recevrai tout comme une grâce, dans la certitude où je suis que l'angoisse du retard apporté au traitement de mon affaire est la plus grande cause de la maladie dont je souffre[22].

Il insère au début de cette missive une allusion discrète à l'usurpation dont il a été la victime de la part du nouveau gouverneur Ovando. Le malentendu entre l'époux d'Isabelle la Catholique et Colomb n'est pas complètement justifié, et il semble qu'il soit entretenu par la multiplicité lassante des courriers envoyés par l'Amiral au souverain.

En réalité, si le roi Ferdinand ne se soucie pas d'attribuer à Diego Colomb les prérogatives que lui demande son père, il a pris soin, dès la mort de son épouse, de verser régulièrement au fils légitime de l'Amiral les sommes fixées par Isabelle la Catholique.

Tout au long de l'année 1505, Christophe Colomb n'en continue pas moins ses luttes épistolaires. Si l'on a accusé l'Amiral de ne s'être guère préoccupé de sa famille génoise, il n'oublie pas totalement certains habitants de sa terre natale dont il ne cite pas les noms.

C'est ainsi qu'en août 1505 il adjoint au document de son majorat un codicille où figurent des legs destinés « à quelques personnes de Gênes à qui je veux que l'on donne de mes biens ce qui sera contenu dans ce Mémoire, sans rien en enlever de telle manière qu'elles ne sachent pas qui leur a fait donner[23] ».

Seul ce texte subsiste du rapport circonstancié placé dans un coffret du monastère de Las Cuevas de Séville, qui a disparu lors de l'occupation napoléonienne. Mais les quelques lignes susdites révèlent que l'Amiral, amoindri dans son rôle et sa santé, se tourne vers les humbles, peut-être pour se racheter devant Dieu auquel il s'en remet de plus en plus.

Voici un Colomb plus apaisé, qui n'est plus hanté par ses missions, par l'or ; qui a délaissé son côté parvenu et qui, comme tout être vieillissant, regarde vers son passé, vers les humbles, dont il fut, en son enfance, l'un d'entre eux. Il y a là un dépouillement qui le rend plus proche, plus humain, plus sensible aux autres et il ne pense plus à sa seule gloire dont il peut s'apercevoir, avec le recul, combien elle est éphémère, et comme l'écrira plus tard Bossuet, dans son fameux *Jeudi saint*, « propre au crible de Satan ».

Les lieux et dates des dernières missives de Christophe Colomb ne sont pas précisés, car ce ne sont que des fragments mais on y discerne chez le navigateur le souci de se mettre en règle avant le grand départ.

De Salamanque, où il est immobilisé par la maladie, il s'adresse à son beau-frère le banquier Francisco de Bardi, qui se trouve à Séville et qu'il considère comme son fondé de pouvoir. Il expose dans cette lettre du 10 décembre 1505 les clauses de ce pouvoir devant le notaire et secrétaire Cristóbal López.

Tout d'abord, Bardi est autorisé à « recouvrer, recevoir, avoir et percevoir tout l'or et toutes choses qui me seraient expédiées des Indes[24] » et bien sûr à les payer en lettres ou quittances au nom de l'Amiral. S'il y a contestation

sur ces marchandises, il peut demander justice devant tout fonctionnaire, qu'il soit d'obédience royale ou locale, et il peut en disposer en son nom pour les vendre.

Cette lettre de pouvoir a été portée à la connaissance de la reine Jeanne à Salamanque, alors qu'en ce 10 décembre elle s'y trouve avec la cour.

Les témoins qui sont cités ont prêté serment en même temps que Cristóbal López : parmi eux on retrouve Diego Méndez. Les lettres qui précèdent le testament de Christophe Colomb, non datées, sont destinées au roi Ferdinand et ne contiennent que des suppliques en vue d'une reconnaissance des services accomplis par l'Amiral.

Ce dernier rappelle au souverain en particulier combien il a été honoré par l'adhésion même tardive de Ferdinand et Isabelle, alors qu'il s'apprêtait à offrir ses services, après la déconvenue avec les Portugais, à d'autres royaumes. Il insiste sur l'attitude incertaine de Son Altesse royale « qui m'honora à l'époque où elle n'avait eu de moi que des paroles[25] », et ose pourtant espérer que « maintenant qu'elle voit l'œuvre, elle me renouvellera les grâces qu'elle m'a faites en les augmentant[26] ». Il pense sans doute à la fois aux rentes qui lui sont versées régulièrement et au transfert d'autorité de sa personne à son fils Diego. Si le roi tient parole, il trouvera en Colomb un fidèle serviteur.

Le Génois a rédigé à l'intention de la Couronne, dans les derniers mois de son existence, un rapport sur les Indes dont il ne reste qu'un fragment : on y voit qu'il ne tient pas compte de la méfiance de la feue reine Isabelle vis-à-vis du travail imposé aux Indiens, puis qu'il met en relief l'importance de cette main-d'œuvre, à la fois pour l'extraction des mines et les tâches agricoles.

Il pense sans doute flatter la convoitise du souverain et l'obliger ainsi à céder enfin à ses sollicitations en faveur de son fils pour lequel il continue à souhaiter le gouvernement des Indes. La lettre adressée à frère Diego de Deza, avec lequel il a pourtant des relations privilégiées, va dans le même sens, et il y adopte un ton tout aussi solennel. Mais il n'en fait pas moins état du non-respect des promesses que lui a faites le roi, de concert avec Isabelle la Catholique. Cette supplique semble être celle de la dernière chance.

Même s'il a abandonné toute ambition personnelle, Colomb, et c'est humain, a besoin de reconnaissance. On peut le comprendre, si l'on considère l'immense tâche qui a été la sienne au point qu'il est entré dans

l’Histoire, on dirait aujourd’hui entré vivant dans la légende. Ce dont, sans doute, il ne peut se rendre compte.

Cependant, au printemps 1506, alors qu’il s’apprête à quitter ce monde, Christophe Colomb adresse une lettre aux nouveaux souverains Philippe le Beau et Jeanne de Castille, récemment arrivés sur le sol espagnol. Cette missive est paradoxale. D’un côté, il s’excuse de n’avoir pu rencontrer Leurs Altesses, empêché par la maladie, et, de l’autre il espère toujours se rétablir suffisamment pour les servir. Le terme de « servir », que Colomb veut assez neutre, après les récriminations des autres missives, est répété plusieurs fois, et c’est une sorte de clin d’œil que l’Amiral lance aux monarques, dont il attend implicitement le rétablissement dans ses droits et ceux de son fils, comme s’il envisageait encore un éventuel départ aux Indes :

> C’est pourquoi je supplie très humblement Vos Altesses de me compter parmi leurs royaux vassaux et serviteurs, et qu’elles soient assurées que, bien que cette maladie me tourmente désormais sans pitié, je peux encore les servir d’une façon jamais vue jusqu’ici[27].

Alors qu’il s’est fait transporter à Valladolid où siège la cour, en date du 19 mai, il rédige un testament très complet accompagné d’un codicille qui rappelle les clauses du majorat. C’est le notaire présent, Pedro de Hinojedo, qui fait état du document ratifiant un testament plus ancien. Des familiers de l’Amiral figurent en tant que témoins.

On trouve là deux bacheliers de l’université de Valladolid ; deux Génois qu’il connaît depuis longtemps, Bartolomeo Fieschi et Juan Spinola ; Alvaro Pérez, qui appartient à une famille dont bien des membres s’étaient engagés aux côtés de Christophe Colomb (on pense bien sûr au frère Juan Pérez, prieur de La Rábida, qui avait soutenu l’Amiral à différentes reprises) ; Cristobal Pérez, originaire de Palos, qui commandait un des navires de la flotte de 1494, Fernando Pérez, capitaine de la caravelle chargée d’explorer la terre ferme en 1498 ; enfin Alonso Pérez, qui a aperçu le premier l’île de la Trinité.

Il a aussi à son chevet des serviteurs au sens noble du terme, qui sont aussi proches de lui que ses amis. Bref, l’Amiral n’est pas seul. Les exécuteurs de son testament sont, bien entendu, son fils Diego et son frère Bartolomé, ainsi que Juan de Porras, « trésorier de Biscaye[28] ».

Colomb rappelle d’abord l’acte de « majorat de ses biens[29] », rédigé en 1502, au moment d’accomplir son dernier voyage, document laissé entre

les mains de frère Gorricio au monastère de Las Cuevas à Séville, et confirme les clauses qu'il contient. Après avoir insisté sur l'importance d'une succession mâle à partir de son fils aîné Diego, et l'exclusion d'un héritage féminin, à l'exception d'une descendance mâle, il invite l'héritier de ses biens à faire fructifier le majorat au profit de la Couronne et de la « propagation de la religion chrétienne[30] ».

Il évoque ensuite, avec une pointe de rancune, le paradoxe entre l'amplitude de son entreprise et les faibles moyens dont les souverains l'avaient doté :

> Leurs Altesses ne dépensèrent et ne voulurent dépenser qu'un million de maravédis, et c'est moi qui dus dépenser le reste[31].

Mais les monarques avaient compensé la somme relativement réduite allouée à Colomb au début par une promesse alléchante qui constitue l'essentiel de ses privilèges : « que j'eusse pour ma part le tiers et le huitième de tout, plus le dixième de ce qui s'y trouve[32] » — il veut parler bien sûr des richesses des Indes.

Il précise ensuite la répartition éventuelle entre les siens par les soins de Diego, des bénéfices acquis après lui :

> [Q]ue don Fernando mon fils en re[çoive] un million et demi chaque année, et don Bartolomé, mon frère, cent cinquante mille maravédis, et mon frère Diego cent mille maravédis, car il appartient à l'église[33]…

Il invite Diego, détenteur de son majorat, à partager la rente de son héritage en dix parts en désignant les bénéficiaires de ces différents lots : la première entre les membres de sa parenté, « parmi ceux qui sembleront en avoir le plus besoin, les personnes nécessiteuses et autres œuvres pies[34] ».

En calculateur avisé, soucieux d'éviter les conflits entre les différents bénéficiaires, Christophe Colomb précise à Diego la façon de répartir les neuf parts restantes, « en trente-cinq nouvelles parts[35] », conformément à la participation des siens aux voyages de découvertes, mais le moins qu'on puisse dire est que cette répartition n'est guère équitable. Fernando, son deuxième fils, qui l'a accompagné dès l'âge de quatorze ans dans ses explorations, doit recevoir vingt-sept parts ; Bartolomé, son frère, qui a été toujours présent à ses côtés depuis 1492, ne touchera que cinq parts ; Diego enfin, son cadet, se verra échoir trois parts.

Colomb escompte que la rente soit bientôt chiffrée et que son fils aîné puisse en évaluer la distribution, selon le schéma qu'il a indiqué ci-dessus.

On est frappé par la lucidité de Christophe Colomb, malgré sa maladie. Il a eu le loisir de réfléchir depuis sa disgrâce aux moyens d'éviter toute contestation entre les siens, et il a sans doute trop souffert des dissensions causées par la convoitise de ses compagnons sur le sol des Indes.

Il prend les devants, puisque la Couronne ne répond pas à ses demandes, en constituant spontanément un autre majorat au profit de Fernando qu'il a peut-être légitimé.

Le paragraphe suivant du testament est consacré à une utilisation prioritaire de la rente de Diego en faveur de la cause religieuse de l'entreprise : il suggère à son aîné de faire dire trois messes quotidiennes dans une chapelle construite symboliquement et, de préférence, dans l'île d'Hispaniola :

> Une en l'honneur de la Sainte Trinité, l'autre en l'honneur de la Conception de Notre Dame et la dernière pour l'âme de tous les fidèles défunts, et pour mon âme et pour celles de mon père, de ma mère et de ma femme[36].

La prééminence de la Sainte Trinité s'est toujours imposée à Christophe Colomb. Ce dernier l'a invoquée dans bien des circonstances, heureuses ou dramatiques : lorsqu'il a touché la terre des Amériques pour la première fois ; lorsqu'il prenait possession d'un territoire ; lors des tempêtes si nombreuses qu'il a subies au cours de ses voyages.

La vénération du navigateur pour Notre-Dame de la Conception s'est exprimée lorsqu'il a donné ce nom à l'une des premières îles découvertes.

Il n'oublie pas dans ses dons la mère de son fils Fernando, et recommande à Diego de lui verser une rente suffisante pour assurer son existence. Colomb dit à ce propos qu'un grand poids lui accable la conscience, mais il ne peut rien révéler. On a pensé qu'il avait peut-être contracté un mariage morganatique avec Beatriz Enríquez de Haraña. C'est un autre secret de Colomb qui s'ajoute à ceux du « pilote inconnu » initiateur du futur Découvreur et d'une « prédécouverte », qui aurait été réalisée par l'Amiral lui-même…

Cette clause finale est suivie de la signature des témoins qui sont les serviteurs de Christophe Colomb.

Un complément au testament, signé par un certain Pedro de Azcoitia, énumère les sommes qui doivent être remises anonymement à des personnes indiquées par Colomb : la plupart sont des Génois fréquentés par

l’Amiral à Lisbonne ou au cours de ses opérations de négociant pour le compte de sa terre natale.

Ainsi en est-il d’« Antonio Vaso, marchand génois, qui habitait Lisbonne[37] », à qui il attribue après évaluation par rapport à l’argent portugais sept ducats. Il en est de même pour les héritiers de Luis Centurión Escoto, qui doivent recevoir « à peu près soixante-quinze ducats[38] ». Le gendre de ce marchand, Batista Spinola, que Colomb avait connu dans la capitale portugaise dans les années 1480, ou ses héritiers se voient octroyer la somme de vingt ducats.

Les héritiers du chancelier de Gênes ne sont pas oubliés dans ces donations et ont droit à vingt ducats.

Toutes ces sommes sont monnayées en ducats, les pièces d’or les plus évaluées à l’époque, ce qui indique l’importance de la fortune de l’Amiral. Il n’y a qu’une mention de monnaie d’argent, « la valeur d’un demi-marc[39] », que Colomb destine à un Juif de Lisbonne. Rappelons à ce propos que si l’origine juive du Découvreur est controversée, il avait pour ses expéditions fait appel aux prêts de membres de cette communauté.

Si Colomb est mourant, il a gardé toute sa lucidité, et la précision de ses dispositions testamentaires est fabuleuse. Elle témoigne aussi de son altruisme, de son amour pour sa famille et ses proches. Il ne pense pas qu’à lui et à son sort, ni même à son prestige.

Le lendemain de la confirmation et rédaction de ces dernières dispositions enregistrées à Valladolid au chevet de Colomb, ce dernier rend le dernier soupir, le 20 mai, jour de l’Ascension de l’année 1506. Il n’est pas seul non plus à l’heure de sa mort. Il est assisté à la fois par ses enfants et frères et par les membres de la famille Haraña, qui l’ont toujours aidé. Sont présents également ses protecteurs de la première heure, comme le franciscain de La Rábida, Juan Pérez, et le dominicain Diego de Deza, professeur à l’université de Salamanque.

Fernando Colomb, présent comme on l’a dit, raconte dans *Histoire de la vie et des découvertes de Christophe Colomb* la mort de son père. Il note notamment ceci :

> Après avoir reçu avec une grande dévotion tous les sacrements de l’Église, « *mon Dieu !* — s’écria-t-il, et ce furent ses dernières paroles — *je remets mon esprit entre vos mains* » et nul doute que le Seigneur de miséricorde et de bonté ne l’ait reçu dans sa gloire[40].

Il n’échappera à personne que les dernières paroles de don Cristobal Colón, Amiral et Vice-Roi et Gouverneur des Indes, sont celles-là mêmes que prononce Jésus-Christ sur la Croix…

---

1. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LXXIII, « Lettre à Diego Colón », p. 599.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, p. 600.
4. Tous deux membres du Conseil.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, chap. LXXV, « Lettre à Diego Colón », p. 604.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, p. 605.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, chap. LXXX, « Lettre à Nicolas Oderigo », p. 617.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 138.
14. *Ibid.*, p. 138.
15. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LXXXII, p. 621.
16. Grégoire Madjarian, *L’Été indien de Cristobal Colón*, Paris, Ramsay, 1992.
17. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LXXXII, p. 622.
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*, chap. LXXXIV, « Lettre à Diego Colón », p. 626.
20. *Ibid.*, chap. LXXXV, « Lettre à Diego Colón », p. 627.
21. *Ibid.*, chap. LXXIX, « Lettre à Diego Colón », p. 615.
22. *Ibid.*, chap. LXXXVIII, « Pouvoir en faveur de Francisco de Bardi », p. 629.
23. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 19.
24. C. Colomb, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, chap. LXXXVIII, « Pouvoir en faveur de Francisco de Bardi », p. 630.
25. *Ibid.*, chap. LXXXIX, « Fragment d’une lettre au roi Don Fernando », p. 632.
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*, chap. XCII, « Lettre aux rois Don Felipe et Dona Juana », p. 365.
28. *Ibid.*, chap. XC, « Le testament et codicille », p. 637.
29. *Ibid.*, p. 638.
30. *Ibid.*
31. *Ibid.*, p. 639.
32. *Ibid.*
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*
36. *Ibid.*, p. 640.
37. *Ibid.*, p. 641.
38. *Ibid.*
39. *Ibid.*
40. F. Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils*, *op. cit.*, p. 256.

La postérité de Christophe Colomb

À peine Colomb a-t-il fermé les yeux dans l'indifférence officielle que commencent les péripéties liées au choix de l'emplacement de son tombeau…

Dans un premier temps, l'Amiral est inhumé dans le monastère franciscain de Valladolid, en gage de gratitude à l'ordre religieux dans lequel il comptait beaucoup d'amis et de protecteurs. Diego Colomb, en 1529, fait transférer son père à la chapelle Sainte-Anne du couvent de Las Cuevas à Séville, autre lieu stratégique de l'itinéraire de l'Amiral, qui y avait trouvé refuge peu après son troisième voyage. Par ordre royal, une inscription est mise sur le tombeau de Christophe Colomb : A CASTILLA, Y A LEÓN NUEVO MUNDO DIÓ COLÓN. C'est-à-dire : « Le grand Colomb donna un nouveau monde aux royaumes de Castille et de Léon. »

Diego juge pourtant que ce lieu funèbre n'est pas en proportion de l'œuvre immense accomplie par son père, et obtient qu'un panthéon familial soit érigé dans la cathédrale de la métropole andalouse, dans la chapelle de la Vierge de la Antigua.

La veuve de Diego va plus loin et souhaite que la place de son beau-père se trouve à Saint-Domingue, centre symbolique de toutes les découvertes colombines. Elle obtient de l'empereur Charles Quint de faire transférer le corps de l'amiral à la cathédrale de Saint-Domingue, malgré l'opposition du chapitre, les séquelles des dissensions de Colomb avec les gouverneurs successifs de la capitale d'Hispaniola n'étant pas encore vraiment effacées. En 1544, les restes de Diego et de son illustre père vont rejoindre le presbytère de la cathédrale de Saint-Domingue. Puis, au fil des années, les trois fils de Diego Colomb y seront également inhumés.

En 1795, selon les clauses du traité de Bâle signé entre la France et l'Espagne, au terme du conflit qui a opposé les révolutionnaires et les Bourbons, l'Espagne s'engage à céder à sa voisine une partie de l'île, où se trouve précisément Saint-Domingue.

Les restes de Christophe Colomb reçoivent alors une nouvelle sépulture, à Cuba, dans la cathédrale de La Havane. En 1877 éclate une polémique à propos de la découverte d'ossements dans la chapelle principale de la cathédrale de La Havane. Une inscription en hommage à Colomb figure dans ce lieu, mais les Espagnols se livrent à un examen des restes qui aboutit à la conclusion sans appel : il s'agit d'un faux ! Les ossements dont on voulait faire des reliques à la gloire du Découvreur sont ceux de ses petits-fils Louis et Christophe. Le ministre espagnol Cánovas del Castillo, avec l'habileté politique qui le caractérise, met fin à la controverse.

En 1898, l'Espagne perd Cuba, et l'exhumation de Christophe Colomb s'impose : ses cendres regagnent la cathédrale de Séville. Le tombeau de Christophe Colomb est très émouvant, avec ses statues qui le portent. Il est même grandiose dans la cathédrale de Séville et on croit, à le voir, que le cortège funèbre va s'ébranler, tant il est réaliste et comme en mouvement.

En réalité, Saint-Domingue et la capitale de l'Andalousie se partagent les reliquats de la dépouille de l'Amiral. Depuis 1992, le phare de Saint-Domingue abrite une partie de ses restes.

Mais qu'en est-il de la postérité de Christophe Colomb et comment s'est-elle développée ? On connaît la lutte entreprise par Colomb pour faire reconnaître les droits de son fils aîné… Ce dernier, avec la même obstination que son père, entame un procès contre la Couronne afin de recouvrer ses droits et privilèges reconnus par le majorat. De plus, Diego a épousé doña Maria de Toledo y Rojas, qui appartient à la lignée des princes d'Albe, donc dotée de nombreux biens.

Plus heureux en cela que son père, mais satisfait de voir que la justice sera peut-être enfin rendue à ce dernier *post mortem*, Diego obtient du roi Ferdinand une cédule, en date du 13 décembre 1508, qui le fait vice-roi et gouverneur des terres découvertes.

Néanmoins, le souverain fait savoir au fils de Colomb qu'il doit considérer ces titres et ces prérogatives comme le résultat de sa faveur et non comme un droit hérité de son père. C'est une ultime vexation imposée à la famille de l'illustre Découvreur.

Après avoir accepté cette grâce, sans regret semble-t-il, Diego se rend aux Indes dès 1509, exerçant, à la suite de Bobadilla et de Nicolás de Ovando, une autorité qui va dans le sens du centralisme et du contrôle politique. Dès son arrivée à Saint-Domingue, le 10 juillet 1509, une nouvelle période s'ouvre pour l'histoire des Indes occidentales, au cours de

laquelle la Couronne va continuellement contrarier les intérêts et aspirations du nouveau gouverneur. Les Espagnols installés aux Antilles se divisent en deux groupes antagonistes : d'un côté, les défenseurs de l'autorité représentée par la Couronne, de l'autre, les partisans de Diego Colomb.

Les difficultés rencontrées par Diego Colomb lors de son gouvernement ne sont pas uniquement dues à un conflit avec le pouvoir royal, mais aux plaintes des dominicains qui commencent à affluer : elles concernent principalement les méthodes de colonisation suivies par les Espagnols.

À partir de 1510, les religieux protestent avec raison contre les traitements inhumains que font subir aux indigènes les *encomenderos*, ces exploitants, « propriétaires » d'Indiens qui travaillent pour lui, qui paient un impôt et qu'ils doivent en théorie évangéliser et protéger. En réalité, le système mis en place est un mélange d'esclavagisme et de féodalité.

Le temps où la reine de Castille recommandait à Colomb de ne pas maltraiter les Indiens et de veiller à leur conversion au christianisme semble bien révolu, et Diego — pas plus que son père en son temps — ne peut imposer sa loi aux *encomenderos*. Ferdinand le Catholique, qui a repris les rênes du pouvoir à la suite de la mort de son gendre et de la folie de sa fille, entérine par les lois de Burgos édictées en 1512, la justification de l'esclavage des autochtones, qualifiant ces derniers d'« oisifs par nature, idolâtres et inclinés aux pires vices[1] ».

Les deux frères Colomb vont bénéficier du système des *repartimientos*, confirmé en 1514, et se voient donc attribuer, comme beaucoup d'autres, un certain nombre d'Indiens destinés à travailler, contre un maigre salaire, dans les *encomiendas*. Diego en reçoit 250 et son épouse 428, tandis que 260 sont au service de Fernando Colomb.

Diego Colomb a reçu d'autres instructions lors de son départ en 1509, comme celle de l'exploration complète de l'île de Cuba, en vue d'y vérifier l'existence de mines d'or. Le fils du premier Découvreur est bien obligé de concentrer son attention sur la seule île de Cuba, puisque d'autres gouverneurs sont désignés pour la Jamaïque et l'île de San Juan, pourtant découvertes par Christophe Colomb. Diego négocie la colonisation de l'île, qui n'avait pas encore été réalisée, avec un certain Diego Velázquez qui serait chargé par le roi Ferdinand des *repartimientos* sur ce territoire.

Le rôle de Diego Colomb apparaît aussi restreint que le fut naguère celui de son père. En 1515, il effectue le voyage en Espagne pour défendre devant Ferdinand ses droits et privilèges en tant que vice-roi et gouverneur

des Antilles. De son côté, et à peu près à la même époque, le dominicain Bartolomé de Las Casas s'efforce de plaider auprès du roi la cause des indigènes victimes des mauvais traitements de *encomenderos.*

La mort de Ferdinand d'Aragon, en 1516, est funeste à ces deux causes. Diego Colomb repart pour les Indes, entame la deuxième partie de son mandat de gouverneur, dominée par les expéditions et explorations de Diego Velázquez. Impuissant, le fils de Colomb assiste aux excès des colons qu'il ne réussit pas à endiguer.

De plus, il est exposé à l'opposition permanente des fonctionnaires de la justice installés sur les territoires qu'il administre.

Ainsi doit-il réprimer un des premiers soulèvements des esclaves venus d'Afrique, en 1522 à Hispaniola. Tous ces échecs finissent par entraîner sa destitution de la charge de gouverneur, et son rappel en Espagne en septembre 1523 par Charles V, qui, l'année suivante, crée le Conseil des Indes, dans un souci de décentralisation. Diego assistera, impuissant, à la limitation de ses intérêts aux Indes.

Le fils aîné de Christophe Colomb meurt dans l'oubli en 1526 et, comme on l'a souligné précédemment, va rejoindre la dépouille de son père dans le caveau de la cathédrale de Séville. Le titre de duc de Veragua (l'une des terres découvertes par Christophe Colomb) est attribué par Philippe le Beau à l'aîné des sept enfants de Diego, Luis. Mais ce dernier se discrédite en s'adonnant à la bigamie et en commettant des escroqueries qui lui valent l'exil à Oran.

En 1536, la veuve de Diego Colomb cède aux rois ses propriétés en Amérique contre des rentes et domaines en Espagne, ce que Christophe avait toujours refusé avec hauteur, mais la nécessité économique l'a poussée à cette solution.

Quant aux frères de Colomb, ils sont restés célibataires, tout comme Fernando, son plus jeune fils. Ce dernier s'est rendu à Saint-Domingue après la mort de son demi-frère, Diego, et en a rapporté les cent mille volumes de la bibliothèque, ainsi qu'une collection impressionnante de plants d'arbres d'Amérique. Il a également effectué des voyages en Europe comme beaucoup d'adeptes de l'humanisme.

Longtemps après la mort de son père, Fernando écrira la très fameuse et déjà citée *Histoire de la vie et des découvertes de Christophe Colomb*. Le manuscrit de ce livre connaîtra un destin étrange puisqu'il sera retrouvé

en 1571, bien après la mort de Fernando, à Venise, et dans une version italienne !

Luis, le petit-fils de Christophe Colomb, a joint aux titres de troisième amiral et premier duc de Veragua (titre encore porté à l'heure actuelle par un descendant du Découvreur) celui de marquis de la Jamaïque. En 1534, il obtient du Conseil des Indes l'exclusivité de la publication du *Journal de bord* du premier voyage de Christophe Colomb.

À l'époque de l'humanisme, où la culture littéraire et artistique était tant prisée, on est étonné que Colomb n'ait pas été représenté de son vivant. Il faut attendre 1520 pour que le peintre espagnol Alejo Fernández, artiste de Cordoue, exécute à l'intention d'une confrérie de marins et de pilotes de Séville une *Notre-Dame-du-Bon-Vent* (ou *de-la-Bonne-Fortune*) : c'est-à-dire une Madone qui abrite sous son manteau plusieurs personnages agenouillés, dont Christophe Colomb qui serait évoqué à gauche du tableau.

Selon une hypothèse, non vérifiée à ce jour, Colomb aurait pu connaître Fernández lors de son passage dans la ville natale de l'artiste. Mais comment expliquer que le navigateur n'ait pas alors été représenté plus tôt ?

Lors de la décennie suivante, l'évêque de Côme, Paolo Giovio, a constitué une galerie de portraits d'hommes illustres à partir d'un ouvrage qu'il a écrit et où figurait l'Amiral. Si cet humaniste y fait l'éloge de Christophe Colomb, celui-ci n'apparaît que sur une gravure sur bois, en habit de franciscain, mais sans aucune caractérisation physique particulière.

À défaut d'une représentation iconographique authentique, il vaut mieux se référer au portrait qu'en a laissé son fils Fernando dans sa biographie. Ce portrait en pied est brossé en ces quelques lignes :

> Bien fait de corps, il était d'une taille au-dessus de la moyenne, son visage était allongé, assez plein, assez coloré. Il n'était ni gras ni maigre. Son nez était aquilin, ses yeux n'étaient pas sans éclat. Dans sa jeunesse il avait les cheveux blonds, mais avant qu'il eût atteint les trente ans, ils avaient blanchi[2]…

Un biographe récent de l'Amiral, un certain Morison, se fait plus précis en ce qui concerne le visage de son personnage avec quelques variantes par rapport à la représentation de Fernando : il le dépeint avec « la chevelure rousse, la face rougeaude pleine de taches de rousseur, le nez fort et le visage long, les yeux bleus et les pommettes saillantes[3] ».

À regarder l'iconographie attachée à l'Amiral, force est de constater que la légende s'est emparée de Colomb, et dans les deux domaines qui furent les siens : celui de la Découverte et celui de la Conversion. Et cela, dès le

XVIe siècle, où certains épisodes marquants de son existence sont retracées. Ainsi le voit-on en costume de cour apprêté, débarquer pour la première fois au Nouveau Monde. Il est escorté de deux soldats armés d'une arquebuse, tandis que d'autres plantent une croix, et qu'un cacique, accompagné d'Indiens, lui apporte des présents d'or et d'argent fort sophistiqués.

On assiste ailleurs à la scène spectaculaire de son arrestation par le gouverneur Bobadilla, au milieu d'un décor luxuriant, et qui donne plutôt l'impression d'une rencontre de deux gentilshommes. Mais au fur et à mesure que le temps passe, la scène officielle cède le pas à une vision plus intimiste de Christophe Colomb : dans une case indigène, il se repose dans un hamac tandis que des naturels du lieu se livrent à leurs tâches habituelles.

L'époque romantique, férue de retour au Moyen Âge, nous montre Colomb reçu triomphalement chez les rois à Barcelone : une invitation qui permet de mettre en valeur le palais somptueux, les oriflammes, les riches atours des courtisans. Toutes ces élucubrations, fruits de l'imaginaire, ne tiennent pas face aux récits et aux jugements des historiens rédigés peu après la mort du navigateur.

La réhabilitation spirituelle de Christophe Colomb sera lente. En 1507, un an après sa mort, son ami expert en navigation et bon connaisseur des Indes occidentales Amerigo Vespucci publie un ouvrage que Waldseemuller insère dans sa *Cosmographiae introductio.* Le Florentin donne son nom à la pointe sud du Nouveau Monde, avant que ce terme d'Amérique ne désigne l'ensemble du continent. C'est un fait : Amerigo Vespucci tire avantage des travaux et voyages de Colomb.

Lors des premiers temps de la Découverte, et jusqu'au XVIIe siècle inclus, les chroniqueurs et historiens, dont certains ont connu Christophe Colomb, se penchent sur sa vie et son œuvre, qu'ils commentent avec plus ou moins d'impartialité. C'est le cas du contemporain de l'Amiral, Andrés Bernáldez, auteur espagnol d'une *Histoire des Rois Catholiques*, qui consacre de nombreux chapitres à l'entreprise de Colomb, et lui voue une admiration sans limites.

À peu près à la même époque, l'Italien du Nord Pietro Martír de Anghiera, qui a rencontré l'Amiral, notamment lors de la réception des rois à Barcelone, évoque ses découvertes dès 1494, dans son ouvrage intitulé

Orbo Novo, dont la première partie est publiée en 1511. C'est un livre consciencieux, mais qui ne met nullement en valeur Christophe Colomb.

Le dominicain Bartolomé de Las Casas, qui a suivi aux Indes son père qui y occupait des fonctions importantes, a vécu de près les mauvais traitements dont étaient victimes les autochtones et alerté très vite l'autorité royale sur ces injustices.

Après avoir écrit des ouvrages très polémiques à ce sujet, comme *La Destruction des Indes*, il ne rédige que dans la seconde moitié du XVIe siècle son *Histoire des Indes*, dont toute la première partie est consacrée à la Découverte, mettant en valeur quelques épisodes de la vie de Colomb, en s'efforçant d'être impartial à son égard. Il reconstitue les déclarations et dialogues du Découvreur, en donnant une étonnante impression de vérité.

L'historien Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, d'abord courtisan et familier des Rois Catholiques et de leur fils, le prince Jean, puis combattant qui participe aux guerres d'Italie, vécut de nombreuses années dans les Antilles. Son *Histoire générale et naturelle des Indes*, bien que publiée en 1535, est nourrie de témoignages oraux recueillis directement, d'abord à Barcelone où il est présent lors de l'arrivée de l'Amiral en 1493, puis auprès de Colomb et de ses compagnons ainsi que des colons. Les historiens du siècle suivant s'inspirent de ces premiers écrits, sans s'attarder vraiment sur la personnalité de Christophe Colomb…

Il faut attendre le XVIIIe siècle pour que l'œuvre du navigateur soit reconnue, et surtout pour qu'il soit glorifié tel un héros d'épopée. C'est la France du siècle des Lumières qui est l'initiatrice du mythe de Colomb dès 1756, avec l'ouvrage du président Des Brosses consacré à l'*Histoire des navigations aux terres australes*, dans lequel l'auteur exprime son enthousiasme pour l'Amiral et invite ses contemporains à poursuivre ses explorations.

L'année suivante, sous la plume de Mme Du Bocage, naît *La Colombiade*, qui exalte tout particulièrement le mérite du Découvreur dans le message chrétien apporté au Nouveau Monde. Cette sorte d'épopée est suivie en 1773 d'un long poème intitulé *Christophe Colomb ou l'Amérique découverte*, d'un certain Nicolas Bourgeais. En 1782, le chevalier de Lespinasse fait paraître un *Colomb dans les fers de Ferdinand et Isabelle*, qui lui vaut un prix de l'académie de Marseille. En 1783, Pierre Laineau signe un poème lyrique intitulé *L'Amérique découverte.*

Si les auteurs susdits sont bien oubliés aujourd'hui, d'autres plus connus en cette seconde moitié du XVIIIe siècle ont émaillé leurs œuvres d'éloges de Colomb. Tel est le cas de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*, de Rousseau, qui s'assimile à Colomb dans une de ses *Rêveries du promeneur solitaire*. Mme de Genlis admire en Christophe Colomb une soif de connaissances qui aboutit nécessairement au progrès scientifique.

Ces apologistes et bien d'autres rejettent la responsabilité des échecs du navigateur sur l'ingratitude des hautes sphères du pouvoir. De même, les médecins de l'époque s'efforcent d'atténuer la tache qui noircit l'héritage sanitaire de Colomb, comme le vecteur de la syphilis.

Mais, à l'approche de la Révolution, les détracteurs de Colomb relèvent la tête. En particulier les physiocrates, qui vilipendent l'exploitation minière de l'or abusive par rapport à la mise en valeur insuffisante des terres. Condorcet, dans son *Esquisse*, adopte une attitude plus nuancée en montrant la contribution de Colomb à l'élargissement de l'espace physique et humain du Monde, en même temps qu'il réprouve l'esclavage autorisé par le navigateur.

La renommée de Colomb ne se limite pas à la France et s'étend à l'Espagne. Antonio de Ulloa, en 1787, évoque la Découverte, puis analyse les mœurs et usages des habitants des Amériques dans ses *Mémoires philosophiques, historiques, physiques*, qui sont rapidement traduits en plusieurs langues. L'auteur est considéré comme un précurseur de Humboldt qui ne se contente pas de faire œuvre d'ethnologue mais donne une dimension scientifique à la découverte de Colomb en montrant qu'il a modifié la conception du cosmos.

L'époque romantique s'ouvre avec l'exaltation du héros visionnaire, rêveur, secret, et des biographies lui sont consacrées en France. Notamment celle écrite par Alphonse de Lamartine. Certains admirateurs du navigateur, vers la fin du siècle, demandent même sa canonisation au pape Pie IX, faisant du grand homme le champion du catholicisme contre l'esprit libéral qui se manifeste avec intensité dans l'Espagne des années 1860, juste avant la révolution qui allait détrôner Isabelle II.

C'est dans ce contexte édifiant que Léon Bloy met sa plume au service du Génois dans *Le Révélateur du Globe*, se faisant notamment l'apôtre du livre contemporain du comte Roselly de Lorgues.

Mais le procès préalable en béatification n'aboutit pas. Dès la fin du XIXe siècle, les Italiens à leur tour revendiquent Colomb comme une de leurs

gloires nationales. Et l'italianité du Découvreur, qui a créé la controverse en son temps, est mise en relief par l'examen minutieux des archives de Gênes, qui donne lieu à *La Racolta colombina* en neuf volumes in-folio, œuvre parue opportunément en 1892 et patronnée par le gouvernement italien en l'honneur du quatrième centenaire de Christophe Colomb.

En Espagne, les progrès de l'urbanisme permettent de rendre hommage au navigateur à l'occasion de cette commémoration par l'érection de la Plaza Colón à Madrid, dont le centre est occupé par la statue de l'Amiral.

Le 12 octobre, jour de la Découverte, est célébré avec éclat, en cette fin du XXe siècle, non seulement dans la patrie de Colomb mais encore aux États-Unis par la colonie italienne qui organise un défilé dans les rues de New York.

Pendant ce temps, lors de la dictature franquiste notamment, l'origine espagnole de la Découverte est fêtée par le *Jour de l'Hispanité* ou le *Jour de la Race*. Depuis que le pays a accédé à la démocratie, le terme, trop marqué par l'idée de colonisation, est cependant remplacé par la dénomination plus neutre de *Jour de la Rencontre* qui implique non seulement l'insertion de nouvelles terres au monde connu mais encore l'adjonction de peuples et de civilisations dignes d'intérêt.

La littérature du XXe siècle consacre une large place à Christophe Colomb et à sa découverte. Dans les années 1930, Paul Claudel consacre un drame lyrique au grand navigateur, qui sera monté environ quarante ans plus tard par la compagnie de Jean-Louis Barrault au théâtre du Rond-Point et remportera un immense succès.

Dans le domaine du roman s'illustrent en particulier les écrivains de toute l'Amérique latine, à l'approche du cinquième centenaire de l'événement.

Ainsi, au Mexique, Carlos Fuentes, dans son roman intitulé *Terra Nostra*, paru en 1975, donne-t-il une dimension mythique au célèbre navigateur en le faisant apparaître dans une Espagne de la fin du XVIe siècle en pleine décomposition, devant le roi, à qui il relate sa découverte d'un Nouveau Monde.

Ce gage d'espérance se heurte à l'indifférence d'un Philippe II qui se désintéresse de cette Amérique protéiforme où dominent la dépravation et la perversité pour ne penser qu'à l'unité d'une Espagne catholique. Colomb, sorte de Messie, n'est pas plus accepté qu'il l'a été durant sa vie semée d'épreuves, mais d'autres temps viendront peut-être où le pouvoir reviendra sur ce refus.

Plus proche par son origine des terres découvertes les premières par Christophe Colomb, le romancier cubain Alejo Carpentier dans *La Harpe et l'ombre*, en 1979, s'interroge sur l'essence du navigateur à un moment où Pie IX ouvrait son procès en béatification. Remontant jusqu'à la fin du XVe siècle, à l'époque où l'Espagne vivait l'époque troublée de la création de l'Inquisition, la fin de la Reconquête, l'expulsion des Juifs, il présente le futur Amiral persuadant Isabelle la Catholique de la nécessité de financer son expédition, et devenant l'amant de la souveraine. Ce n'est pas un Colomb messianique, mais un homme fragile en proie à ses doutes, ses espoirs, sa propension à l'affabulation.

Le navigateur, avide de richesses et de main-d'œuvre pour les exploiter, parvient au renoncement pour ne plus songer qu'à sauver des âmes dans les Indes et aussi à sauver la sienne. Le « procès en béatification » est en marche. Ce ne sont pas des docteurs de la loi qui sont appelés par Carpentier à témoigner sur les mérites de Colomb comme éventuel bienheureux, mais des écrivains qui ont ressuscité le navigateur par la voie de l'imaginaire, tels Lamartine, Jules Verne, et Bartolomé de Las Casas, et se présentent dans un ordre dispersé.

Viennent en 1992 les fastes du cinquième centenaire et les publications qui le célèbrent. Contrairement aux dithyrambes qui ont caractérisé le centenaire précédent, les historiens se posent des questions sur les énigmes qui entourent la vie et l'entreprise du navigateur. Si son origine que l'on voulait incertaine ne fait plus de doute et se situe bien à Gênes, on s'interroge encore sur une « prédécouverte » antérieure à celle du navigateur, attribuée successivement aux Vikings, puis aux Templiers qui seraient allés cacher leur trésor au fond des Amériques, après leur expulsion d'Europe.

Certains se demandent si un « pilote inconnu » rencontré par Colomb, alors qu'il élaborait son projet, ne lui aurait pas révélé sa découverte du Nouveau Monde. D'autres prétendent même que Colomb aurait effectué une première découverte, ce qui aurait fini par lever les réticences des rois à l'égard de son entreprise.

Le mystère non élucidé et d'autres mystères entourant le navigateur ont fait récemment l'objet d'un film portugais. Après le magistral et épique *Christophe Colomb*, du réalisateur Ridley Scott, incarné par Gérard Depardieu, *Christophe Colomb, l'Énigme*, film réalisé en 2007 par Manoel de Oliveira, s'inspire d'un roman portugais des années 1940, écrit par

Manuel Luciano. Comme l'écrivain, le scénariste revient sur l'identité de l'Amiral, à qui il attribue une origine portugaise, en tant que fils illégitime du découvreur de l'île de Madère, et né dans la ville de Cuba, au nom symbolique de sa future fondation.

Oliveira nous fait passer de la maison de Christophe Colomb, à Porto Santo, au monument dédié au Découvreur à New York. Le cycle recommence depuis le Portugal vers les îles lusitaniennes de l'Atlantique, puis de nouveau vers les États-Unis, avant un retour vers la terre portugaise et une évocation de nombreux navigateurs, tels Magellan, Vasco de Gama, Alvares Cabral, qui partent tous sur les traces de Colomb.

Au lieu de faire apparaître ce dernier, le réalisateur lui substitue un ange aux traits féminins qui porte l'épée de la conquête et revêtu des couleurs du drapeau portugais. Cette figure au féminin se manifeste épisodiquement en tant que protectrice des marins pionniers avant de redevenir la sculpture en marbre de l'ange gardien des découvreurs intégré à un monument à Colomb érigé au début du XX^e^ siècle.

Cet ange n'est pas présent dans le roman de Luciano mais dans un poème portugais de Fernando Pessoa où il représente plutôt le pouvoir du roi Jean II, contemporain de Christophe Colomb, dans une œuvre littéraire intitulée *Le Cinquième Empire*, empire culturel que le Portugal a hérité de ses devanciers, le Grec, le Romain, le chrétien et le moderne. Pessoa mentionne également dans son œuvre les Églises des Templiers aux États-Unis et au Portugal, dont le souvenir vit encore dans la croix rouge figurant sur les voiles des embarcations.

L'Entreprise des Indes, tel est le titre du dernier roman d'Erik Orsenna paru en 2010, dont le personnage principal est l'un des frères de l'Amiral, Bartolomé ou Barthélemy. Ce dernier nous fait découvrir le portrait qu'il se fait de son illustre frère à travers les expéditions qu'ils ont partagées. On note dans l'opinion du narrateur une certaine lassitude, voire un certain agacement à l'égard de celui à qui il reproche implicitement de lui avoir volé sa vie personnelle en la subordonnant à ses aventures maritimes.

Christophe Colomb n'a pas fini d'alimenter les polémiques, mais hormis la contestation de son autorité, on lui reconnaît à la fois l'intérêt d'un humaniste pour les sciences et une capacité indubitable d'émerveillement pour le monde de la nature. Modeste fils de cardeur, Christophe Colomb, venu du monde médiéval, nous jette de façon vertigineuse dans le monde moderne.

1. R. Ruiz de Lira, *Historia de América latina*, *op. cit.*, p. 321.
2. F. Colomb, *Christophe Colomb raconté par son fils*, *op. cit.*, chap. III, p. 14.
3. Cité par J. Heers, *Christophe Colomb*, *op. cit.*, p. 13.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1451.
Naissance de Christophe Colomb à Gênes, dans une famille de cardeurs de laine.
1453.
Naissance de Bartolomé Colomb, principal collaborateur de son frère aîné.
1470.
Installation de Domenico Colomb et sa famille à Savone.
1474.
25 juin : lettre de Toscanelli au chanoine Martins.
1474-1475.
Voyage commercial de Christophe Colomb à Chios.
1476.
Départ de Colomb pour les Flandres : attaque des corsaires français. Colomb, naufragé, arrive en Algarve puis à Lisbonne où il retrouve Bartolomé, devenu cartographe. Il poursuit son négoce au service de Gênes.
1477.
Voyage commercial de Colomb en Angleterre, en Irlande, et peut-être en Islande.
1478.
Retour de Colomb à Lisbonne. Voyage à Madère.
1479.
Mariage avec Felipa Moniz Perestrello. Installation du couple à Porto Santo dans l'archipel de Madère.
1480.
Naissance du fils aîné de Colomb, Diego.
1482.
Voyage commercial de Colomb en Afrique jusqu'en Guinée et en Côte de l'Or.

1484.
Projet de voyage aux Indes par l'ouest présenté par Colomb au roi du Portugal Jean II et soumis à une assemblée de savants, qui est repoussé par le roi à la fin de l'année.
1485.
Colomb perd son épouse. Son projet est repoussé par le roi du Portugal. Départ de Colomb pour l'Espagne avec Diego pour le couvent de La Rábida. Il rencontre les frères Juan Pérez et Antonio de Marchena qui le recommandent aux ducs de Medinaceli et Medina Sidonia pour son projet.
1486.
Colomb à Cordoue, première présentation du projet aux Rois Catholiques, soumis à une assemblée de savants et de clercs présidée par le confesseur de la reine, frère Hernando de Talavera.
1487.
Colomb reçoit une pension des souverains. Il reprend contact avec le roi du Portugal.
1488.
Colomb se lie à Cordoue avec Beatriz Enríquez de Haraña.
9 août : naissance de leur fils Hernando (Fernando).
Décembre : refus du projet par la commission espagnole. Colomb sollicité par le roi du Portugal. Il essuie un nouveau refus. Bartolomé se rend en Angleterre et en France pour présenter le projet de Colomb : en vain. Colomb gagne Séville.
1489.
Appuis de l'entourage des Rois Catholiques à l'entreprise de Colomb : frère Diego de Deza et Luis de Santángel. Nouvelle rencontre de Colomb et des souverains. Projet soumis à une commission.
1490.
Projet de Colomb repoussé à nouveau.
1491.
Séjour de Colomb à La Rábida : le prieur le recommande à la reine, qui le convoque au camp de Santa Fe près de Grenade.
Septembre : nouvel examen du projet de Colomb par l'entourage des rois.
1492.
2 janvier : capitulation de Grenade et fin de la Reconquête sur les Maures. Présence de Colomb dont le projet est accepté peu après.
20-31 mars : décret d'expulsion des Juifs de Castille et d'Aragon.

12 avril : « Capitulations de Santa Fe » signées par les rois et Colomb.
30 avril : compléments aux « Capitulations ».
22 mai : arrivée de Colomb à Palos de Moguer. Organisation de l'expédition pendant trois mois.
3 août : départ de Colomb de Palos pour son premier voyage aux Indes.
9 août : escale de Colomb aux Canaries.
11 août : Rodrigo Borja, pape sous le nom d'Alexandre VI.
Début septembre : départ de la flotte de Colomb.
17 septembre : Colomb et les siens arrivent à la mer des Sargasses.
Fin septembre-début octobre : premier trouble fomenté par les équipages de plus en plus inquiets.
11 octobre : premier indice de terre vu par Colomb.
12 octobre : à l'aube, terre vue par Rodrigo de Triana : l'île de Guanahani dans l'archipel des Bahamas, appelée San Salvador par Colomb (actuelle île Watling).
15 octobre : autre découverte : île Santa María de la Concepción.
16 octobre : La Fernandina (actuelle Long Island).
19 octobre : Samoeto (Isabela).
27-30 octobre : Juana (Cuba).
21 novembre : Martín Alonso Pinzón et sa caravelle *Pinta* se séparent de la flotte de Colomb.
5 décembre : arrivée de Colomb à Hispaniola (Haïti-Saint-Domingue).
22 décembre : première rencontre de Colomb avec le cacique Guacanagari.
25 décembre : échouage de la *Santa Maria*, navire de Colomb. Fondation de La Navidad, première forteresse d'Hispaniola.
1493.
Janvier : Colomb part en exploration, laissant trente-neuf hommes à La Navidad. Arrivée à la baie de Samama : mauvais accueil des indigènes.
10 janvier : Colomb s'apprête à rentrer en Espagne avec deux caravelles, la *Niña et* la *Pinta*, après que Martín Alonso Pinzón l'a rejoint.
11-14 février : grosse tempête.
14 février : nouvelle séparation de la *Pinta*.
18 février : escale de Colomb aux Açores.
19 février : Détention provisoire de l'équipage sur l'ordre du roi du Portugal.
24 février : départ de Colomb des Açores. Arrivée de la *Pinta* en Galice.

4 mars : arrivée à Lisbonne de la *Niña*. Entrevue de Colomb avec le roi du Portugal. Puis Colomb repart par la mer.
15 mars : arrivée de Colomb à Palos puis séjour à La Rábida.
Avril : voyage de Colomb par voie de terre vers Barcelone.
15-20 avril : réception de Colomb par les Rois Catholiques à Barcelone.
Avril : nouvelle de la Découverte diffusée en Europe.
4 mai : bulle d'Alexandre VI, *Inter coetera*, sur la délimitation des territoires de la mer Océane entre Portugais et Espagnols.
Mai-septembre : préparation du deuxième voyage de Colomb.
25 septembre : départ de Cadix de la flotte de Colomb.
26 septembre : bulle papale. Elle favorise les droits de la Couronne espagnole sur les territoires des Indes.
13 octobre : départ de la flotte pour les Indes depuis l'île de Hierro (Canaries).
Novembre : arrivée de Colomb aux Petites Antilles : la Dominique, Marie-Galante et la Guadeloupe.
19 novembre : découverte de l'île de Boriquen (Porto Rico) appelée par Colomb San Juan Bautista (Saint-Jean-Baptiste).
27 novembre : arrivée de Colomb à La Navidad, dont le fort a été rasé et les trente-neuf hommes massacrés.
1494.
2-6 janvier : fondation d'Isabela.
1er février : premières semailles symboliques de la nouvelle colonie.
2 février : départ d'une flotte avec Antonio Torres, porteur d'un mémoire de Colomb sur les bases de la colonisation.
12 mars : exploration de Colomb à l'intérieur d'Hispaniola. Recherche de fleuves aurifères vers Cibao. Fondation du fort Saint-Thomas.
Fin mars : Pedro Margarit chargé de contrôler les populations indiennes.
24 avril : conseil de gouvernement confié à Diego Colomb, dernier frère de Christophe. Départ de l'Amiral pour explorer Cuba et la Jamaïque.
29 avril : reconnaissance de Cuba.
6-13 mai : reconnaissance du nord de la Jamaïque.
14 mai : exploration du littoral de Cuba.
4 juin : traité de Tordesillas entre le Portugal et l'Espagne pour la répartition des zones d'influence aux Indes entre les deux pays.
24 juin : Bartolomé Colomb à Isabela.
22 juillet-18 août : Colomb contourne la Jamaïque.

20 août : exploration de la côte sud d'Hispaniola.
Septembre : départ de Margarit et du père Boyl pour l'Espagne. Leurs accusations contre Colomb.
29 septembre : retour de Colomb, malade, à Isabela.
1495.
24 février : flotte envoyée par Colomb avec Antonio Torres et des esclaves.
24 mars : expédition de Colomb pour réprimer une rébellion d'Indiens.
1er juin : ordonnance des Rois Catholiques restreignant le droit à exercer l'esclavage.
Octobre : arrivée à Hispaniola d'Aguado, chargé d'enquêter sur les agissements de Colomb. Décision de Colomb de se justifier devant les Rois Catholiques. Construction de nouvelles forteresses : La Concepción, Esperanza, Santa Catalina. Projet de construction de Saint-Domingue.
1496.
10 mars : Colomb quitte Hispaniola avec Aguado et des esclaves.
10 avril : exploration de la Guadeloupe.
11 juin : arrivée de Colomb à Cadix.
Octobre : Colomb reçu par les rois Catholiques, qui lui garantissent un prochain voyage. Fin de l'année : préparatifs de la noce, entre Jeanne, fille des Rois Catholiques, et Philippe le Beau.
1497.
Avril : premiers préparatifs de Colomb pour le troisième voyage.
22 juin : lettres des Rois permettant d'embarquer des délinquants sur la flotte de Colomb.
8 juillet : départ de Vasco de Gama pour les Indes.
22 novembre : Vasco de Gama double le Cap de Bonne-Espérance.
1498.
30 mai : départ de Colomb pour le troisième voyage.
Juin : escale à la Gomera.
21 juin : séparation de la flotte en deux groupes à l'île de Hierro.
27 juin : Colomb et une partie de la flotte vont vers les îles du Cap-Vert (arrivée le *3 juillet*).
31 juillet-1er août : découverte de l'île de la Trinité, puis exploration des côtes ; découverte des bouches de l'Orénoque.
Jusqu'au 13 août : exploration du golfe de Darién. Arrivée à l'île Margarita (île des Perles).

31 août : arrivée de Colomb à Saint-Domingue où a éclaté la révolte de Francisco Roldán contre Bartolomé Colomb. Le mutin a pris trois caravelles avec les provisions. Colomb ne peut réprimer le mouvement.
1499.
5 septembre : arrivée de Hojeda à Hispaniola avec quatre caravelles. Il pactise avec les émeutiers.
28 septembre : soumission des révoltés. Pacte de Colomb avec Roldán.
Fin de l'année : Hojeda, Juan de la Cosa et Amerigo Vespucci se lancent dans des expéditions pour leur propre compte. Ils recherchent notamment des perles sur la côte vénézuélienne.
1500.
Plusieurs expéditions en marge de celles de Colomb : Vicente Yáñez Pinzón à l'embouchure de l'Amazone. Álvares Cabral découvre le Brésil (*avril*).
21 mai : envoi par les Rois Catholiques d'un nouveau gouverneur à Saint-Domingue, le *Comendador* Bobadilla.
Juin-août : Colomb réprime durement d'autres révoltes ; Mújica est exécuté.
23-24 août : arrivée de Bobadilla à Saint-Domingue pour juger du gouvernement de Colomb.
15 septembre : arrestation de Diego et Bartolomé Colomb.
Fin septembre : arrestation de Christophe Colomb.
Octobre : départ de deux caravelles transportant Colomb, ses frères et partisans enchaînés.
20-23 novembre : arrivée à Cadix des prisonniers.
12 décembre : Colomb, après délibération, est reçu par les Rois Catholiques et reconnu théoriquement dans ses droits de vice-amiral.
1501.
Colomb écrit *Le Livre des prophéties*. Correspondances diverses avec ses amis et protecteurs.
3 septembre : les Rois Catholiques nomment Nicolás de Ovando gouverneur des Indes, avec pleins pouvoirs pour deux ans.
1502.
6 février : lettre de Colomb au pape Alexandre VI pour demander l'envoi de missionnaires aux Indes.
13 février : départ de Ovando, depuis Sanlúcar de Barrameda, avec une flotte de trente-deux navires.

14 mars : les Rois Catholiques accordent enfin à Colomb les moyens d'organiser un quatrième voyage, mais lui interdisent d'accoster à Hispaniola.
3 avril-9 mai : préparation de la flotte et départ de Colomb de Sanlúcar avec ses deux fils. Projet d'exploration : ouvrir le chemin vers les Indes orientales.
15 juin : arrivée de Colomb à la Martinique.
23 juin : tentative d'accostage à Saint-Domingue refusée par Ovando.
Juin : tempête. Une flotte envoyée par le gouverneur, chargée de richesses, est anéantie.
Juillet : exploration de Colomb au sud de Cuba.
Août : arrivée de Colomb sur les côtes du Honduras. Exploration vers un détroit pour parvenir aux Indes.
Septembre : exploration des côtes du Honduras et du Nicaragua.
25 septembre : Colomb parvient à des îles au nord-ouest du Costa Rica.
5 octobre : Colomb longe l'isthme de Panamá.
2 novembre : arrivée de Colomb à Puerto Bello, après l'exploration de la région de Veragua à cause de l'or qui s'y trouve, puis retour à Veragua.
1503.
6 janvier : fondation de Santa María de Belén sur la côte de Veragua, première colonie sur le continent américain. Comptoir minier pour l'extraction de l'or.
Printemps : « L'affaire de Belén ». Le cacique Quiblán ayant décidé de le trahir, Colomb est contraint de le maîtriser par la force.
16 avril : départ de Colomb de Belén vers la côte sud du golfe de Darién. Abandon de la caravelle.
30 avril : création par les Rois Catholiques de la *Casa de Contratación* des Indes à Séville.
Fin avril : Colomb abandonne une autre caravelle à Puerto Bello.
1er mai : Colomb parvient à la Punta de los Mosquitos puis va vers le nord.
12 mai : les restes de la flottille parviennent aux îles des Jardins de la Reine, où Colomb fait réparer les bateaux.
25 juin : échouage des deux navires à Santa Gloria, à la Jamaïque.
Fin juin : Diego Méndez et Fieschi vont à Hispaniola demander des secours à Ovando qui est absent. Pouvoirs de Ovando accrus pour le gouvernement des Indes. Colomb reste près d'un an à la Jamaïque à attendre des secours.
1504.

Janvier : mutinerie des deux frères Porras contre Colomb.
20 mai : Colomb livre bataille aux émeutiers.
Fin mai : Méndez et Fieschi rejoignent Ovando à Jaragua.
Fin juin : arrivée de Méndez avec une nef pour chercher Colomb à la Jamaïque.
13 août : Colomb reçu par Ovando à Saint-Domingue.
12 septembre : départ de Colomb et une partie des siens pour l'Espagne.
7 novembre : arrivée de Colomb à Sanlúcar de Barrameda, d'où il gagne Séville.
26 novembre : mort de la reine Isabelle de Castille à Medina del Campo.
Fin 1504 : Colomb demande à être reçu à la cour des Rois Catholiques.
1505.
23 février : Colomb reçoit du roi Ferdinand l'autorisation de se rendre à la cour.
Printemps : Colomb se met en route pour Salamanque, où il reste un moment malade.
Fin mai : Colomb reçu par le roi Ferdinand à Ségovie. Le souverain ne lui reconnaît pas tous ses privilèges. Colomb pendant toute l'année suit la cour à Salamanque et à Valladolid.
1506.
Printemps : Colomb écrit à la reine Jeanne de Castille pour demander la confirmation de ses privilèges. Sa lettre reste sans réponse.
19 mai : Colomb, malade, ajoute un codicille à son testament.
20 mai : mort de Christophe Colomb à Valladolid.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

La bibliographie concernant Christophe Colomb est extrêmement riche. Nous avons choisi de nous inspirer pour la nôtre essentiellement des correspondances du navigateur ainsi que de ses journaux de bord (certains fragmentaires et incomplets), des témoignages des historiens espagnols de son époque ou de l'époque voisine, de quelques biographies et études d'auteurs français et étrangers. Nous avons mentionné pour terminer des œuvres sur Christophe Colomb qui appartiennent au domaine littéraire et du spectacle.

LES SOURCES

En français :

Christophe COLOMB, *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Consuelo Varela et Juan Gil. Traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Les Voies du Sud, La Différence, 1992.

Fernando COLOMB, *Christophe Colomb raconté par son fils.* Traduction et notes d'Eugène Muller. Préface de Jacques Heers. Paris, Perrin, 1986.

Christophe COLOMB, *Le Livre des prophéties*, Traduction par Michel Lequenne, Grenoble, Jérôme Milla, 1992.

En espagnol :

Pietro MÁRTIR DE ANGHERIA, *Décadas del Nuevo Mundo*, Madrid, Polífemo, 1989.

— , *Cartas sobre el Nuevo Mundo*, trad. Julio Manzano, Madrid, Polífemo, 1990.
Andrés BERNÁLDEZ, *Historia de los reyes católicos don Fernando y doña Isabel*, Séville, 1870, 2 vol.
— , *Memorias del reinado de los reyes católicos*, éd. M. Gomez Moreno y Neto Carrazo, Madrid, 1962.
Cristóbal COLÓN, *Cartas de Indias*, t. I, Biblioteca de Autores Españoles, t. 264, Madrid, Rivadeneyra, 1974.
— , *Diario* (2e éd.), Madrid, Cultura Hispanica, 1972.
— , *Diario del Descubrimiento*, t. I et II, Manuel Alvar (éd.), Madrid, La Muralla, 1976.
Fernando COLÓN, *Vida del Almirante D. Cristóbal Colón escrita por su hijo Hernando Colón.* Éd. prólogo y notas de Ramón Iglesias, México, Fondo de Cultura Económica, 1947, 1 vol.
Gonzalo FERNÁNDEZ DE OVIEDO, *Historia General y Natural de Indias*, Madrid, Biblioteca de Autores Españoles, 1959.
Bartolomé DE LAS CASAS, *Historia de las Indias*, Biblioteca de Autores Españoles, t. I et II, vol. 95, 96, Madrid, Atlas, 1957-1958.
Rafael RUIZ DE LIRA, *Historia de América latina*, Hechos y Documentos, Polémica, t. III, *Colón, El Caribe y Las Antillas*, Madrid, Hernando, 1978.

OUVRAGES HISTORIQUES, BIOGRAPHIES, ARTICLES

En français :

B. et L. BENNASSAR, *1492 ? Un monde nouveau ?*, Paris, Perrin, 1991.
L. CAMUSSO, *Guide du voyageur dans l'Europe de 1492*, Milan, Liana Levi, 1992.
P. CHAUNU, *Colomb et la logique de l'imprévisible*, F. Bourin (éd.), Paris, Julliard, 1993
A. CIORANESCU, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961.
D. CROUZET, *Christophe Colomb, héraut de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 2006
J.-P. DUVIOLS, « Les Premiers "Sauvages" selon Colomb et Vespucci, *Langues néo-latines*, n° 336, premier trimestre 1981, p. 39-53.

— , *L'Amérique espagnole vue en rêve (1492-1768)*, Paris, Promodis, 1983.
M. H. FRAÏSSE, *Découvreurs d'Amériques (1492-1560). L'aventure, la rencontre, le pillage*, Paris, Albin Michel, 1991.
T. GOMEZ, *L'Invention de l'Amérique. Rêve et réalités de la Conquête*, Paris, Aubier, coll. « Histoire », 1992.
J. HEERS, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 2e éd, 1991.
S. LEIBOVICI, *Christophe Colomb juif. Défense et illustration*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986.
M. LEQUENNE, *Christophe Colomb, Amiral de la Mer Océane*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », n°120, 2005.
M. MAHN-LOT, *Christophe Colomb*, Paris, Seuil, coll. « Le temps qui court », 1960.
— , *Portrait historique de Christophe Colomb*, Paris, Seuil, 1988.
Le Magazine littéraire, n° 296, février 1992. Sous la direction de Gérard de Cortanze. Avec les collaborations de : Jacobo Machover, Consuela Varela, Jacques Attali, Yves Berger, Béatrice Leroy, Catherine Clément, Michel Lequenne, Eduardo Lourenço, Claude Couffon, Pierre Mertens, German Arciniegas, Luis Mizon, Eduardo Galeano, Alicia Dujovne-Ortiz, Mario Vargas Llosa, Carlos Fuentes, Gérard de Cortanze.
A. MANTIENNE, *Le Grand Amiral*, Rennes, Ouest-France, 1991.
A. MILHOU, *Notes sur le messianisme de Christophe Colomb*, Cahiers du CRIAR, 1981, p. 181-201.
S. E. MORISON. *Christophe Colomb, Amiral de la Mer Océane*, Neuilly-sur-Seine, Sainte-Claire, 1974.
A. SOTO-ALLIOT et C. COUFFON, *Christophe Colomb vu par les écrivains français*, Paris, Amiot Lenganey, 1992.
I. B. VINCENT, *1492, « l'Année admirable »*, Paris, Aubier Histoire, 1991.
S. WIESENTHAL, *Le Voile de l'espoir. La mission secrète de Christophe Colomb*, Paris, Laffont, 1992.

En espagnol et italien

J. ESLAVA GALÁN, *El enigma de Colón y los descubrimientos de América*, Memoria de la Historia, Barcelone, Planeta, 3e éd., 1995.
J. GIL, *Mitos y Utopías del descubrimiento*, t. I, *Colón y su tierra*, Madrid, Alianza Editorial, 1989.

D. HATSCHER CHILDRESS, *El secreto de Cristóbal Colón. La flota templaria y el descubrimiento de América*, Historia incógnita, Editiones Nowtitres, Madrid, 2005 (2e éd.).
A. LAS HERAS, *La Trama Colón. Manipulación en el descubrimiento de América*, Historia incógnita, Madrid, Nautilus, 2006.
S. DE MADARIAGA, *Vida del magnífico señor D. Cristóbal Colón*, Madrid, Espasa Calpe, 1975.
J. MANZANO MANZANO, *Cristóbal Colón. Siete años decisivos de su vida, 1485-1492*, Madrid, Cultura Hispánica, 1964.
— , *Colón y su secreto. El predescubrimiento*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispanica, 1989.
J. REY PASTOR, *La ciencia y la técnica en el descubrimiento de América*, Buenos Aires, Espasa-Calpe argentina s.a., 1942.
T. RODRIGUEZ PINILLA, *Colón en España. Aventuras y desventuras del célebre almirante en España y Nuevo Mundo*, Madrid, Rivadeneyra, 1884 ; rééd. Extramuros, 2009.
P. E. TAVIANI, *Cristoforo Colombo, la Genesi della grande scoperta*, Novara, 1974, 2 vol.
C. VARELA, *Cristóbal Colón. Textos y Documentos*, Madrid, Alianza Editorial, 1982.
Nuevas cartas, Ed. Juan Gil, 2e éd. Madrid, Alianza Editorial, 1992.

ŒUVRES LITTÉRAIRES. ESSAIS

En français :

A. BARLILARI, *L'Horizon rompu*, Paris, Julliard, 1992.
L. BLOY, *Le Révélateur du Globe (Christophe Colomb et sa béatification future), Christophe Colomb devant les taureaux*, in Œuvres, Paris, Mercure de France, 1964.
P. CLAUDEL, *Le Livre de Christophe Colomb*, drame lyrique en deux parties, Paris, Gallimard, 1933.
Christophe Colomb vu par les écrivains français, anthologie établie et commentée par Isabel Alliot-Soto et Claude Couffon, Cairon Thaon, Éd. Amiot/Lengeney, 1992.
R. DEBRAY, *Christophe Colomb le visiteur de l'aube*, Paris, La Différence, 1992.

A. GANCE, *Christophe Colomb*, Paris, Jacques Bertoin, 1992.
A. DE LAMARTINE, *Christophe Colomb*, Paris, Alinea, 1992.
G. MADJARIAN, *L'Été indien de Cristóbal Colón*, Paris, Ramsay, 1992.
E. ORSENNA, *L'Entreprise des Indes*, Paris, Stock/Fayard, 2010.
J. VERNE, *Christophe Colomb*, Paris, Zulma, 1992.
P. ZUMTHOR et KENNETH FLEURANT, *La Traversée*, Montréal, L'Hexagone, 1992.

En espagnol :

J. BOSCH, *De Cristóbal Colón a Fidel Castro (hombres, hechos e ideas)*, Madrid, Barcelone, Alfaguara, 1970.
A. CARPENTIER, *El Harpa y la Sombra*, Madrid, Siglo veintiuno de España Editores, 1972.
C. FUENTES, *Terra Nostra*, Barcelone, Seix Barral, 1973.
A. POSSE, *Los Perros del Paraíso*, Madrid, Plaza y Jarnés, 1993.
A. ROA BASTOS, *Vigilia del Almirante*, Madrid, Alfaguara, 1992.
J. WASSERMANN, *Cristóbal Colón, el Quijote del Océano*, Buenos Aires, Losada, 1958.

CARTOGRAPHIE, BEAUX LIVRES, OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR LA PÉRIODE

C. BERNAND et S. GRUZINSKI, *Histoire du Nouveau Monde*, Paris, Fayard, 1992.
J. HEERS, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Complexe, 1990.
KENNETH NEBENZEHAL, *Atlas de Colón y los grandes descubrimientos*, Magisterio Español, 1990 (éd. fr., Paris, Bordas, 1992).
R. PADOVANI, *Colomb, images d'un visage inconnu*, Paris, Vilo, 1997.
R. ROMANO, *Les Conquistadores*, Paris, Flammarion, 1972.
B. VINCENT, *1492, « l'Année admirable »*, éd. Aubier, 1992.

FILMOGRAPHIE

D. MACDONALD, *Christophe Colomb*. Avec Fredric March dans le rôle principal (1949).

Ridley SCOTT, *1492 : Conquest of Paradise*, titre français : *Christophe Colomb*. Écrit par Roselyne Bosch. Gérard Depardieu dans le rôle de Christophe Colomb. France, Espagne, Royaume-Uni (1992).

John GLENN, *Christophe Colomb*. Georges Corraface dans le rôle de Christophe Colomb (1992).

Manoel de OLIVEIRA, *Christophe Colomb, l'Énigme*. Portugal-France. Avec Ricardo Trepa, Manoel de Oliveira, Leonor Baldaque (2007).

Iciar BOLLAIN, *También la lluvia* (La Pluie aussi). Film espagnol. Avec l'Espagnol Luis Tosar et le Mexicain Gael Garcia Bernal (2010).

Table des matières

Avant-propos

La famille de Colomb. De la paysannerie à l’artisanat

L’enfance et l’adolescence. La famille à Savone. Premières aventures maritimes

La rencontre avec les Perestrello. Le mariage

Voyage, correspondances et lectures à l’origine de la « grande illusion »

Nouvelle proposition de Colomb au roi du Portugal. Départ pour l’Espagne

Entrevue avec Isabelle la Catholique. Devant la commission

La ténacité récompensée. Colomb rencontre les Rois Catholiques

Les accords de Santa Fe. L’organisation du premier voyage

Départ et péripéties jusqu’aux Canaries. La traversée et la découverte

Le retour du premier voyage

Voyage à travers l’Espagne. Accueil des Rois Catholiques

Préparation et réalisation du deuxième voyage

Tragédie à La Navidad. Fondation d’Isabela

Instructions à Torres et réponses sollicitées des Rois Catholiques

Missions d’exploration

Les derniers mois à Hispaniola et le retour

Bartolomé Colomb à Isabela. Installation à Saint-Domingue. Préparation du troisième voyage

Le troisième voyage

Les différends de Colomb avec le pouvoir royal. Coloniser Saint-Domingue

Un nouveau gouverneur à Saint-Domingue. La disgrâce consommée

Ultime plaidoirie. Le chemin de la réhabilitation. Le Livre des prophéties

Le quatrième voyage. L’exploration de la côte de Veragua. L’expérience de Belén

De l’« affaire de Belén » au retour en Espagne

La mort de la reine. La lutte jusqu’à la mort

La postérité de Christophe Colomb

ANNEXES

- REPÈRES CHRONOLOGIQUES
- RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
  - LES SOURCES
  - OUVRAGES HISTORIQUES, BIOGRAPHIES, ARTICLES
  - ŒUVRES LITTÉRAIRES. ESSAIS
  - CARTOGRAPHIE, BEAUX LIVRES, OUVRAGES GÉNÉRAUX SUR LA PÉRIODE
  - FILMOGRAPHIE

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

GALLIMARD

5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 2011*.

« Depuis un âge très tendre j’ai commencé à naviguer sur la mer. L’art de la navigation incite à désirer connaître les secrets du monde. »

Fils d’un modeste tisserand génois, Christophe Colomb (1451-1506) suscite, aujourd’hui encore, autour de sa vie et de sa fameuse découverte des Amériques, bien des passions. Des zones d’ombre et de mystère jalonnent l’existence de cet être contradictoire, complexe, mais toujours fascinant. Favorisée par sa culture scientifique et religieuse, l’idée de mission ne cesse d’habiter le « très magnifique seigneur don Cristobal Colón, amiral de la mer Océane ». Elle l’accompagne tout au long de ses quatre voyages, durant lesquels il nous parle d’Indiens, d’or, de tempêtes, de mutineries ; et se poursuit au-delà, à travers l’élaboration de son *Livre des Prophéties*, et la perspective quasi mystique de la conquête de la Terre sainte. Colomb a découvert le Nouveau Monde parce qu’il le cherchait. Le trouvant, il a fait voler en éclats les frontières géographiques et mentales d’une Europe encore médiévale, et changé l’histoire du monde.

Cette édition électronique du livre *Christophe Colomb* de *Marie-France Schmidt* a été réalisée le 30 mai 2011 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070399819).
Code Sodis : N49856 - ISBN : 9782072449147

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library